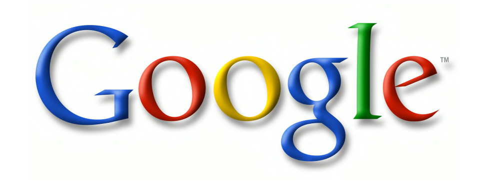
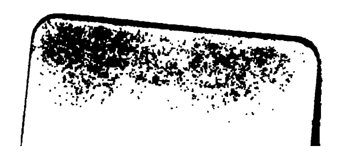



EX LIBRIS
MAREUSE



# NOUVELLE ENCYCLOPÉDIE POÉTIQUE.

TOME IV.^e

DE L'IMPRIMERIE DE CORDI

# NOUVELLE ENCYCLOPÉDIE POÉTIQUE,

OU

# CHOIX DE POÉSIES DANS TOUS LES GENRES;

PAR UNE SOCIÉTÉ DE GENS DE LETTRES.

OUVRAGE MIS EN ORDRE ET PUBLIÉ

PAR P. CAPELLE.

---

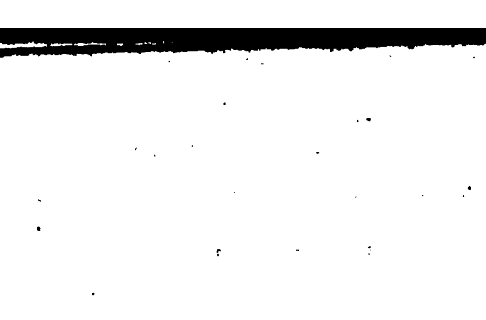
POËMES COMIQUES, HÉROÏ-COMIQUES, BADINS ET BURLESQUES.

---

PARIS,

FERRA, LIBRAIRE, rue des G.ds-Augustins, N.o 23.

1819.



# R LE POËME COMIQUE.

---

LIGINE du poëme *comique, héroï-comique* *din*, remonte, comme celles du poëme e et *didactique*, à une époque très-recu- e chantre d'Hector n'a pas dédaigné de cé- , dans la *Batrachomyomachie*, la guerre ts et des grenouilles. Hésiode nous a laissé ëme sur le *Moucheron*. Virgile, dans sa sse, composa le *Culex*, où il décrit l'a- re d'un serpent et d'un moissonneur.

nations modernes ont été plus fécondes antiquité dans ce genre de production. ie compte, parmi les auteurs du poëme *ue* et *héroï-comique*, l'Arioste, dont le souple se pliait à tous les tons, et qui, *Roland furieux*, offre tour à tour des es de poésie épique et de fictions ingé- s; et Tassoni, dont *le Sceau enlevé*, quoi- n peu diffus, offre plusieurs morceaux poésie légère et brillante. Ce poëme a été

traduit en vers, avec succès, par M. Auguste Creuzé de Lessert. Mancini de Nivernais nous a donné une imitation en vers de *Richardet*, poëme italien semé de jolis détails. L'étendue considérable de ce poëme, en douze chants, est la seule cause qui nous empêche de le placer dans ce volume.

Le poëte Casti, qui mourut en 1804 à Paris, avait récemment publié un poëme en vingt-six chants, intitulé les *Animaux parlans*. Cet ouvrage, dont le cadre est une allégorie trop prolongée, a pour but la critique des gouvernemens; il contient des morceaux d'une originalité très-piquante.

Les Anglais possèdent *la Boucle de Cheveux enlevée*, charmant poëme de Pope, et *la Dunciade* du même, imitée par Palissot; la *Querelle des Apothicaires et des Médecins*, par Garth, et l'*Histoire de l'Ame*, par Prior. Voltaire cite avec éloge le *Hudibras* de Buttler; il en a même imité quelques fragmens.

Nous ne parlerons pas des premiers poëmes *comiques* ou *badins* qui parurent en France

dans le seizième siècle. Il en est fort peu que nous puissions citer avec avantage après ceux de Passerat, intitulés, l'un *la Divinité des Procès*; l'autre, *le Chien courant*, dédié à Henri IV.

Nous comptons parmi nos poëmes *héroï-comiques, la Défaite des Bouts-rimés*, ouvrage antérieur au *Lutrin* de Boileau, mais qui mérite, par son originalité, de tenir un rang distingué parmi les ouvrages de ce genre. Nous le donnerons dans ce volume. *Le Pain béni*, ou *les Marguilliers*, poëme de Marigny, ne nous a point paru digne d'être réimprimé.

Grécourt, si connu par ses contes gaillards, n'a pas été heureux dans un poëme de quelque étendue, intitulé *Philotanus* : ce poëme, très-diffus, n'est pas plus décent que ses autres ouvrages. On trouve aussi dans les œuvres de Grécourt un autre poëme à peu près du même genre; c'est la *Bibliothèque des Damnés*, ou *les nouveaux Appelans*. On cite de Borde son *Parapilla*, sujet également fort libre, mais traité avec infiniment de grâce.

Robbé de Beauveset, qui avait plus de v
que de goût, a composé un poëme plaisan
un sujet qui ne l'est guère, et dont le titre
répugne à l'homme délicat. Il existe auss
poëme latin sur le même sujet ( *Syphi*
On l'attribue à un religieux, ce qui n'est
très-édifiant.

On trouve quelques jolis détails, mai
général trop de sécheresse, dans *les Échec*
Cérutti.

Le genre burlesque, qui forme la basse cl
de la littérature, ne doit pas être confc
avec le genre badin. Il suffit de citer le
*gile travesti* de Scarron, pour faire remar
beaucoup d'esprit mal employé.

*Le Lutrin* de Boileau peut être reg
comme le premier poëme *héroï-comique* qu
honoré la France. Le sévère législateur du
nasse y semble échanger le rire amer de la sa
contre le sourire aimable de Thalie : il éc
la gravité et le mordant de son style, p
n'en conserver que l'élégance et la pureté.

Si les anciens ont sur nous l'avantage d

le poëme épique, ils nous le cèdent à leur tour dans le poëme *héroï-comique* et *badin*; ils n'ont rien qui puisse égaler *le Lutrin* de Boileau, ni le *Ver-Vert* de Gresset, chef-d'œuvre de grâce et de naturel.

Le premier de ces poëmes ne faisait point partie de la *petite Encyclopédie poétique*. Plusieurs critiques en firent la remarque. Notre excuse, à cet égard, était que nous ne croyions pas devoir donner une pièce qui existait dans la mémoire ou dans la bibliothèque de tous les amateurs de bons vers. On nous prouva que nous avions tort, et nous promîmes de placer ce poëme dans une édition subséquente; nous le donnons dans celle-ci, avec toutes les notes historiques dont il est susceptible; elles peuvent lui donner un degré d'intérêt de plus aux yeux des poëtes, et un caractère de nouveauté dans l'esprit des gens du monde, pour lesquels nous avons plus particulièrement composé ce recueil.

On connaît de Voltaire *la Guerre de Genève*, qu'il composa dans la vieillesse de son talent,

poëme dans lequel il déchire J.-J. Rousseau. On ne peut lire, sans un sentiment pénible, les traits injurieux qu'un grand homme lance contre un grand homme. Il semble que le dieu du goût ait voulu punir Voltaire, car il fut moins heureux cette fois en plaisanterie. On ne cite de cet ouvrage que quelques vers sur le papier imprimé, qui commencent ainsi :

> Tout ce fatras fut du chanvre en son temps.

La religion n'y est pas plus épargnée que Rousseau. Le poëme de *la Bastille*, que Voltaire écrivit à la Bastille même, où il fut renfermé dans sa jeunesse, était loin de faire deviner l'auteur de *la Pucelle*. C'est là qu'il a déployé tous les ressorts d'un esprit souple et caustique, et semé le sel à pleines mains. Mais il n'a pas toujours égalé l'Arioste, qu'il semble s'être proposé pour modèle : il l'aurait peut-être atteint plus souvent, s'il n'eût quelquefois préféré au pinceau gracieux de l'Albane la plume obscène de l'Arétin.

# LE LUTRIN,

## POËME HÉROÏ-COMIQUE

EN SIX CHANTS;

PAR BOILEAU-DESPRÉAUX.

# AVIS AU LECTEUR.

*( C'est Boileau qui parle ).*

serait inutile maintenant de nier que le poëme vant a été composé à l'occasion d'un différend ez léger qui s'émut, dans une des plus célèbres ises de Paris, entre le trésorier et le chantre. Mais st tout ce qu'il y a de vrai. Le reste, depuis le commcement jusqu'à la fin, est une pure fiction (1); et ıs les personnages y sont non-seulement inventés, ais j'ai eu soin même de les faire d'un caractère rectement opposé au caractère de ceux qui desservnt cette église, dont la plupart, et principalement chanoines, sont tous gens, non-seulement d'une rt grande probité, mais de beaucoup d'esprit, et tre lesquels il y en a tel à qui je demanderais aussi lontiers son sentiment sur mes ouvrages, qu'à beauup de messieurs de l'académie. Il ne faut donc pas tonner si personne n'a été offensé de l'impression ce poëme, puisqu'il n'y a en effet personne qui soit véritablement attaqué. Un prodigue ne s'avise

(1) Nous avons sous les yeux une édition *avec des éclaircissemens toriques donnés par Boileau lui-même.* C'est dans cette édition, ns celle donnée par Saint-Marc, et ans les écrits du temps, que us avons puisé la matière des notes qu'on va lire.

guère de s'offenser de voir rire d'un avare, ni un dévot de voir tourner en ridicule un libertin.

Je ne dirai point comment je fus engagé à travailler à cette bagatelle sur une espèce de défi qui me fut fait en riant par feu M. le premier président de Lamoignon, qui est celui que j'y peins sous le nom d'Ariste. Ce détail, à mon avis, n'est pas fort nécessaire. Mais je croirais me faire un trop grand tort si je laissais échapper cette occasion d'apprendre à ceux qui l'ignorent, que ce grand personnage, durant sa vie, m'a honoré de son amitié. Je commençai à le connaître dans le temps que mes *Satires* faisaient le plus de bruit; et l'accès obligeant qu'il me donna dans son illustre maison, fit avantageusement mon apologie contre ceux qui voulaient m'accuser alors de libertinage et de mauvaises mœurs. C'était un homme d'un savoir étonnant, et passionné admirateur de tous les bons livres de l'antiquité; et c'est ce qui lui fit plus aisément souffrir mes ouvrages, où il crut entrevoir quelque goût des anciens. Comme sa piété était sincère, elle était aussi fort gaie, et n'avait rien d'embarrassant. Il ne s'effraya pas du nom de satire que portaient ces ouvrages, où il ne vit en effet que des vers et des auteurs attaqués. Il me loua même plusieurs fois d'avoir purgé, pour ainsi dire, ce genre de poésie de la saleté qui lui avait été jusqu'alors comme affectée. J'eus donc le bonheur de ne lui être pas désagréable. Il m'appela à tous ses plaisirs et à

s ses divertissemens, c'est-à-dire à ses lectures et
:s promenades. Il me favorisa même quelquefois
sa plus étroite confidence, et me fit voir à fond
. âme entière. Et que n'y vis-je point! Quel trésor
prenant de probité et de justice! quel fonds iné-
sable de piété et de zèle! Bien que sa vertu jetât
fort grand éclat au dehors, c'était tout autre chose
dedans; et on voyait bien qu'il avait soin d'en
ıpérer les rayons, pour ne pas blesser les yeux
n siècle aussi corrompu que le nôtre. Je fus sincè-
ıent épris de tant de qualités admirables; et s'il
beaucoup de bonne volonté pour moi, j'eus aussi
ır lui une très-forte attache. Les soins que je lui
dis ne furent mêlés d'aucune raison d'intérêt mer-
ıaire; et je songeai bien plus à profiter de sa con-
'sation que de son crédit. Il mourut dans le temps
: cette amitié était en son plus haut point; et le
venir de sa perte m'afflige encore tous les jours.
ırquoi faut-il que des hommes si dignes de vivre
ent sitôt enlevés du monde, tandis que des misé-
ıles et des gens de rien arrivent à une extrême
illesse! Je ne m'étendrai pas davantage sur un
et si triste; car je sens bien que si je continuais à
parler, je ne pourrais m'empêcher de mouiller
ıt-être de larmes la préface d'un ouvrage de pure
isanterie.

---

## ARGUMENT.

Le trésorier remplit la première dignité du chapitre il est ici parlé, et il officie avec toutes les marques de l' copat. Le chantre remplit la seconde dignité. Il y autrefois dans le chœur, à la place de celui-ci, un én pupitre ou lutrin, qui le couvrait presque tout entier. fit ôter; le trésorier voulut le faire remettre : de là a une dispute, qui fait le sujet de ce poëme.

# LE LUTRIN,

## OËME HÉROÏ-COMIQUE.

---

## CHANT PREMIER.

chante les combats, et ce prélat terrible (1)
i, par ses longs travaux et sa force invincible,
ıs une illustre église (2) exerçant son grand cœur,
placer, à la fin, un lutrin dans le chœur.
st en vain que le chantre (3), abusant d'un faux titre,
ux fois l'en fit ôter par les mains du chapitre:
prélat, sur le banc de son rival altier,
ıx fois le reportant, l'en couvrit tout entier.

---

) Claude Auvry, ancien évêque de Coutances, était alors tré-
er de la Sainte-Chapelle.

) Boileau ne voulant pas nommer la Sainte-Chapelle de Paris,
t mis : *Dans Bourges autrefois*, etc. parce qu'il y avait aussi une
ıte-Chapelle dans la ville de Bourges; mais, après l'impression,
: gratter une partie du B, et de cette lettre fit un P. Ainsi
*rges* fut changé en *Pourges*, comme on peut le voir dans l'édition
.• de l'année 1674. Dans celle de 1675, on ne mit qu'un P....

) Jacques Barrin, fils de M. de la Galissonnière, maître des
uêtes. Le lutrin ou pupitre qui fait le sujet de ce poëme, fut
devant la place du grand-chantre le 31 juillet 1667.

2*

Muse, redis-moi donc quelle ardeur de ve
De ces hommes sacrés rompit l'intelligence,
Et troubla si long-temps deux célèbres rivau
Tant de fiel entre-t-il dans l'âme des dévots!

Et toi, fameux héros (1), dont la sage entr
De ce schisme naissant débarrassa l'Eglise,
Viens d'un regard heureux animer mon projet
Et garde-toi de rire en ce grave sujet.

Parmi les doux plaisirs d'une paix fratern
Paris voyait fleurir son antique chapelle:
Ses chanoines, vermeils et brillans de santé,
S'engraissaient d'une longue et sainte oisiveté
Sans sortir de leurs lits, plus doux que leurs her
Ces pieux fainéans faisaient chanter matines,
Veillaient à bien dîner, et laissaient en leur li
A des chantres gagés le soin de louer Dieu:
Quand la Discorde, encor toute noire de crir
Sortant des Cordeliers pour aller aux Minime
Avec cet air hideux qui fait frémir la Paix,
S'arrêta près d'un arbre, au pied de son palai

---

(1) Le premier président Lamoignon. Avant l'impressi
nuscrit portait : *Et toi, grand Lamoignon.*

(2) Il y eut de grandes brouilleries dans ces deux
l'occasion de quelques supérieurs qu'on y voulait élire.

(3) Le mai que la communauté des clercs du palais
la Basoche, plantait tous les ans dans la vieille cour
Sainte-Chapelle.

ι, d'un œil attentif contemplant son empire,
l'aspect du tumulte elle-même s'admire.
le y voit, par le coche et d'Evreux et du Mans,
:courir à grands flots ses fidèles Normands:
le y voit aborder le marquis, la comtesse,
: bourgeois, le manant, le clergé, la noblesse;
: partout des plaideurs les escadrons épars
ıire autour de Thémis flotter ses étendards.
ais une église seule, à ses yeux immobile,
arde, au sein du tumulte, une assiette tranquille:
le seule la brave; elle seule aux procès
: ses paisibles murs veut défendre l'accès.
ı Discorde, à l'aspect d'un calme qui l'offense,
ıit siffler ses serpens, s'excite à la vengeance:
bouche se remplit d'un poison odieux,
de longs traits de feu lui sortent par les yeux.
Quoi! dit-elle d'un ton qui fait trembler les vitres,
ıurai pu jusqu'ici brouiller tous les chapitres,
viser Cordeliers, Carmes et Célestins (1);
ıurai fait soutenir un siége aux Augustins (2):

---

1) Il y avait eu dans ces couvens des brouilleries, des déréglemens les divisions qui donnèrent lieu à un arrêt que le parlement dit au mois d'avril 1667.

2) Les Augustins du grand couvent de Paris nommaient tous les x ans, en chapitre, trois de leurs religieux bacheliers pour faire r licence en Sorbonne. Le P. Célestin Villiers, prieur de ce couvent, lant favoriser quelques bacheliers, en fit nommer neuf pour les is licences suivantes. Ceux qui s'en virent exclus par cette

Et cette Église seule, à mes ordres rebelle,
Nourrira dans son sein une paix éternelle!

---

élection prématurée, se pourvurent au parlement, qui ordonna que l'on ferait une nouvelle nomination. Les religieux ayant refusé d'obéir, la cour fut obligée d'employer la force pour faire exécuter son arrêt. On manda tous les archers, qui, après avoir investi le couvent, essayèrent d'enfoncer les portes; mais ils n'en purent venir à bout, parce que les religieux, prévoyant ce qui devait arriver, les avaient fait murer par derrière, et avaient fait provision de toutes sortes d'armes et de cailloux. Les archers tentèrent d'autres voies : les uns montèrent sur les toits des maisons voisines pour entrer dans le couvent, tandis que les autres travaillaient à faire une ouverture dans la muraille du jardin du côté de la rue Christine. Les Augustins s'étant mis en défense, sonnèrent le tocsin, et commencèrent à tirer d'en bas sur les assiégeans. Ceux-ci, postés plus avantageusement qu'eux, et couverts par les cheminées, tirèrent à leur tour sur les moines, en tuèrent deux et en blessèrent autant.

Cependant, la brèche étant faite, les religieux eurent la témérité d'y porter le saint-sacrement, espérant d'arrêter par là les assiégeans; mais comme ils virent que cette ressource était inutile, et que l'on ne laissait pas de tirer sur eux, ils demandèrent à capituler : le principal article de la capitulation fut que les assiégés auraient la vie sauve; cette condition étant accordée, ils abandonnèrent la brèche, et ouvrirent leurs portes. On arrêta onze religieux, qui furent conduits à la Conciergerie. Ce fut le 23 août 1658, veille de Saint-Barthélemy. Le cardinal Mazarin, qui n'aimait pas le parlement, fit mettre les religieux en liberté par ordre du roi, après vingt-sept jours de prison. Ils furent reconduits à leur couvent dans les carrosses de la cour, au milieu d'une haie de gardes-françaises. Leurs confrères allèrent les recevoir en procession, ayant des palmes à la main. Ils sonnèrent toutes leurs cloches, et chantèrent le *Te Deum* en action de grâces.

Suis-je donc la Discorde ? et, parmi les mortels,
Qui voudra désormais encenser mes autels (1) ?
A ces mots, d'un bonnet couvrant sa tête énorme,
Elle prend d'un vieux chantre et la taille et la forme (2) :
Elle peint de bourgeons son visage guerrier,
Et s'en va de ce pas trouver le trésorier.
Dans le réduit obscur d'une alcôve enfoncée
S'élève un lit de plume à grands frais amassée ;
Quatre rideaux pompeux, par un double contour,
En défendent l'entrée à la clarté du jour.
Là, parmi les douceurs d'un tranquille silence,
Règne sur le duvet une heureuse indolence :
C'est là que le prélat, muni d'un déjeûner,
Dormant d'un léger somme, attendait le dîner.
La jeunesse en sa fleur brille sur son visage (3) :
Son menton sur son sein descend à double étage ;
Et son corps, ramassé dans sa courte grosseur,
Fait gémir les coussins sous sa molle épaisseur.

---

(1) Virgile, *Enéide*, liv. 1, v. 50.

(2) Dans la poésie épique, où tout se fait par le ministère des dieux, ils ne se manifestent jamais aux hommes que sous la figure humaine. Homère ne manque point à cette bienséance ; et c'est ainsi que le merveilleux se concilie avec le vraisemblable.

(3) Boileau ajouta ces quatre vers pour faire une contre-vérité ; car le trésorier était maigre, vieux et de grande taille ; mais notre poëte, voulant faire un portrait de son héros, a dû le faire conforme au caractère qu'il lui donne dans son poëme.

La déesse en entrant, qui voit la nappe mise
Admire un si bel ordre, et reconnaît l'Eglise (1) :
Et, marchant à grands pas vers le lieu du repos,
Au prélat sommeillant elle adresse ces mots :
Tu dors, prélat, tu dors, et là-haut à ta place (
Le chantre, aux yeux du chœur, étale son audac
Chante les *oremus*, fait des processions,
Et répand à grands flots les bénédictions (3).
Tu dors! Attends-tu donc que, sans bulle et sans ti
Il te ravisse encor le rochet et la mitre?
Sors de ce lit oiseux qui te tient attaché,
Et renonce au repos, ou bien à l'évêché (4).

---

(1) Ce dernier mot (Eglise) n'a été imprimé que dans l' posthume de 1713. Boileau ne l'avait indiqué que par des dans les précédentes éditions.

(2) La Sainte-Chapelle haute, où les chanoines faisaient l était beaucoup plus élevée que la maison du trésorier, qu dans la cour du palais. Ce vers : *Tu dors, prélat,* etc., e imitation prise dans le second livre de l'*Iliade :* un Songe par Jupiter, dit à Agamemnon : *Tu dors, fils d'Atrée* Voltaire a encore imité ce vers quand il a fait dire au Marcus-Junius : *Tu dors, Brutus,* etc.

(3) C'était le principal motif de la jalousie du trésorier le chantre.

(4) Auvry, ainsi que nous avons eu déjà occasion de l avait été évêque de Coutances ; d'ailleurs, comme trésorier Sainte-Chapelle, il avait le droit d'officier pontificalemen grandes fêtes de l'année.

Elle dit, et, du vent de sa bouche profane,
Lui souffle, avec ces mots, l'ardeur de la chicane.
Le prélat se réveille, et, plein d'émotion,
Lui donne toutefois la bénédiction.
Tel qu'on voit un taureau qu'une guêpe en furie
A piqué dans les flancs aux dépens de sa vie (1);
Le superbe animal, agité de tourmens,
Exhale sa douleur en longs mugissemens :
Tel le fougueux prélat, que ce songe épouvante,
Querelle, en se levant, et laquais et servante;
Et, d'un juste courroux rallumant sa vigueur,
Même avant le dîner, parle d'aller au chœur.
Le prudent Gilotin, son aumônier fidèle,
En vain par ses conseils sagement le rappelle;
Lui montre le péril; que midi va sonner;
Qu'il va faire, s'il sort, refroidir le dîner.
Quelle fureur, dit-il, quel aveugle caprice,
Quand le dîner est prêt, vous appelle à l'office?
De votre dignité soutenez mieux l'éclat:
Est-ce pour travailler que vous êtes prélat?
A quoi bon ce dégoût et ce zèle inutile?
Est-il donc, pour jeûner, quatre-temps ou vigile?
Reprenez vos esprits, et souvenez-vous bien
Qu'un dîner réchauffé ne valut jamais rien.
Ainsi dit Gilotin; et ce ministre sage
Sur table, au même instant, fait servir le potage.

(1) Virgile parlant des abeilles, liv. IV des *Géorgiques*.

Le prélat voit la soupe, et, plein d'un saint respect,
Demeure quelque temps muet à cet aspect.
Il cède, il dîne enfin : mais, toujours plus farouche,
Les morceaux trop hâtés se pressent dans sa bouche.
Gilotin en gémit, et, sortant de fureur,
Chez tous ses partisans va semer la terreur (1).
On voit courir chez lui leurs troupes éperdues,
Comme l'on voit marcher les bataillons de grues (2),
Quand le Pygmée altier, redoublant ses efforts (3),
De l'Hèbre ou du Strymon vient d'occuper les bords.
A l'aspect imprévu de leur foule agréable,
Le prélat radouci veut se lever de table :
La couleur lui renaît, sa voix change de ton;
Il fait par Gilotin rapporter un jambon.
Lui-même le premier, pour honorer la troupe,
D'un vin pur et vermeil il fait remplir sa coupe;
Il l'avale d'un trait ; et, chacun l'imitant,
La cruche au large ventre est vide en un instant.

---

(1) Les chantres subalternes étaient dans le parti du trésorier contre le chantre et les autres chanoines, parce que ceux-ci leur refusaient de certains droits.

(2) Homère, *Iliade*, liv. III, v. 6.

(3) Les Pygmées étaient un peuple fabuleux qui habitait aux environs de l'Hèbre et du Strymon, fleuve de Thrace. Les Pygmées n'avaient, dit-on, qu'une coudée de hauteur, et étaient en guerre continuelle avec les grues, qui chassèrent ces petits hommes de la ville de Géranie, selon Pline, liv. IV, chap. II.

Sitôt que du nectar la troupe est abreuvée,
On dessert ; et soudain, la nappe étant levée,
Le prélat, d'une voix conforme à son malheur,
Leur confie en ces mots sa trop juste douleur :
Illustres compagnons de mes longues fatigues,
Qui m'avez soutenu par vos pieuses ligues,
Et par qui, maître enfin d'un chapitre insensé,
Seul à *magnificat* je me vois encensé ;
Souffrirez-vous toujours qu'un orgueilleux m'outrage ;
Que le chantre à vos yeux détruise votre ouvrage,
Usurpe tous mes droits, et, s'égalant à moi,
Donne à votre lutrin et le ton et la loi ?
Ce matin même encor, ce n'est point un mensonge,
Une divinité me l'a fait voir en songe :
L'insolent, s'emparant du fruit de mes travaux,
A prononcé pour moi le *benedicat vos !*
Oui, pour mieux m'égorger, il prend mes propres armes.
Le prélat, à ces mots, verse un torrent de larmes.
Il veut, mais vainement, poursuivre son discours ;
Ses sanglots redoublés en arrêtent le cours.
Le zélé Gilotin, qui prend part à sa gloire,
Pour lui rendre la voix, fait apporter à boire :
Quand Sidrac (1), à qui l'âge alonge le chemin,
Arrive dans la chambre, un bâton à la main.

(1) C'était le nom d'un vieux chapelain-clerc, ou d'un chantre musicien, dont la voix était une fort belle taille. Boileau lui donne ici le caractère d'un vieux plaideur ; et c'est lui qui est

Ce vieillard dans le chœur a déjà vu quatre âges (1) :
Il sait de tous les temps les différens usages ;
Et son rare savoir, de simple marguillier (2),
L'éleva par degrés au rang de chevecier (3).
A l'aspect du prélat, qui tombe en défaillance,
Il devine son mal ; il se ride, il s'avance ;
Et d'un ton paternel réprimant ses douleurs :
Laisse au chantre, dit-il, la tristesse et les pleurs,
Prélat ; et, pour sauver tes droits et ton empire,
Ecoute seulement ce que le ciel m'inspire.
Vers cet endroit du chœur où le chantre orgueilleux (4)
Montre, assis à ta gauche, un front si sourcilleux,
Sur ce rang d'ais serrés, qui forment sa clôture,
Fut jadis un lutrin d'inégale structure,

---

le conseil du trésorier. Le caractère de Sidrac est formé sur celui de Nestor, si renommé par sa prudence et par la sagesse de ses conseils.

(1) Il avait vu renouveler le chapitre quatre fois. Soixante ou soixante-dix ans pourraient suffire pour cela ; mais on ne doit pas prendre ces expressions poétiques dans une exacte rigueur. D'ailleurs, Homère, dans l'*Iliade*, liv. I, et dans l'*Odyssée*, liv. III, dit que Nestor avait déjà régné trois âges.

(2) Celui qui avait soin des reliques.

(3) C'est celui qui a soin des chapes et de la cire.

(4) C'est ici que commence l'action du poëme. Boileau disait que ce vers et les cinq suivans lui avaient coûté beaucoup de temps et de peine.

Dont les flancs élargis de leur vaste contour
Ombrageaient pleinement tous les lieux d'alentour.
Derrière ce lutrin, ainsi qu'au fond d'un antre,
A peine sur son banc on discernait le chantre :
Tandis qu'à l'autre banc le prélat radieux,
Découvert au grand jour, attirait tous les yeux.
Mais un démon, fatal à cette ample machine,
Soit qu'une main la nuit eût hâté sa ruine,
Soit qu'ainsi de tout temps l'ordonnât le Destin,
Fit tomber à ses yeux le pupitre un matin.
J'eus beau prendre le ciel et le chantre à partie,
Il fallut l'emporter dans notre sacristie,
Où, depuis trente hivers, sans gloire enseveli,
Il languit tout poudreux dans un honteux oubli.
Entends-moi donc, prélat. Dès que l'ombre tranquille
Viendra d'un crêpe noir envelopper la ville,
Il faut que trois de nous, sans tumulte et sans bruit,
Partent à la faveur de la naissante nuit,
Et, du lutrin rompu réunissant la masse,
Aillent d'un zèle adroit le remettre en sa place.
Si le chantre demain ose le renverser,
Alors de cent arrêts tu le peux terrasser.
Pour soutenir tes droits, que le ciel autorise,
Abîme tout plutôt : c'est l'esprit de l'Eglise :
C'est par là qu'un prélat signale sa vigueur.
Ne borne pas ta gloire à prier dans un chœur :

Ces vertus dans Aleth peuvent être en us
Mais dans Paris, plaidons : c'est là notr
Tes bénédictions dans le trouble croissa
Tu pourras les répandre et par vingt et p
Et, pour braver le chantre en son orguei
Les répandre à ses yeux, et le bénir lui-
Ce discours aussitôt frappe tous les esp
Et le prélat charmé l'approuve par des c
Il veut que, sur-le-champ, dans la troupe
Les trois que Dieu destine à ce pieux offi
Mais chacun prétend part à cet illustre e
Le sort, dit le prélat, vous servira de l
Que l'on tire au billet ceux que l'on doit
Il dit, on obéit, on se presse d'écrire.
Aussitôt trente noms, sur le papier tra
Sont au fond d'un bonnet par billets en

---

(1) Eloge très-délicat de M. Pavillon, alors dans le bas Languedoc, (dépar.t de l'Aude.)

(2) Homère, *Iliade*, liv. VII, v. 171. Hecto combat singulier le plus vaillant des Grecs, ne se présentent pour combattre. Nestor les oblige au sort. Chacun d'eux fait sa marque, et la jett d'Agamemnon; Nestor remue le casque, et le Ajax, suivant les vœux de toute l'armée. Virgile v. 490, a employé la même image :

*Convenere viri, dejectamque ærea sortem*
*Accepit galea.*

Pour tirer ces billets avec moins d'artifice,
Guillaume, enfant de chœur, prête sa main novice :
Son front nouveau tondu, symbole de candeur,
Rougit, en approchant, d'une honnête pudeur.
Cependant le prélat, l'œil au ciel, la main nue,
Bénit trois fois les noms, et trois fois les remue.
Il tourne le bonnet : l'enfant tire ; et Brontin (1)
Est le premier des noms qu'apporte le destin.
Le prélat en conçoit un favorable augure,
Et ce nom dans la troupe excite un doux murmure.
On se tait ; et bientôt on voit paraître au jour
Le nom, le fameux nom du perruquier l'Amour (2).
Ce nouvel Adonis, à la blonde crinière,
Est l'unique souci d'Anne, sa perruquière :
Ils s'adorent l'un l'autre ; et ce couple charmant
S'unit long-temps, dit-on, avant le sacrement :

---

(1) Son vrai nom était *Frontin*.

(2) Didier l'Amour, perruquier qui demeurait dans la cour du palais, et dont la boutique était sous l'escalier de la Sainte-Chapelle, était un gros et grand homme d'assez bon air. Il avait été marié deux fois. Sa première femme était extrêmement emportée, et d'une humeur très-fâcheuse, ce qui obligeait quelquefois le vigoureux l'Amour à en venir aux mains. Molière a peint le caractère de cet homme dans son *Médecin malgré lui*, à la fin de la première scène, d'après ce que Boileau lui en avait dit. On ne sait pourquoi on lit, dans toutes les éditions qui ont paru avant celle de 1701 : *De l'horloger La Tour*, au lieu de : *Du perruquier l'Amour*, et, par conséquent : *Cet horloger superbe*, au lieu de : *Ce perruquier superbe*.

Mais, depuis trois moissons, à leur saint assemblag
L'official a joint le nom de mariage.
Ce perruquier superbe est l'effroi du quartier,
Et son courage est peint sur son visage altier.
Un des noms reste encore; et le prélat, par grâce,
Une dernière fois les brouille et les ressasse.
Chacun croit que son nom est le dernier des trois.
Mais que ne dis-tu point, ô puissant porte-croix,
Boirude, sacristain, cher appui de ton maître (1),
Lorsqu'aux yeux du prélat tu vis ton nom paraître !
On dit que ton front jaune, et ton teint sans couleu
Perdit en ce moment son antique pâleur;
Et que ton corps goutteux, plein d'une ardeur guerriè
Pour sauter au plancher, fit deux pas en arrière.
Chacun bénit tout haut l'arbitre des humains,
Qui remet leur bon droit en de si bonnes mains.
Aussitôt on se lève; et l'assemblée en foule,
Avec un bruit confus, par les portes s'écoule.
  Le prélat, resté seul, calme un peu son dépit,
Et jusques au souper se couche et s'assoupit.

---

(1) Son vrai nom était *Sirude*, sous-marguillier ou sacristain la Sainte-Chapelle. Il portait ordinairement la croix ou la banni aux processions. Il fut ensuite vicaire.

# CHANT SECOND.

ɴᴅᴀɴᴛ cet oiseau qui prône les merveilles (1),
nstre composé de bouches et d'oreilles,
ans cesse volant de climats en climats,
rtout ce qu'il sait et ce qu'il ne sait pas;
nommée enfin, cette prompte courrière (2),
ın mortel effroi glacer la perruquière;
t que son époux, d'un faux zèle conduit,
›lacer un lutrin doit veiller cette nuit (3).

ıtte description de la Renommée est imitée de Virgile, , liv. IV, v. 173.

*ı, malum quo non aliud velocius ullum:*
*litate viget*, etc.

ʾans toutes les éditions qui ont précédé celle de 1701,

Renommée enfin, d'une course légère,
porter la terreur au sein de l'horlogère.

près ces vers, il y en avait quatre autres qui n'ont paru ıs les deux premières éditions:

ɜ, sous ce piége adroit, cet amant infidèle
ıme le noir complot d'une flamme nouvelle;
ı des baisers permis qu'en ses bras il reçoit,
porte en d'autres lieux le tribut qu'il lui doit.

A ce triste récit, tremblante, désolée,
Elle accourt, l'œil en feu, la tête échevelée,
Et trop sûre d'un mal qu'on pense lui céler :
Oses-tu bien encor, traître, dissimuler (1)?
Dit-elle ; et ni la foi que ta main m'a donnée,
Ni nos embrassemens qu'a suivis l'hyménée,
Ni ton épouse enfin, toute prête à périr,
Ne sauraient donc t'ôter cette ardeur de courir!
Perfide! si du moins, à ton devoir fidèle,
Tu veillais pour orner quelque tête nouvelle (2) !
L'espoir d'un juste gain, consolant ma langueur,
Pourrait de ton absence adoucir la longueur.
Mais quel zèle indiscret, quelle aveugle entrepris
Arme aujourd'hui ton bras en faveur d'une église?
Où vas-tu, cher époux? est-ce que tu me fuis?
As-tu donc oublié tant de si douces nuits?
Quoi! d'un œil sans pitié vois-tu couler mes larm
Au nom de nos baisers, jadis si pleins de charmes
Si mon cœur, de tout temps facile à tes désirs,
N'a jamais d'un moment différé tes plaisirs ;

(1) *Enéide*, liv. IV, v. 305.

*Dissimulare etiam sperasti, perfide, tantum*
*Posse nefas?* etc.

(2) Editions avant celle de 1701 :

Tu veillais pour régler quelque horloge nouvelle.

Si, pour te prodiguer mes plus tendres caresses,
Je n'ai point exigé ni sermens ni promesses;
Si toi seul à mon lit enfin eus toujours part,
Diffère au moins d'un jour ce funeste départ.

En achevant ces mots, cette amante enflammée
Sur un placet voisin tombe demi-pâmée.
Son époux s'en émeut, et son cœur éperdu
Entre deux passions demeure suspendu;
Mais enfin, rappelant son audace première :

Ma femme, lui dit-il d'une voix douce et fière,
Je ne veux point nier les solides bienfaits
Dont ton âme prodigue a comblé mes souhaits;
Et le Rhin de ses flots ira grossir la Loire
Avant que tes faveurs sortent de ma mémoire :
Mais ne présume pas qu'en te donnant ma foi
L'Hymen m'ait pour jamais asservi sous ta loi.
Si le ciel en mes mains eût mis ma destinée,
Nous aurions fui tous deux le joug de l'hyménée;
Et, sans nous opposer ces devoirs prétendus,
Nous goûterions encor des plaisirs défendus.
Cesse donc à mes yeux d'étaler un vain titre :
Ne m'ôte pas l'honneur d'élever un pupitre;
Et toi même, donnant un frein à tes désirs,
Raffermis ma vertu, qu'ébranlent tes soupirs.
Que te dirai-je enfin? c'est le ciel qui m'appelle :
Une église, un prélat m'engage en sa querelle.
Il faut partir : j'y cours. Dissipe tes douleurs,
Et ne me trouble plus par ces indignes pleurs.

Il la quitte à ces mots. Son amante effarée
Demeure le teint pâle et la vue égarée (1) :
La force l'abandonne; et sa bouche, trois fois
Voulant le rappeler, ne trouve plus de voix (2).
Elle fuit, et, de pleurs inondant son visage,
Seule, pour s'enfermer, vole au cinquième étage.
Mais, d'un bouge prochain accourant à ce bruit,
Sa servante Alizon la rattrape et la suit.
Les ombres cependant, sur la ville épandues,
Du faîte des maisons descendent dans les rues (3);
Le souper hors du chœur chasse les chapelains,
Et des chantres buvans les cabarets sont pleins.
Le redouté Brontin, que son devoir éveille,
Sort à l'instant, chargé d'une triple bouteille

---

(1) Dans les deux premières éditions il y avait :

Pendant tout ce discours, l'horlogère éplorée
A le visage pâle et la vue égarée :

Après ces vers, il y en avait trente-deux que Boileau retranch[a] dans l'édition de 1683. C'était une suite de l'imitation de Virgile, qui commence au vers 12 de ce chant :

Oses-tu bien encor, etc.

(2) Edition de 1674 et 1675 :

En achevant ces mots, cette amante aux abois
Succombe à la douleur qui lui coupe la voix.

(3) Virgile, Eglogue 1, v. 83.

*Majoresque cadunt altis de montibus umbræ.*

'un vin dont Gilotin, qui savait tout prévoir,
u sortir du conseil eut soin de le pourvoir.
'odeur d'un jus si doux lui rend le faix moins rude.
est bientôt suivi du sacristain Boirude;
t tous deux, de ce pas, s'en vont avec chaleur
u trop lent perruquier réveiller la valeur.
artons, lui dit Brontin : déjà le jour plus sombre,
ans les eaux s'éteignant, va faire place à l'ombre.
'où vient ce noir chagrin que je lis dans tes yeux?
uoi! le pardon sonnant te retrouve en ces lieux (1)!
ù donc est ce grand cœur dont tantôt l'allégresse
emblait du jour trop long accuser la paresse?
Iarche, et suis-nous du moins où l'honneur nous attend.
Le perruquier, honteux (2), rougit en l'écoutant.
ussitôt de longs clous il prend une poignée;
ur son épaule il charge une lourde cognée;
t derrière son dos, qui tremble sous le poids,
attache une scie en forme de carquois:
sort au même instant, il se met à leur tête.
suivre ce grand chef l'un et l'autre s'apprête:
eur cœur semble allumé d'un zèle tout nouveau;
rontin tient un maillet, et Boirude un marteau.

---

(1) Les trois coups de cloche par lesquels on avertit le peuple
 réciter l'*angelus*.

(2) Editions avant celle de 1701:

L'horloger indigné, etc.

La Lune, qui du ciel voit leur démarche altière,
Retire en leur faveur sa paisible lumière.
La Discorde en sourit, et, les suivant des yeux,
De joie, en les voyant, pousse un cri dans les cieux.
L'air, qui gémit du cri de l'horrible déesse,
Va jusques dans Cîteaux réveiller la Mollesse (1).
C'est là qu'en un dortoir elle fait son séjour;
Les Plaisirs nonchalans folâtrent alentour;
L'un pêtrit dans un coin l'embonpoint des chanoines;
L'autre broie en riant le vermillon des moines:
La Volupté la sert avec des yeux dévots,
Et toujours le Sommeil lui verse des pavots.
Ce soir, plus que jamais, en vain il les redouble.
La Mollesse à ce bruit se réveille, se trouble:
Quand la Nuit, qui déjà va tout envelopper,
D'un funeste récit vient encor la frapper;
Lui conte du prélat l'entreprise nouvelle:
Aux pieds des murs sacrés d'une sainte chapelle,

---

(1) Cîteaux était une abbaye de l'ordre de Saint-Bernard, située en Bourgogne entre Dijon et Nuits. Les religieux de Cîteaux n'avaient point embrassé la réforme établie dans quelques maisons de leur ordre. C'est pourquoi Boileau feint que la Mollesse fait son séjour dans un dortoir de ce couvent, dont la communauté fut de tous temps une des plus riches de France.

Boileau étant un jour allé visiter ces bons moines, ils lui demandèrent de leur montrer le lieu où logeait la Mollesse, ainsi qu'il l'avait dit dans son poëme: « C'est à vous, mes pères, dit le poëte, à me dire où vous la tenez enfermée. »

Elle a vu trois guerriers, ennemis de la paix,
Marcher à la faveur de ses voiles épais :
La Discorde en ces lieux menace de s'accroître :
Demain avec l'aurore un lutrin va paroître,
Qui doit y soulever un peuple de mutins.
Ainsi le ciel l'écrit au livre des Detins.
A ce triste discours, qu'un long soupir achève,
La Mollesse, en pleurant, sur un bras se relève,
Ouvre un œil languissant, et, d'une faible voix,
Laisse tomber ces mots, qu'elle interrompt vingt fois(1) :
O Nuit! que m'as-tu dit? quel démon sur la terre
Souffle dans tous les cœurs la fatigue et la guerre?
Hélas! qu'est devenu ce temps, cet heureux temps,
Où les rois s'honoraient du nom de fainéans (2),
S'endormaient sur le trône, et, me servant sans honte,
Laissaient leur sceptre aux mains ou d'un maire ou d'un comte(3)!

---

(1) *Enéide*, liv. VI, v. 686 :

*Effusæque genis lacrymæ ; et vox excidit ore.*

(2) Sous les derniers rois de la première race, toute l'autorité royale était exercée par un maire du palais; tandis que ces rois, que nos historiens ont surnommés *Fainéans*, demeuraient enfermés dans quelque maison de plaisance, d'où ils ne sortaient qu'une fois l'année, dans un chariot traîné par des bœufs. Cette autorité absolue des maires du palais commença sous la minorité de Clovis II, en l'année 638, et dura jusqu'à Charles-Martel, dernier maire du palais, qui s'empara enfin de la souveraineté en 718.

(3) Quelques historiens ont confondu les *maires* avec les *comtes* du palais, ou comtes palatins. Mais, à proprement parler, le

Aucun soin n'approchait de leur paisible cour :
On reposait la nuit, on dormait tout le jour.
Seulement au printemps, quand Flore dans les plaines
Faisait taire des vents les bruyantes haleines,
Quatre bœufs attelés, d'un pas tranquille et lent,
Promenaient dans Paris le monarque indolent (1).
Ce doux siècle n'est plus. Le Ciel impitoyable
A placé sur leur trône un prince infatigable.
Il brave mes douceurs, il est sourd à ma voix :
Tous les jours il m'éveille au bruit de ses exploits.
Rien ne peut arrêter sa vigilante audace :
L'été n'a point de feux, l'hiver n'a point de glace (2).
J'entends à son seul nom tous mes sujets frémir.
En vain deux fois la paix a voulu l'endormir:

---

comte du palais était le second officier de la couronne qui rendait la justice dans le palais du roi. (*Voyez* Du Cange, dissert. 14 sur Joinville.

(1) Boileau, dans ces vers, a poussé l'art jusqu'à son dernier période. On ne saurait trop admirer l'harmonie imitative qui résulte de la consonnance des mots et de leur pesanteur.

Quand l'auteur eut achevé ce portrait de la Mollesse, madame de Thiange lui en demanda une copie pour la montrer au roi. Ce prince fut extrêmement touché de la manière fine et délicate avec laquelle ses louanges étaient exprimées dans ces vers. Il voulut voir Boileau, qu'il ne connaissait encore que par ses Satires, et sa majesté ordonna qu'on le fît venir à la cour.

(2) Allusion à la première conquête de la Franche-Comté, dont le roi se rendit maître pendant l'hiver, en dix jours, au commencement de février 1668.

e moi, son courage, entraîné par la Gloire,
ɔlaît qu'à courir de victoire en victoire.
fatiguerais à te tracer le cours
trages cruels qu'il me fait tous les jours.
ais, loin des lieux d'où ce prince m'exile,
Église du moins m'assurait un asile.
n vain j'espérais y régner sans effroi :
, abbés, prieurs, tout s'arme contre moi.
n exil honteux la Trappe (1) est ennoblie;
dans Saint-Denis la réforme établie (2);
me, le Feuillant s'endurcit aux travaux;
ègle déjà se remet dans Clairvaux (3).
x dormait encore; et la Sainte-Chapelle
vait du vieux temps l'oisiveté fidèle :
ci qu'un lutrin, prêt à tout renverser,
éjour si chéri vient encor me chasser!
de mon repos compagne aimable et sombre,
i noirs forfaits prêteras-tu ton ombre?

---

bbaye de l'ordre de Saint-Bernard, dépendante de Citeaux, quelle l'abbé Armand Bouthillier de Rancé introduisit la

cardinal de La Rochefoucault, commissaire général pour la des ordres religieux en France, établit la réforme dans l'ab-Saint-Denis, en 1633.

bbaye fondée par saint Bernard. Le cardinal de La Roche-avait aussi travaillé à la réforme de cette abbaye, en 1624

Ah ! Nuit, si tant de fois, dans les bras de l'Amour,
Je t'admis aux plaisirs que je cachais au jour,
Du moins ne permets pas... La Mollesse oppressée
Dans sa bouche à ce mot sent sa langue glacée ;
Et, lasse de parler, succombant sous l'effort,
Soupire, étend les bras, ferme l'œil, et s'endort (1).

(1) Vers de la plus grande beauté, et qui fait image dans le mélang enchanteur des dactyles et des spondées : la langue latine n'en offr peut-être pas un seul exemple qu'on puisse lui opposer. Madame l duchesse d'Orléans, Henriette-Anne d'Angleterre, première femm de *Monsieur*, frère du roi, avait été si touchée de la beauté de c vers, qu'ayant un jour aperçu de loin Boileau dans la chapelle d Versailles, où elle était assise sur son carreau en attendant le roi elle lui fit signe d'approcher, et lui dit à l'oreille :

Soupire, étend les bras, ferme l'œil, et s'endort.

# CHANT TROISIÈME.

MAIS la Nuit aussitôt de ses ailes affreuses
Couvre des Bourguignons les campagnes vineuses,
Revole vers Paris, et, hâtant son retour,
Déjà de Mont-Lhéri voit la fameuse tour (1).
Ses murs, dont le sommet se dérobe à la vue,
Sur la cime d'un roc s'alongent dans la nue,
Et, présentant de loin leur objet ennuyeux,
Du passant qui le fuit semblent suivre les yeux.
Mille oiseaux effrayans, mille corbeaux funèbres,
De ces murs désertés habitent les ténèbres.
Là, depuis trente hivers, un hibou retiré
Trouvait contre le jour un refuge assuré.
Des désastres fameux ce messager fidèle
Sait toujours des malheurs la première nouvelle,
Et, tout prêt d'en semer le présage odieux,
Il attendait la Nuit dans ces sauvages lieux.
Aux cris qu'à son abord vers le ciel il envoie,
Il rend tous ses voisins attristés de sa joie.

(1) Tour très-haute, à cinq lieues de Paris, sur le chemin d'Orléans : on la voit à dix lieues à la ronde.

La plaintive Progné de douleur en frémit;
Et, dans les bois prochains, Philomèle en gémit.
Suis-moi, lui dit la Nuit. L'oiseau, plein d'allégre
Reconnaît à ce ton la voix de sa maîtresse.
Il la suit; et tous deux, d'un cours précipité,
De Paris à l'instant abordent la cité;
Là, s'élançant d'un vol que le vent favorise,
Ils montent au sommet de la fatale église.
La Nuit baisse la vue, et, du haut du clocher,
Observe les guerriers, les regarde marcher.
Elle voit le barbier (1) qui, d'une main légère,
Tient un verre de vin qui rit dans la fougère;
Et chacun, tour à tour s'inondant de ce jus,
Célébrer, en buvant, Gilotin et Bacchus.
Ils triomphent, dit-elle, et leur âme abusée
Se promet dans mon ombre une victoire aisée:
Mais allons; il est temps qu'ils connaissent la Nui
A ces mots, regardant le hibou qui la suit,
Elle perce les murs de la voûte sacrée;
Jusqu'en la sacristie elle s'ouvre une entrée,
Et, dans le ventre creux du pupitre fatal,
Va placer de ce pas le sinistre animal.
  Mais les trois champions, pleins de vin et d'aud
Du palais cependant passent la grande place;
Et, suivant de Bacchus les auspices sacrés,
De l'auguste chapelle ils montent les degrés.

---

(1) Editions avant celle de 1701: *Elle voit l'horloger.*

Ils atteignaient déjà le superbe portique
Où Ribou le libraire (1), au fond de sa boutique,
Sous vingt fidèles clefs, garde et tient en dépôt
L'amas toujours entier des écrits de Haynaut (2):
Quand Boirude, qui voit que le péril approche,
Les arrête, et, tirant un fusil de sa poche,
Des veines d'un caillou (3), qu'il frappe au même instant,
Il fait j'aillir un feu qui pétille en sortant;
Et bientôt au brasier d'une mêche enflammée,
Montre, à l'aide du soufre, une cire allumée.
Cet astre tremblotant, dont le jour les conduit,
Est pour eux un soleil au milieu de la nuit.
Le temple, à sa faveur, est ouvert par Boirude:
Ils passent de la nef la vaste solitude,
Et dans la sacristie entrant, non sans terreur,
En percent jusqu'au fond la ténébreuse horreur.

---

(1) La boutique de Jean Ribou était sur le troisième perron de la Sainte-Chapelle, vis-à-vis la porte de cette église.

(2) Dans les premières éditions du *Lutrin* on lit: *Des écrits de Bursot*, parce que Ribou avait imprimé, en 1669, une comédie de Boursault contre Boileau, intitulée : *La Satire des satires*; mais Boursault s'étant réconcilié avec l'auteur, on effaça son nom, et l'on mit celui de *Perrault* dans l'édition de 1694, parce qu'alors Perrault était brouillé avec Boileau, au sujet de la discussion sur les anciens et les modernes. Cette brouillerie étant finie, l'auteur mit *Haynaut* dans l'édition de 1701.

(3) Virgile, *Géorgiques*, liv. I, v. 135; et *Enéide*, liv. I, v. 178.

C'est là que du lutrin gît la machine énorme :
La troupe quelque temps en admire la forme.
Mais le barbier (1), qui tient les momens précieux
Ce spectacle n'est pas pour amuser nos yeux,
Dit-il : le temps est cher, portons-le dans le templ
C'est là qu'il faut demain qu'un prélat le contempl
Et d'un bras, à ces mots, qui peut tout ébranler,
Lui-même, se courbant, s'apprête à le rouler.
Mais à peine il y touche (2), ô prodige incroyable
Que du pupitre sort une voix effroyable.
Brontin en est ému ; le sacristain pâlit ;
Le perruquier (3) commence à regretter son lit.
Dans son hardi projet toutefois il s'obstine ;
Lorsque des flancs poudreux de la vaste machine
L'oiseau sort en courroux, et, d'un cri menaçant
Achève d'étonner le barbier frémissant (4) :
De ses ailes dans l'air secouant la poussière,
Dans la main de Boirude il éteint la lumière.
Les guerriers à ce coup demeurent confondus ;
Ils regagnent la nef, de frayeur éperdus :

---

(1) Editions avant celle de 1701 : *Mais l'horloger.*

(2) *Enéide*, liv. III, v. 39 :

*Gemitus lacrymabilis imo*
*Auditur tumulo, et vox reddita fertur ad aures.*

(3) Editions avant celle de 1701 : *Et l'horloger.*

(4) *L'horloger pâlissant.*

Sous leurs corps tremblotans leurs genoux s'affaiblissent,
D'une subite horreur leurs cheveux se hérissent;
Et bientôt, au travers des ombres de la nuit,
Le timide escadron se dissipe et s'enfuit.
Ainsi lorsqu'en un coin qui leur tient lieu d'asile,
D'écoliers libertins une troupe indocile,
Loin des yeux d'un préfet au travail assidu,
Va tenir quelquefois un brelan défendu:
Si du veillant Argus la figure effrayante
Dans l'ardeur du plaisir à leurs yeux se présente,
Le jeu cesse à l'instant, l'asile est déserté,
Et tout fuit à grands pas le tyran redouté.
La Discorde, qui voit leur honteuse disgrâce,
Dans les airs cependant tonne, éclate, menace,
Et, malgré la frayeur dont leurs cœurs sont glacés,
S'apprête à réunir ses soldats dispersés.
Aussitôt de Sidrac elle emprunte l'image:
Elle ride son front, alonge son visage,
Sur un bâton noueux laisse courber son corps,
Dont la Chicane semble animer les ressorts;
Prend un cierge en sa main, et, d'une voix cassée,
Vient ainsi gourmander la troupe terrassée:
Lâches, où fuyez-vous? quelle peur vous abat (1)?
Aux cris d'un vil oiseau vous cédez sans combat!

---

(1) Dans l'*Iliade*, liv. VII, v. 124, Nestor reproche aux Grecs leur lâcheté, parce qu'aucun d'eux n'osait se présenter pour combattre Hector, qui les défiait en combat singulier.

Où sont ces beaux discours jadis si pleins d'audac
Craignez-vous d'un hibou l'impuissante grimace ?
Que feriez-vous, hélas! si quelque exploit nouvea
Chaque jour, comme moi, vous traînait au barre
S'il fallait, sans amis, briguant une audience,
D'un magistrat glacé soutenir la présence,
Ou, d'un nouveau procès hardi solliciteur,
Aborder sans argent un clerc de rapporteur?
Croyez-moi, mes enfans, je vous parle à bon titr
J'ai moi seul autrefois plaidé tout un chapitre;
Et le barreau n'a point de monstres si hagards,
Dont mon œil n'ait cent fois soutenu les regards.
Tous les jours sans trembler j'assiégeais leurs passa
L'Eglise était alors fertile en grands courages:
Le moindre d'entre nous, sans argent, sans appu
Eût plaidé le prélat, et le chantre avec lui.
Le monde, de qui l'âge avance les ruines,
Ne peut plus enfanter de ces âmes divines (1):
Mais que vos cœurs, du moins, imitant leurs ver
De l'aspect d'un hibou ne soient pas abattus.
Songez quel déshonneur va souiller votre gloire,
Quand le chantre demain entendra sa victoire.
Vous verrez tous les jours le chanoine insolent,
Au seul mot de hibou, vous sourire en parlant.
Votre âme, à ce penser, de colère murmure:
Allez donc de ce pas en prévenir l'injure;

---

(1) Imitation du discours de Nestor. *Iliade*, liv. I.

Méritez les lauriers qui vous sont réservés,
Et ressouvenez-vous quel prélat vous servez.
Mais déjà la fureur dans vos yeux étincelle:
Marchez, courez, volez où l'honneur vous appelle.
Que le prélat, surpris d'un changement si prompt,
Apprenne la vengeance aussitôt que l'affront.
  En achevant ces mots, la déesse guerrière
De son pied trace en l'air un sillon de lumière;
Rend aux trois champions leur intrépidité,
Et les laisse tout pleins de sa divinité.
  C'est ainsi, grand Condé, qu'en ce combat célèbre (1)
Où ton bras fit trembler le Rhin, l'Escaut et l'Ebre,
Lorsqu'aux plaines de Lens nos bataillons poussés
Furent presque à tes yeux ouverts et renversés,
Ta valeur, arrêtant les troupes fugitives,
Rallia d'un regard leurs cohortes craintives;
Répandit dans leurs rangs ton esprit belliqueux,
Et força la Victoire à te suivre avec eux.
  La colère à l'instant succédant à la crainte,
Ils rallument le feu de leur bougie éteinte:
Ils rentrent; l'oiseau sort: l'escadron raffermi
Rit du honteux départ d'un si faible ennemi.
Aussitôt dans le chœur la machine emportée
Est sur le banc du chantre à grand bruit remontée.

---

(1) La bataille de Lens, gagnée par le prince de Condé, contre les Espagnols et les Allemands, le 20 août 1648.

Ses ais demi-pourris, que l'âge a relâchés,
Sont à coups de maillet unis et rapprochés.
Sous les coups redoublés tous les bancs retentisse
Les murs en sont émus, les voûtes en mugissent,
Et l'orgue même en pousse un long gémissement.
Que fais-tu, chantre, hélas! dans ce triste mom
Tu dors d'un profond somme, et ton cœur sans alar
Ne sait pas qu'on bâtit l'instrument de tes larme
Oh! que si quelque bruit, par un heureux réveil,
T'annonçait du lutrin le funeste appareil;
Avant que de souffrir qu'on en posât la masse,
Tu viendrais en apôtre expirer dans ta place;
Et, martyr glorieux d'un point d'honneur nouvea
Offrir ton corps aux clous et ta tête au marteau.
Mais déjà sur ton banc la machine enclavée
Est, durant ton sommeil, à ta honte élevée.
Le sacristain achève en deux coups de rabot;
Et le pupitre enfin tourne sur son pivot.

---

# CHANT QUATRIÈME.

Les cloches, dans les airs, de leurs voix argentines,
Appelaient à grand bruit les chantres à matines;
Quand leur chef (1), agité d'un sommeil effrayant,
Encor tout en sueur, se réveille en criant.
Aux élans redoublés de sa voix douloureuse,
Tous ses valets tremblans quittent la plume oiseuse:
Le vigilant Girot court à lui le premier:
C'est d'un maître si saint le plus digne officier;
La porte dans le chœur à sa garde est commise:
Valet souple au logis, fier huissier à l'église (2).

(1) Le chantre.

(2) Brunot, désigné sous le nom de Girot, était valet-de-chambre du chantre et huissier de la Sainte-Chapelle, c'est-à-dire ce que nous appelons maintenant bedeau ou porte-verge, dont la principale fonction est de garder la porte du chœur: il était fort soumis auprès de son maître, mais dans l'église il remplissait son emploi avec beaucoup de fierté. Le président Lamoignon, voisin de la Sainte-Chapelle, où il allait ordinairement à l'office, riait toutes les fois qu'il voyait cet huissier important, et ne pouvait s'empêcher de dire tout bas:

Valet souple au logis, fier huissier à l'église.

Cet huissier était fâché que Boileau ne l'eût pas désigné sous son vrai nom.

Quel chagrin, lui dit-il, trouble votre sommeil
Quoi! voulez-vous au chœur prévenir le soleil?
Ah! dormez, et laissez à des chantres vulgaires
Le soin d'aller si tôt mériter leurs salaires.

Ami, lui dit le chantre encor pâle d'horreur,
N'insulte point, de grâce, à ma juste terreur:
Mêle plutôt ici tes soupirs à mes plaintes,
Et tremble en écoutant le sujet de mes craintes.

Pour la seconde fois un sommeil gracieux
Avait sous ses pavots appesanti mes yeux;
Quand, l'esprit enivré d'une douce fumée,
J'ai cru remplir au chœur ma place accoutumée.
Là, triomphant aux yeux des chantres impuissan
Je bénissais le peuple, et j'avalais l'encens (1),
Lorsque du fond sacré de notre sacristie
Une épaisse nuée à longs flots est sortie,
Qui, s'ouvrant à mes yeux, dans son bleuâtre écl
M'a fait voir un serpent conduit par le prélat.
Du corps de ce dragon, plein de soufre et de nitr
Une tête sortait en forme de pupitre,
Dont le triangle affreux, tout hérissé de crins,
Surpassait en grosseur nos plus épais lutrins.
Animé par son guide, en sifflant il s'avance:
Contre moi, sur mon banc, je le vois qui s'élance

---

(1) *Voyez* ci-après la note relative au vers:

Prend ses gants violets, etc.

J'ai crié, mais en vain; et, fuyant sa fureur,
Je me suis réveillé plein de trouble et d'horreur.
Le chantre, s'arrêtant à cet endroit funeste,
A ses yeux effrayés laisse dire le reste.
Girot en vain l'assure, et, riant de sa peur,
Nomme sa vision l'effet d'une vapeur:
Le désolé vieillard, qui hait la raillerie,
Lui défend de parler, sort du lit en furie.
On apporte à l'instant ses somptueux habits,
Où sur l'ouate molle éclate le tabis.
D'une longue soutane il endosse la moire,
Prend ses gants violets, les marques de sa gloire (1);
Et saisit, en pleurant, ce rochet qu'autrefois
Le prélat trop jaloux lui rogna de trois doigts.
Aussitôt, d'un bonnet ornant sa tête grise (2),
Déjà, l'aumusse en main, il marche vers l'église;
Et, hâtant de ses ans l'importune langueur,
Court, vole, et, le premier, arrive dans le chœur.

---

(1) En l'absence du trésorier, le chantre était en possession d'officier avec les ornemens pontificaux, de se faire encenser, et de donner la bénédiction au peuple. Le trésorier ne put souffrir que l'on partageât ainsi ses honneurs. Il obtint un arrêt du parlement qui le maintint dans la prérogative d'être encensé tout seul, et qui condamna le chantre à porter un rochet plus court que le sien; mais il ne put lui faire défendre de donner les bénédictions en son absence. C'était le sujet de la jalousie du trésorier.

(2) Ce vers est remarquable par la critique dont le roi l'a ho-

O toi qui, sur ces bords qu'une eau dormante mouille,
Vis combattre autrefois le rat et la grenouille (1);
Qui, par les traits hardis d'un bizarre pinceau,
Mis l'Italie en feu pour la perte d'un seau (2);
Muse, prête à ma bouche une voix plus sauvage,
Pour chanter le dépit, la colère, la rage,
Que le chantre sentit allumer dans son sang
A l'aspect du pupitre élevé sur son banc.

---

noré. Avant l'impression de ce poëme, l'auteur le lut à sa majesté. Il y avait ici :

Alors d'un domino couvrant sa tête grise,
Déjà, l'aumusse en main, etc.

Après la lecture de ce chant, le roi fit remarquer à Boileau que le *domino* et l'*aumusse* (espèce de fourrure dont les chanoines, les chapelains et les chantres se couvraient quelquefois la tête, et qu'ils portaient ordinairement sur le bras) étaient deux choses qui n'allaient pas ensemble; car le *domino* était pour l'hiver, et l'*aumusse* pour l'été. D'ailleurs, continua le roi, vous venez dire : déjeûnons, messieurs, et buvons frais; cela marque que l'action de votre poëme se passe en été. Sur-le-champ Boileau changea le vers dont il s'agit. Le roi ajouta en souriant : Ne soyez pas étonné de me voir instruit de ces sortes d'usages; je suis chanoine en plusieurs églises. En effet, le roi de France était chanoine de Saint-Jean-de-Latran, de Saint-Jean de Lyon, des églises d'Angers, du Mans, de Saint-Martin, de Tours et de quelques autres.

(1) Homère a fait le poëme de la *Guerre des Rats et des Grenouilles*.

(2) *La Secchia rapita* (le Seau enlevé), poëme italien du Tassoni.

D'abord pâle et muet, de colère immobile,
A force de douleur, il demeura tranquille (1);
Mais sa voix, s'échappant au travers des sanglots,
Dans sa bouche à la fin fit passage à ces mots:
La voilà donc, Girot, cette hydre épouvantable
Que m'a fait voir un songe, hélas! trop véritable!
Je le vois ce dragon tout prêt à m'égorger,
Ce pupitre fatal qui me doit ombrager!
Prélat, que t'ai-je fait? quelle rage envieuse
Rend, pour me tourmenter, ton âme ingénieuse?
Quoi! même dans ton lit, cruel, entre deux draps,
Ta profane fureur ne se repose pas!
O ciel! quoi! sur mon banc une honteuse masse
Désormais me va faire un cachot de ma place!
Inconnu dans l'église, ignoré dans ce lieu,
Je ne pourrai donc plus être vu que de Dieu!
Ah! plutôt qu'un moment cet affront m'obscurcisse,
Renonçons à l'autel, abandonnons l'office;
Et, sans lasser le ciel par des chants superflus,
Ne voyons plus un chœur où l'on ne nous voit plus.
Sortons... Mais cependant mon ennemi tranquille
Jouira sur son banc de ma rage inutile,
Et verra dans le chœur le pupitre exhaussé
Tourner sur le pivot où sa main l'a placé!

---

(1) Sénèque le tragique. *Hippolyte*, acte II, v. 607:

*Curæ leves loquuntur, ingentes stupent.*

Non, s'il n'est abattu, je ne saurais plus vivre.
A moi, Girot; je veux que mon bras m'en délivr
Périssons, s'il le faut; mais de ces ais brisés
Entraînons, en mourant, les restes divisés.
A ces mots, d'une main par la rage affermie,
Il saisissait déjà la machine ennemie (1),
Lorsqu'en ce sacré lieu, par un heureux hasard,
Entrent Jean le choriste, et le sonneur Girard (
Deux Manseaux renommés, en qui l'expérience (
Pour les procès est jointe à la vaste science.
L'un et l'autre aussitôt prend part à son affront.
Toutefois condamnant un mouvement trop prom

---

(1) Première édition : *Il allait terrasser*, etc.

(2) *Jean le choriste*, personnage supposé. Girard, sonneu Sainte-Chapelle, était un homme intrépide; mais plus encor pide buveur, sans doute pour ne point démentir sa profession. un jour la témérité de monter sur les rebords du toit de la : Chapelle, ayant une bouteille à la main; et là, en présence foule de personnes assemblées pour le voir, et qui le rega d'en bas avec frayeur, il vida d'un trait cette bouteille, et : tourna. Boileau était un des spectateurs. Ce Girard se noya Seine, ayant gagé qu'il la traverserait neuf fois à la nage.

(3) Avant l'édition de 1701 ce vers et les quatre suivans ainsi :

Qui, de tout temps, pour lui brûlant d'un même zèle,
Gardent pour le prélat une haine fidèle.
A l'aspect du lutrin tous deux tremblent d'horreur;
Du vieillard toutefois ils blâment la fureur.
Abattons, disent-ils, sa superbe machine.

Du lutrin, disent-ils, abattons la machine;
Mais ne nous chargeons pas tout seuls de sa ruine;
Et que tantôt, aux yeux du chapitre assemblé,
Il soit sous trente mains en plein jour accablé.
Ces mots des mains du chantre arrachent le pupitre.
J'y consens, leur dit-il; assemblons le chapitre.
Allez donc de ce pas, par de saints hurlemens,
Vous-mêmes appeler les chanoines dormans.
Partez. Mais ce discours les surprend et les glace (1).
Nous! qu'en ce vain projet, pleins d'une folle audace,
Nous allions, dit Girard, la nuit nous engager!
De notre complaisance osez-vous l'exiger?

---

(1) Ce vers et les onze suivans, n'étaient pas dans les éditions qui ont précédé celle de 1701. Il y avait seize autres vers, que voici :

Partez. Mais à ce mot les champions pâlissent:
De l'horreur du péril leurs courages frémissent.
Ah! seigneur, dit Girard, que nous demandez-vous?
De grâce, modérez un aveugle courroux.
Nous pourrions réveiller des chantres et des moines;
Mais, même avant l'aurore, éveiller des chanoines!
Qui jamais l'entreprit? qui l'oserait tenter?
Est-ce un projet, ô ciel! qu'on puisse exécuter?
Hé! seigneur, quand nos cris pourraient, du fond des rues,
De leurs appartemens percer les avenues;
Appeler ces valets auprès d'eux étendus,
De leur sacré repos ministres assidus,
Et pénétrer ces lits au bruit inaccessibles,
Pensez-vous, au moment que ces dormeurs paisibles
De la tête une fois pressent un oreiller,
Que la voix d'un mortel puisse les réveiller?

Hé! seigneur! quand nos cris pourraient, du fond des rues,
De leurs appartemens percer les avenues,
Réveiller ces valets autour d'eux étendus,
De leur sacré repos ministres assidus,
Et pénétrer des lits au bruit inaccessibles;
Pensez-vous, au moment que les ombres paisibles
A ces lits enchanteurs ont su les attacher,
Que la voix d'un mortel les en puisse arracher?
Deux chantres feront-ils, dans l'ardeur de vous plaire,
Ce que depuis trente ans six cloches n'ont pu faire?

Ah! je vois bien où tend tout ce discours trompeur,
Reprend le chaud vieillard: le prélat vous fait peur.
Je vous ai vus cent fois, sous sa main bénissante,
Courber servilement une épaule tremblante.
Eh bien! allez; sous lui fléchissez le genoux:
Je saurai réveiller les chanoines sans vous.
Viens, Girot, seul ami qui me restes fidèle:
Prenons du saint jeudi la bruyante crécelle (1).
Suis-moi. Qu'à son lever le soleil aujourd'hui
Trouve tout le chapitre éveillé devant lui.

Il dit. Du fond poudreux d'une armoire sacrée,
Par les mains de Girot, la crécelle est tirée.
Ils sortent à l'instant, et, par d'heureux efforts,
Du lugubre instrument font crier les ressorts.

---

(1) Instrument dont on se servait le jeudi saint au lieu de cloches. Dans ce vers, *le saint jeudi* est beaucoup plus plaisant que *le jeudi saint*. Boileau le croyait ainsi; Saint-Marc le trouvait ridicule: Jugez de son goût, dit Le Brun.

Pour augmenter l'effroi, la Discorde infernale
Monte dans le palais, entre dans la grand'salle,
Et, du fond de cet antre, au travers de la nuit,
Fait sortir le démon du tumulte et du bruit.
Le quartier alarmé n'a plus d'yeux qui sommeillent;
Déjà de toutes parts les chanoines s'éveillent:
L'un croit que le tonnerre est tombé sur les toits,
Et que l'église brûle une seconde fois (1);
L'autre, encore agité de vapeurs plus funèbres,
Pense être au jeudi saint, croit que l'on dit ténèbres,
Et dejà tout confus, tenant midi sonné,
En soi-même frémit de n'avoir point dîné.
Ainsi, lorsque, tout prêt à briser cent murailles,
Louis, la foudre en main, abandonnant Versailles,
Au retour du soleil et des zéphirs nouveaux,
Fait dans les champs de Mars déployer ses drapeaux;
Au seul bruit répandu de sa marche étonnante,
Le Danube s'émeut, le Tage s'épouvante,

---

(1) Le toit de la Sainte-Chapelle fut brûlé en 1630, au rapport de Le Maire dans son *Paris ancien et nouveau*, tom. 1, pag. 449. Boileau avait marqué dans une note marginale, que cet incendie arriva en 1618; mais il le confondait avec celui de la grande salle du Palais, époque où Saint-Amant fit l'épigramme suivante:

Certes, l'on vit un triste jeu
Quand à Paris dame Justice,
Pour avoir trop mangé d'épice,
Se mit tout le palais en feu.

Bruxelle attend le coup qui la doit foudroyer,
Et le Batave encore est prêt à se noyer (1).

Mais en vain dans leurs lits un juste effroi les pres
Aucun ne laisse encor la plume enchanteresse.
Pour les en arracher Girot s'inquiétant,
Va crier qu'au chapitre un repas les attend.
Ce mot dans tous les cœurs répand la vigilance :
Tout s'ébranle, tout sort, tout marche en diliger
Ils courent au chapitre, et chacun se pressant,
Flatte d'un doux espoir son appétit naissant.
Mais, ô d'un déjeûner vaine et frivole attente !
A peine ils sont assis, que, d'une voix dolente,
Le chantre désolé, lamentant son malheur,
Fait mourir l'appétit et naître la douleur.
Le seul chanoine Evrard, d'abstinence incapable (
Ose encor proposer qu'on apporte la table.
Mais il a beau presser, aucun ne lui répond :
Quand, le premier, rompant ce silence profond,

---

(1) Après le passage du Rhin, Louis XIV s'étant rendu m
de toute la Hollande, les Hollandais, pour sauver le reste d
pays, n'eurent d'autre ressource que de le submerger entièr
en lâchant leurs écluses.

(2) C'est l'abbé Danse, fameux gastronome, que Boileau
sous le nom d'Evrard : il mourut d'une indigestion à l
mois d'octobre 1699.

Alain tousse, et se lève ; Alain, ce savant homme (1),
Qui de Bauny vingt fois a lu toute la Somme (2),
Qui possède Abéli (3), qui sait tout Raconis (4),
Et même entend, dit-on, le latin d'A-Kempis (5).
N'en doutez point, leur dit ce savant canoniste,
Ce coup part, j'en suis sûr, d'une main janséniste.
Mes yeux en sont témoins : j'ai vu moi-même hier
Entrer chez le prélat le chapelain Garnier (6).

---

(1) Son nom était Aubery, que l'on prononce Aubry. Il ne parlait jamais sans avoir toussé une ou deux fois. Le président de Lamoignon l'avait choisi pour son confesseur, et lui avait procuré un canonicat à la Sainte-Chapelle. Ce chanoine était d'un esprit médiocre, mais fort opposé aux sentimens des jansénistes. Cela est bien marqué par le discours qu'on lui fait tenir ici, et par le genre de livres sur lesquels on fait rouler sa science et ses lectures. Quoiqu'il fût si bien désigné, on dit qu'il lut plusieurs fois le *Lutrin* sans s'y reconnaître.

(2) *La Somme des péchés qui se commettent en tous états*, par le P. Bauny, jésuite. Ce livre parut en 1634.

(3) Fameux auteur de la *Moelle théologique* (*Medulla theologica*).

(4) Charles-François d'Abra de Raconis a été professeur de philosophie, docteur de Sorbonne, prédicateur et aumônier de Louis XIII, et enfin évêque de Lavaur. Il était aussi anti-janséniste. On a de lui une philosophie imprimée en 1617.

(5) Auteur de l'Imitation de Jésus-Christ.

(6) C'est Louis Le Fournier que Boileau a voulu désigner : il était chapelain perpétuel de la Sainte-Chapelle. Il n'avait jamais pris de parti dans les démêlés du trésorier et du chantre. Arnauld,

Arnauld, cet hérétique ardent à nous détruire
Par ce ministre adroit tente de le séduire :
Sans doute il aura lu dans son saint Augustin (1
Qu'autrefois saint Louis érigea ce lutrin (2) :
Il va nous inonder des torrens de sa plume.
Il faut, pour lui répondre, ouvrir plus d'un vo
Consultons sur ce point quelque auteur signalé
Voyons si des lutrins Bauny n'a point parlé :
Etudions enfin, il en est temps encore ;
Et, pour ce grand projet, tantôt dès que l'auro
Rallumera le jour dans l'onde enseveli,
Que chacun prenne en main le moelleux Abéli
Ce conseil imprévu de nouveau les étonne ;
Surtout le gras Evrard d'épouvante en frissonne

---

docteur de Sorbonne, l'allait voir souvent; et le chanoine *l*
regardait ce chapelain comme un janséniste.

(1) Arnauld avait fait une étude particulière des écrits
Augustin, dont il a traduit en français plusieurs traités,
celui des *Mœurs de l'Eglise catholique*; celui *de la Corre*
*de la Grace*; celui de la *véritable Religion*, le *Manuel*
*Foi*, etc.

(2) Le chanoine ignorant qui parle fait ici un terrible a
nisme, car il y a un intervalle d'environ huit cents an
saint Augustin et saint Louis, fondateur de la Sainte-Cl

(3) Avant le *Lutrin*, le poëme de la *Moelle théologiq*
Abéli, était en réputation parmi les théologiens. Dès
*Lutrin* parut, on ne parla plus du poëme d'Abéli.

Moi, dit-il, qu'à mon âge, écolier tout nouveau,
J'aille pour un lutrin me troubler le cerveau !
O le plaisant conseil ! Non, non, songeons à vivre :
Va maigrir, si tu veux; et sécher sur un livre ;
Pour moi, je lis la bible autant que l'alcoran :
Je sais ce qu'un fermier nous doit rendre par an,
Sur quelle vigne à Reims nous avons hypothèque (1) :
Vingt muids rangés chez moi font ma bibliothèque.
En plaçant un pupitre on croit nous rabaisser :
Mon bras seul sans latin saura le renverser.
Que m'importe qu'Arnauld me condamne ou m'approuve ?
J'abats ce qui me nuit partout où je le trouve :
C'est là mon sentiment. A quoi bon tant d'apprêts ?
Du reste, déjeûnons, messieurs, et buvons frais.
  Ce discours, que soutient l'embonpoint du visage,
Rétablit l'appétit, réchauffe le courage :
Mais le chantre surtout en paraît rassuré.
Oui, dit-il, le pupitre a déjà trop duré.
Allons sur sa ruine assurer ma vengeance :
Donnons à ce grand œuvre une heure d'abstinence (2) ;

---

(1) L'abbaye de Saint-Nicaise de Reims était unie au chapitre de la Sainte-Chapelle. Comme le vin était le principal revenu de cette abbaye, chaque chanoine devait avoir, tous les ans, un muid de vin de Champagne; mais on en évaluait le prix en argent, qui servait aux dépenses nécessaires à la Sainte-Chapelle.

(2) Le Brun fait cette remarque, qui nous paraît assez judicieuse : « Ne serait-ce pas *grande œuvre* que demanderait la » langue ? Ce mot, je crois, ne s'emploie guère au masculin que

Et qu'au retour tantôt un ample déjeûner
Long-temps nous tienne à table, et s'unisse au
  Aussitôt il se lève, et la troupe fidèle
Par ces mots attirans sent redoubler son zèle.
Ils marchent droit au chœur d'un pas audacie
Et bientôt le lutrin se fait voir à leurs yeux.
A ce terrible objet aucun d'eux ne consulte ;
Sur l'ennemi commun ils fondent en tumulte ;
Ils sapent le pivot, qui se défend en vain ;
Chacun sur lui d'un coup veut honorer sa mai
Enfin sous tant d'efforts la machine succombe
Et son corps entr'ouvert chancèle, éclate, et
Tel, sur les monts glacés des farouches Gelon
Tombe un chêne battu des voisins aquilons ;
Ou tel, abandonné de ses poutres usées,
Fond enfin un vieux toit sous ses tuiles brisée
La masse est emportée, et ses ais arrachés
Sont aux yeux des mortels chez le chantre ca

» quand il s'agit de l'*œuvre* d'un graveur, d'un mu
» la pierre philosophale. On dit *travailler au grand*

(1) Peuple de la Scythie, entre les Thraces et le
l'embouchure du Danube, aujourd'hui le Budzia
sarabie.

# CHANT CINQUIÈME (1).

L'Aurore cependant, d'un juste effroi troublée,
Des chanoines levés voit la troupe assemblée,
Et contemple long-temps, avec des yeux confus,
Ces visages fleuris qu'elle n'a jamais vus.
Chez Sidrac aussitôt Brontin d'un pied fidèle
Du pupitre abattu va porter la nouvelle.
Le vieillard de ses soins bénit l'heureux succès,
Et sur un bois détruit bâtit mille procès.
L'espoir d'un doux tumulte échauffant son courage,
Il ne sent plus le poids ni les glaces de l'âge ;
Et chez le trésorier de ce pas, à grand bruit,
Vient étaler au jour les crimes de la nuit.
Au récit imprévu de l'horrible insolence,
Le prélat hors du lit impétueux s'élance.

(1) Les deux derniers chants de ce poëme n'ont été faits que long-temps après les quatre premiers. Boileau les donna au public en 1683, avec les épîtres VI, VII, VIII et IX. La veille du jour que le grand Colbert mourut, l'abbé Galois lui lut ces deux chants. Ce ministre, tout malade qu'il était, ne laissa pas de rire au récit du combat imaginaire des chantres et des chanoines, une des fictions les plus ingénieuses de Boileau.

Vainement d'un breuvage à deux mains apporté
Gilotin, avant tout, le veut voir humecté :
Il veut partir à jeun. Il se peigne, il s'apprête ;
L'ivoire trop hâté deux fois rompt sur sa tête,
Et deux fois de sa main le buis tombe en morceaux
Tel Hercule filant rompait tous les fuseaux (2).
Il sort demi-paré. Mais déjà sur sa porte
Il voit de saints guerriers une ardente cohorte,
Qui tous, remplis pour lui d'une égale vigueur,
Sont prêts, pour le servir, à déserter le chœur.
Mais le vieillard condamne un projet inutile.
Nos destins sont, dit-il, écrits chez la Sibylle :
Son antre n'est pas loin; allons la consulter,
Et subissons la loi qu'elle nous va dicter.
Il dit : à ce conseil, où la raison domine,
Sur ses pas au barreau la troupe s'achemine,
Et bientôt, dans le temple, entend, non sans frémir
De l'antre redouté les soupiraux gémir.

Entre ces vieux appuis dont l'affreuse grand'salle
Soutient l'énorme poids de sa voûte infernale,

(1) Un bouillon.

(2) Dans les *Entretiens* de Voiture et de Costar, lettre 3, ce qui suit, relativement à Hercule : c'est Costar qui parle » pense que ce que disent vos scholiastes est une pure médis » qu'il rompait toutes les rames quand il ramait; car vous s » monsieur, qu'il filait fort adroitement chez Omphale, et i » qu'il y filait doux; et on ne lit point qu'il ait jamais rom » de rouets, ni de fuseaux, ni de quenouilles. »

Est un pilier fameux (1), des plaideurs respecté,
Et toujours des Normands à midi fréquenté.
Là, sur des tas poudreux de sacs et de pratique,
Hurle tous les matins une sibylle étique :
On l'appelle Chicane ; et ce monstre odieux
Jamais pour l'équité n'eut d'oreilles ni d'yeux.
La Disette au teint blême, et la triste Famine,
Les Chagrins dévorans, et l'infâme Ruine,
Enfans infortunés de ses raffinemens,
Troublent l'air d'alentour de longs gémissemens.
Sans cesse feuilletant les lois et la coutume,
Pour consumer autrui, le monstre se consume ;
Et, dévorant maisons, palais, châteaux entiers,
Rend, pour des monceaux d'or, de vains tas de papiers.
Sous le coupable effort de sa noire insolence,
Thémis a vu cent fois chanceler sa balance.
Incessamment il va de détour en détour :
Comme un hibou, souvent il se dérobe au jour :
Tantôt, les yeux en feu, c'est un lion superbe ;
Tantôt, humble serpent, il se glisse sous l'herbe.
En vain, pour le dompter, le plus juste des rois
Fit régler le chaos des ténébreuses lois :

(1) Ce pilier se nommait *Pilier des consultations*. C'est le premier de la grande salle du côté de l'endroit où était autrefois la chapelle du palais. Les anciens avocats s'assemblaient près de ce pilier, où l'on venait les consulter. Il y avait aussi une chambre de consultations vis-à-vis ce pilier, à côté de la chapelle.

Ses griffes, vainement par Pussort (1) accourcie
Se ralongent déjà, toujours d'encre noircies ;
Et ses ruses, perçant et digues et remparts,
Par cent brèches déjà rentrent de toutes parts.
Le vieillard humblement l'aborde et le salue
Et faisant, avant tout, briller l'or à sa vue :
Reine des longs procès, dit-il, dont le savoir
Rend la force inutile, et les lois sans pouvoir,
Toi, pour qui dans le Mans le laboureur moisson
Pour qui naissent à Caen tous les fruits de l'autc
Si, dès mes premiers ans, heurtant tous les m(
L'encre a toujours pour moi coulé sur tes autels
Daigne encor me connaître en ma saison dern
D'un prélat qui t'implore exauce la prière.
Un rival orgueilleux, de sa gloire offensé,
A détruit le lutrin par nos mains redressé.
Epuise en sa faveur ta science fatale :
Du digeste et du code ouvre-nous le dédale ;
Et montre-nous cet art, connu de tes amis,
Qui, dans ses propres lois, embarrasse Thém
La sibylle, à ces mots, déjà hors d'elle-mên
Fait lire sa fureur sur son visage blême,

(1) Henri Pussort, conseiller d'état, est celui qui a contribué à rédiger les ordonnances que le roi fit publie et en 1670, pour réformer la justice et abréger les procè

(2) On sait que les Manceaux et les Normands son d'aimer les procès et la chicane.

Et, pleine du démon qui la vient oppresser,
Par ces mots étonnans tâche à le repousser :
  Chantres, ne craignez plus une audace insensée.
Je vois, je vois au chœur la masse replacée :
Mais il faut des combats. Tel est l'arrêt du sort.
Et surtout évitez un dangereux accord.
  Là bornant son discours, encor tout écumante,
Elle souffle aux guerriers l'esprit qui la tourmente ;
Et dans leurs cœurs brûlans de la soif de plaider,
Verse l'amour de nuire, et la peur de céder.
  Pour tracer à loisir une longue requête,
A retourner chez soi leur brigade s'apprête.
Sous leurs pas diligens le chemin disparoît,
Et le pilier, loin d'eux, déjà baisse et décroît.
  Loin du bruit cependant les chanoines, à table,
Immolent trente mets à leur faim indomptable.
Leur appétit fougueux, par l'objet excité,
Parcourt tous les recoins d'un monstrueux pâté ;
Par le sel irritant la soif est allumée :
Lorsque d'un pied léger la prompte Renommée,
Semant partout l'effroi, vient au chantre éperdu
Conter l'affreux détail de l'oracle rendu.
Il se lève, enflammé de muscat et de bile,
Et prétend à son tour consulter la sibylle (1).

(1) Le chantre, ayant fait enlever le pupitre qu'on avait mis devant son siége, se pourvut aux requêtes du palais, où il fit assigner le trésorier et les deux sous-marguilliers Frontin et Boi-

Evrard a beau gémir du repas déserté,
Lui-même est au barreau par le nombre emporté.
Par les détours étroits d'une barrière oblique (1),
Ils gagnent les degrés, et le perron antique
Où sans cesse, étalant bons et méchans écrits,
Barbin vend aux passans des auteurs à tout prix (2).
Là le chantre à grand bruit arrive et se fait place,
Dans le fatal instant que, d'une égale audace,
Le prélat et sa troupe, à pas tumultueux,
Descendaient du palais l'escalier tortueux.
L'un et l'autre rival, s'arrêtant au passage,
Se mesure des yeux, s'observe, s'envisage ;

---

rude. Le trésorier, de son côté, s'adressa à l'official de la Sainte-Chapelle, devant qui le chantre fut assigné à la requête du promoteur. Sur ce conflit de juridiction, l'instance fut évoquée aux requêtes du palais, par sentence rendue à la barre de la Cour, le 5 août 1697.

(1) La maison du chantre avait son entrée au bas de l'escalier de la chambre des comptes, vis-à-vis la porte de la Sainte-Chapelle basse : ainsi, pour aller de là au palais, il fallait passer

Par les détours étroits d'une barrière oblique,

qui était plantée le long des murs de la Sainte-Chapelle, et qui servait à ménager un passage libre derrière les carrosses dont la cour du palais est ordinairement remplie. L'espace vide qui se trouvait entre la barrière et le mur, conduisait aux degrés par où l'on montait à la Sainte-Chapelle.

(2) Barbin se piquait de savoir vendre des livres, quoique méchans. Sa boutique était sur le second perron de l'escalier de la Sainte-Chapelle.

Une égale fureur anime leurs esprits :
Tels deux fougueux taureaux (1), de jalousie épris,
Auprès d'une génisse au front large et superbe
Oubliant tous les jours le pâturage et l'herbe,
A l'aspect l'un de l'autre embrasés, furieux,
Déjà le front baissé, se menacent des yeux.
Mais Evrard, en passant coudoyé par Boirude,
Ne sait point contenir son aigre inquiétude :
Il entre chez Barbin, et, d'un bras irrité,
Saisissant du Cyrus (2) un volume écarté,
Il lance au sacristain le tome épouvantable.
Boirude fuit le coup : le volume effroyable
Lui rase le visage, et, droit dans l'estomac,
Va frapper en sifflant l'infortuné Sidrac.
Le vieillard, accablé de l'horrible Artamène,
Tombe aux pieds du prélat, sans pouls et sans haleine.
Sa troupe le croit mort, et chacun empressé
Se croit frappé du coup dont il le voit blessé.
Aussitôt contre Evrard vingt champions s'élancent ;
Pour soutenir leur choc les chanoines s'avancent.

---

(1) Virgile, *Georg.* liv. III, v. 215 :

*Carpit enim vires paulatim ; uritque videndo*
*Femina ; nec nemorum patitur meminisse, nec herbæ*, etc.

(2) Roman de mademoiselle Scuderi, intitulé : *Artamène*, ou *le grand Cyrus*. Boileau a affecté de donner à ce roman les épithètes d'*épouvantable*, d'*effroyable*, d'*horrible*, non-seulement pour se moquer de la grosseur des volumes, mais encore parce que ces mêmes termes y sont employés à tout propos

La Discorde triomphe, et du combat fatal
Par un cri donne en l'air l'effroyable signal.
Chez le libraire absent tout entre, tout se mêle :
Les livres sur Evrard fondent comme la grêle
Qui, dans un grand jardin, à coups impétueux,
Abat l'honneur naissant des rameaux fructueux.
Chacun s'arme au hasard du livre qu'il rencontre ;
L'un tient l'*Edit d'Amour* (1); l'autre en saisit la *Montre* (2);
L'un prend le seul *Jonas* qu'on ait vu relié (3);
L'autre un *Tasse français* (4), en naissant oublié.
L'élève de Barbin, commis à la boutique,
Veut en vain s'opposer à leur fureur gothique (5):
Les volumes, sans choix à la tête jetés,
Sur le perron poudreux (6) volent de tous côtés :

(1) Petit poëme de l'abbé Régnier Desmarais, secrétaire de l'Académie française.

(2) Petit ouvrage mêlé de vers et de prose, par Bonecorse, de Marseille. Il était consul de France au Grand-Caire quand il composa cet ouvrage. Il l'envoya à Scuderi, qui le fit imprimer en 1666.

(3) *Jonas, ou Ninive pénitente*, poëme de Goras, publié en 1663 : il n'eut point de succès.

(4) *La Jérusalem délivrée*, poëme du Tasse, traduit en vers par Michel Leclerc, de l'Académie française.

(5) En se battant à coups de livres, ils semblaient vouloir imiter les Goths, peuples barbares, qui avaient détruit les sciences et les arts dans toute l'Europe.

(6) On appela long-temps ce perron *la plaine de Barbin*, à cause de la bataille décrite dans ce poëme.

à, près d'un *Guarini*, *Térence* tombe à terre (1);
à, *Xénophon* dans l'air heurte contre un *La Serre*(2).
h! que d'écrits obscurs, de livres ignorés,
urent en ce grand jour de la poudre tirés!
ous en fûtes tirés *Almérinde et Simandre* (3):
t toi, rebut du peuple, inconnu *Caloandre* (4),
ans ton repos, dit-on, saisi par Gaillerbois (5),
'u vis le jour alors pour la première fois.
haque coup sur la chair laisse une meurtrissure:
éjà plus d'un guerrier se plaint d'une blessure.

---

(1) Guarini est auteur du *Pastor fido*, pastorale italienne remlie d'affectation et de sentimens peu naturels. Térence est la naıre même.

(2) La Serre, misérable écrivain, faiseur de galimatias, mis en pposition avec Xénophon. La Serre avait fait beaucoup de tragédies n prose, avec lesquelles il se flattait de balancer la réputation du rand Corneille.

(3) Roman dont on ignore l'auteur.

(4) *Le Caloandre fidèle*, roman traduit de l'italien par Sculeri, imprimé chez Barbin en 1668.

(5) Pierre Tardieu, sieur de Gaillerbois, avait été chanoine de a Sainte-Chapelle; mais il était mort en 1656. Boileau employa le om de ce chanoine, parce qu'il était fort connu: il était frère du ieutenant-criminel Tardieu, fameux par son extrême avarice et par a mort funeste. (C'est lui qui s'étant enfermé par mégarde dans un outerrain où il avait déposé ses richesses, y mourut faute de secours.) Ils étaient neveux de Jacques Gillot, qui avait été le principal auteur de l'ingénieuse satire du *Catholicon*, à laquelle il travailla avec le P. Rapin, Le Roi et Passerat.

D'un *Le Vayer* épais Giraut est renversé (1) :
Marineau, d'un *Brébeuf* à l'épaule blessé (2),
En sent par tout le bras une douleur amère,
Et maudit la *Pharsale* aux provinces si chère.
D'un *Pinchène* in-quarto Dodillon étourdi (3)
A long-temps le teint pâle et le cœur affadi.
Au plus fort du combat le chapelain Garagne (4),
Vers le sommet du front atteint d'un *Charlemagne* (5),
( Des vers de ce poëme effet prodigieux ! )
Tout prêt à s'endormir, bâille, et ferme les yeux.
A plus d'un combattant la *Clélie* est fatale (6) :
Girou dix fois par elle éclate et se signale.

---

(1) Les œuvres de La Motte-le-Vayer ont été recueillies en deux volumes *in-folio*. L'épithète d'*épais* désigne et la grosseur du volume et le style de l'auteur. *Giraut* est un personnage imaginaire.

(2) *La Pharsale de Lucain* traduite par Brébeuf. *Marineau* est le vrai nom d'un chantre.

(3) Etienne Martin sieur de Pinchène, poëte fade et insipide : il était neveu de Voiture. Dodillon avait été un des chantres de la Sainte-Chapelle ; mais il était mort avant l'événement du *Lutrin*. Dans les dernières années de sa vie il tomba en enfance, et l'on fut obligé de lui interdire la célébration de la messe. Boileau se souvenait de l'avoir vu en cet état.

(4) Personnage supposé.

(5) Poëme insipide de Le Laboureur.

(6) Roman de mademoiselle Scuderi, en dix volumes. Girou est un nom inventé.

Mais tout cède aux efforts du chanoine Fabri (1).
Ce guerrier, dans l'église aux querelles nourri,
Est robuste de corps, terrible de visage,
Et de l'eau dans son vin n'a jamais su l'usage.
Il terrasse lui seul et Guibert et Grasset (2),
Et Gorillon la basse, et Grandin le fausset,
Et Gerbais l'agréable, et Guerin l'insipide.
Des chantres désormais la brigade timide
S'écarte, et du palais regagne les chemins.
Telle, à l'aspect d'un loup, terreur des champs voisins,
Fuit d'agneaux effrayés une troupe bêlante;
Ou tels devant Achille, aux campagnes du Xanthe,
Les Troyens se sauvaient à l'abri de leurs tours,
Quand Brontin à Boirude adresse ce discours:
Illustre porte-croix, par qui notre bannière
N'a jamais en marchant fait un pas en arrière (3),

(1) Il se nommait *Lefèvre* : il était conseiller-clerc au parlement; c'était un homme extrêmement emporté.

(2) Tous ces noms de chantres, dans ce vers et les deux suivans, sont des noms inventés. Cependant, après la publication du *Lutrin*, Boileau reçut des plaintes de quelques personnes qui portaient les mêmes noms.

(3) Quelques années avant la publication de ce poëme, la procession de Notre-Dame et celle de la Sainte-Chapelle s'étaient rencontrées au Marché-Neuf, le jour de la Fête-Dieu, et aucune des deux n'avait voulu céder le pas. La raison voulait que Notre-Dame eût l'avantage; mais comme la procession de la Sainte-Chapelle était soutenue par les huissiers du parlement, qui accompagnaient le premier président, celle de Notre-Dame fut contrainte de céder

Un chanoine, lui seul triomphant du prélat,
Du rochet à nos yeux ternira-t-il l'éclat ?
Non, non : pour te couvrir de sa main redoutabl
Accepte de mon corps l'épaisseur favorable.
Tiens, et, sous ce rempart, à ce guerrier hautai
Fais voler ce *Quinault* qui me reste à la main (2
A ces mots, il lui tend le doux et tendre ouvrage
Le sacristain, bouillant de zèle et de courage,
Le prend, se cache, approche, et, droit entre les y
Frappe du noble écrit l'athlète audacieux.
Mais c'est pour l'ébranler une faible tempête;
Le livre sans vigueur mollit contre sa tête.
Le chanoine les voit, de colère embrasé :
Attendez, leur dit-il, couple lâche et rusé,
Et jugez si ma main, aux grands exploits novice
Lance à nos ennemis un livre qui mollisse.

---

à la force. Cette rencontre et ces démêlés s'étaient renouvel sieurs fois depuis cette époque, et le porte-croix de la Saint pelle avait toujours soutenu vigoureusement l'honneur de ses p tives et celui de son église. Pour prévenir de plus fâcheuses on résolut que le jour de la Fête-Dieu, la Sainte-Chapelle fe procession à sept heures du matin, avant celle de Notre-Dam

(1) Dans l'*Iliade*, liv. III, v. 267, Ajax couvre de son b Teucer, son frère, afin qu'il puisse en sûreté lancer des traits Hector et contre les Troyens.

(2) OEuvres de Quinault. L'édition de 1695 porte :

Fais voler ce G **, etc.

A ces mots, il lui tend le doucereux ouvrage.

A ces mots il saisit un vieil *Infortiat* (1),
Grossi des visions d'Accurse et d'Alciat,
Inutile ramas de gothique écriture,
Dont quatre ais mal unis formaient la couverture,
Entourée à demi d'un vieux parchemin noir,
Où pendait à trois clous un reste de fermoir.
Sur l'ais qui le soutient auprès d'un *Avicenne* (2),
Deux des plus forts mortels l'ébranleraient à peine:
Le chanoine pourtant l'enlève sans effort,
Et, sur le couple pâle et déjà demi-mort,
Fait tomber à deux mains l'effroyable tonnerre.
Les guerriers, de ce coup, vont mesurer la terre,
Et, du bois et des clous meurtris et déchirés,
Long-temps, loin du perron, roulent sur les degrés.
Au spectacle étonnant de leur chute imprévue,
Le prélat pousse un cri qui pénètre la nue.
Il maudit dans son cœur le démon des combats,
Et de l'horreur du coup il recule six pas.
Mais bientôt rappelant son antique prouesse,
Il tire du manteau sa dextre vengeresse;
Il part, et, de ses doigts saintement alongés,
Bénit tous les passans, en deux files rangés.

---

(1) Livre de droit d'une grosseur énorme. Corneille avait dit dans le *Menteur*, acte 1, scène 6:

*Le Digeste nouveau, le vieux, l'Infortiat;*
*Ce qu'en a dit Jason, Balde, Accurse, Alciat.*

(2) Auteur arabe.

Il sait que l'ennemi, que ce coup va surprendre,
Désormais sur ses pieds ne l'oserait attendre,
Et déjà voit pour lui tout le peuple en courroux
Crier aux combattans : Profanes, à genoux !
Le chantre, qui de loin voit approcher l'orage,
Dans son cœur éperdu cherche en vain du courage :
Sa fierté l'abandonne ; il tremble, il cède, il fuit.
Le long des sacrés murs sa brigade le suit :
Tout s'écarte à l'instant ; mais aucun n'en réchappe :
Partout le doigt vainqueur les suit et les rattrape.
Evrard seul, en un coin prudemment retiré,
Se croyait à couvert de l'insulte sacré :
Mais le prélat vers lui fait une marche adroite ;
Il l'observe de l'œil, et, tirant vers la droite,
Tout d'un coup tourne à gauche, et d'un bras fortuné
Bénit subitement le guerrier consterné.
Le chanoine, surpris de la foudre mortelle,
Se dresse, et lève en vain une tête rebelle ;
Sur ses genoux tremblans il tombe à cet aspect,
Et donne à la frayeur ce qu'il doit au respect.
Dans le temple aussitôt le prélat, plein de gloire,
Va goûter les doux fruits de sa sainte victoire ;
Et de leur vain projet les chanoines punis
S'en retournent chez eux, éperdus et bénis.

---

# CHANT SIXIÈME (1).

TANDIS que tout conspire à la guerre sacrée,
La Piété sincère, aux Alpes retirée (2),

(1) Le Brun, l'un des commentateurs de Boileau, fait la remarque suivante, au sujet de ce chant :

« Ce chant a trop de discours, et trop peu d'action. Les personnages en sont trop graves pour un poëme héroï-comique. Qu'attendre de plaisant de la Piété sortant de la grande Chartreuse avec la Foi, l'Espérance et la Charité, et venant faire un grand discours de soixante-dix vers à Thémis sur les désordres de l'Eglise ? Thémis, par un autre discours de quarante-quatre vers, lui conseille de s'adresser au président, cet homme pieux et incomparable. La Piété court lui faire un petit discours, et laisse là le héros en prière, couvert de *feux* et de *lumière*. Il faut convenir que dans tout cela il n'y a rien de plaisant, rien de convenable au ton des cinq premiers chants. On n'y revient que dans les derniers vers. Il n'est plus temps : le lecteur s'est ennuyé. Malgré ce défaut, la versification du dernier chant est très-belle et très-soutenue. Le sujet semble avoir manqué à l'auteur. Il fallait au moins faire paraître quelques-uns des personnages des premiers chants. Peut-être fallait-il que la Discorde, épouvantée du projet de la Piété, et continuant toujours son premier personnage, tentât les derniers efforts auprès du chantre et du prélat. Le chantre vaincu, aidé de la Chicane, et enflammé par la Discorde, aurait déjà porté ses plaintes gravement ridicules au fameux concile, lorsque la Piété viendrait avec douleur lui porter les siennes. La Chicane eût pâli et dis-

Du fond de son désert entend les tristes cris
De ses sujets cachés dans les murs de Paris.
Elle quitte à l'instant sa retraite divine :
La Foi, d'un pas certain, devant elle chemine ;
L'Espérance, au front gai, l'appuie et la conduit ;
Et, la bourse à la main, la Charité la suit.
Vers Paris elle vole, et, d'une audace sainte,
Vient aux pieds de Thémis proférer cette plainte :
  Vierge, effroi des méchans, appui de mes autels (1),
Qui, la balance en main, règles tous les mortels,
Ne viendrai-je jamais en tes bras salutaires
Que pousser des soupirs, et pleurer des misères !
Ce n'est donc pas assez qu'au mépris de tes lois,
L'hypocrisie ait pris et mon ton et ma voix ;
Que, sous ce nom sacré, partout ses mains avares
Cherchent à me ravir crosses, mitres, tiares !
Faudra-t-il voir encor cent monstres furieux
Ravager mes états usurpés à tes yeux !

---

» paru, et la Discorde en fureur, prévoyant sa défaite, eût passé » du palais de Thémis dans quelque couvent. »

Telle est l'opinion de Le Brun sur le sixième chant. Nous l'abandonnons aux réflexions de nos lecteurs.

(2) La grande chartreuse est dans les Alpes.

(1) Avant l'impression, le manuscrit portait :

Déesse aux yeux couverts, appui de mes autels ;

Allusion au bandeau qui couvre les yeux de la Justice ; mais on fit remarquer à Boileau que le terme de *Déesse*, qui est tiré de la fable, ne convenait pas à une vertu chrétienne.

: temps orageux de mon naissant empire,
r du baptême on courait au martyre.
, plein de mon nom, ne respirait que moi :
, attentif aux règles de sa loi,
des vanités la dangereuse amorce,
ineurs appelé, n'y montait que par force :
rs, que les bourreaux ne faisaient point frémir,
d'une mitre, étaient prêts à gémir ;
peur des travaux, sur mes traces divines
nt chercher le ciel au travers des épines.
uis que l'Eglise eut, aux yeux des mortels,
sang en tous lieux cimenté ses autels,
e dangereux succédant aux orages,
ie tiédeur s'empara des courages :
zèle brûlant l'ardeur se ralentit ;
oug des péchés leur foi s'appesantit :
ie secoua le cilice et la haire ;
oine indolent apprit à ne rien faire ;
it, par la brigue aux honneurs parvenu,
plus qu'abuser d'un ample revenu,
toutes vertus fit, au dos d'un carrosse,
l'une mitre, armorier sa crosse.
tion partout chassa l'Humilité ;
crasse du froc logea la Vanité (1).

---

ate voyant un philosophe qui affectait de porter un vête- déchiré : *Je vois*, dit-il, *ta vanité à travers les trous de ton* (Apologie des anciens.)

Alors de tous les cœurs l'union fut détruite.
Dans mes cloîtres sacrés la Discorde introduite
Y bâtit de mon bien ses plus sûrs arsenaux;
Traîna tous mes sujets au pied des tribunaux.
En vain à ses fureurs j'opposai mes prières;
L'insolente, à mes yeux, marcha sous mes bannières.
Pour comble de misère, un tas de faux docteurs
Vint flatter les péchés de discours imposteurs;
Infectant les esprits d'exécrables maximes,
Voulut faire à Dieu même approuver tous les crimes.
Une servile peur tint lieu de charité;
Le besoin d'aimer Dieu passa pour nouveauté;
Et chacun à mes pieds, conservant sa malice,
N'apporta de vertu que l'aveu de son vice.

Pour éviter l'affront de ces noirs attentats,
J'allai chercher le calme au séjour des frimas (1),
Sur ces monts entourés d'une éternelle glace,
Où jamais au printemps les hivers n'ont fait place.
Mais, jusque dans la nuit de mes sacrés déserts,
Le bruit de mes malheurs fait retentir les airs.
Aujourd'hui même encore une voix trop fidèle
M'a d'un triste désastre apporté la nouvelle:

(1) Dans toutes les éditions qui ont précédé celle de 1717, on lit: *Je vins chercher*. On a cru devoir mettre: *j'allai*, parce que la Piété qui est à Paris, parle de la grande chartreuse, où elle *alla chercher le calme*.

ırends que, dans ce temple où le plus saint des rois (1)
acra tout le fruit de ses pieux exploits,
gnala pour moi sa pompeuse largesse,
placable Discorde et l'infâme Mollesse,
ant aux pieds les lois, l'honneur et le devoir,
pent en mon nom le souverain pouvoir.
friras-tu, ma sœur, une action si noire?
! ce temple, à ta porte élevé pour ma gloire,
ıdis des humains j'attirais tous les vœux,
de leurs combats le théâtre honteux!
, non, il faut enfin que ma vengeance éclate:
z et trop long-temps l'impunité les flatte.
ds ton glaive, et, fondant sur ces audacieux,
s aux yeux des mortels justifier les cieux.
nsi parle à sa sœur cette vierge enflammée:
:âce est dans ses yeux d'un feu pur allumée.
nis, sans différer, lui promet son secours,
atte, la rassure, et lui tient ce discours:
ıère et divine sœur, dont les mains secourables
tant de fois séché les pleurs des misérables,
quoi toi-même, en proie à tes vives douleurs,
ches-tu, sans raison, à grossir tes malheurs?
ain de tes sujets l'ardeur est ralentie;
ciment éternel ton église est bâtie,

---

Saint Louis, fondateur de la Sainte-Chapelle. Elle fut con-
en 1248.

Et jamais de l'enfer les noirs frémissemens
N'en sauraient ébranler les fermes fondemens.
Au milieu des combats, des troubles, des querelles,
Ton nom encor chéri vit au sein des fidèles.
Crois-moi, dans ce lieu même où l'on veut t'opprimer,
Le trouble qui t'étonne est facile à calmer;
Et, pour y rappeler la paix tant désirée,
Je vais t'ouvrir, ma sœur, une route assurée.
Prête-moi donc l'oreille, et retiens tes soupirs.
Vers ce temple fameux, si cher à tes désirs,
Où le ciel fut pour toi si prodigue en miracles,
Non loin de ce palais où je rends mes oracles,
Est un vaste séjour des mortels révéré,
Et de cliens soumis à toute heure entouré.
Là, sous le faix pompeux de ma pourpre honorable,
Veille au soin de ma gloire un homme incomparable (1),
Ariste, dont le Ciel et Louis ont fait choix
Pour régler ma balance et dispenser mes lois.
Par lui dans le barreau sur mon trône affermie,
Je vois hurler en vain la Chicane ennemie;
Par lui la vérité ne craint plus l'imposteur,
Et l'orphelin n'est plus dévoré du tuteur.
Mais pourquoi vainement t'en retracer l'image?
Tu le connais assez; Ariste est ton ouvrage.
C'est toi qui le formas dès ses plus jeunes ans:
Son mérite sans tache est un de tes présens.

---

(1) M. de Lamoignon, premier président.

rines leçons, avec le lait sucées,
èrent l'ardeur de ses nobles pensées :
on cœur, pour toi brûlant d'un si beau feu,
t point dans le monde un lâche désaveu;
zèle hardi, toujours prêt à paroître,
point se cacher dans les ombres d'un cloître.
rouver, ma sœur : à ton auguste nom,
'ouvrira d'abord en sa sainte maison.
sage est connu de sa noble famille;
garde tes lois, enfans, sœur, femme, fille.
ux d'un seul regard sauront le pénétrer;
ur obtenir tout, tu n'as qu'à te montrer.
'arrête Thémis. La Piété charmée
naître la joie en son âme calmée.
urt chez Ariste; et s'offrant à ses yeux :
me sert, lui dit-elle, Ariste, qu'en tous lieux
nales pour moi ton zèle et ton courage,
Discorde impie à ta porte m'outrage?
puissans ennemis, par elle envenimés,
ces murs, autrefois si saints, si renommés,
sacrés autels font un profane insulte,
lissent tout d'effroi, de trouble et de tumulte.
r crime à leurs yeux va-t-en peindre l'horreur:
-moi, sauve-les de leur propre fureur.
sort à ces mots. Le héros en prière
ure tout couvert de feux et de lumière.
céleste fille il reconnaît l'éclat,
nde au même instant le chantre et le prélat.

Muse, c'est à ce coup que mon esprit timide
Dans sa course élevée a besoin qu'on le guide,
Pour chanter par quels soins, par quels nobles travaux,
Un mortel sut fléchir ces superbes rivaux.
Mais plutôt, toi qui fis ce merveilleux ouvrage,
Ariste, c'est à toi d'en instruire notre âge.
Seul tu peux révéler par quel art tout-puissant
Tu rendis tout-à-coup le chantre obéissant.
Tu sais par quel conseil, rassemblant le chapitre,
Lui-même, de sa main, reporta le pupitre;
Et comment le prélat, de ses respects content,
Le fit du banc fatal enlever à l'instant (1).
Parle donc : c'est à toi d'éclaircir ces merveilles.
Il me suffit pour moi d'avoir su, par mes veilles,
Jusqu'au sixième chant pousser ma fiction,
Et fait d'un vain pupitre un second Ilion.
Finissons. Aussi bien, quelque ardeur qui m'inspire,
Quand je songe au héros qui me reste à décrire,
Qu'il faut parler de toi, mon esprit éperdu
Demeure sans parole, interdit, confondu.

---

(1) Le président de Lamoignon fit comprendre au trésorier que ce pupitre n'ayant été érigé devant la place du chantre que pour la commodité de ses prédécesseurs, il n'était pas juste que l'on obligeât M. Barrin à le souffrir s'il lui était incommode. Néanmoins, pour accorder quelque chose à la satisfaction du trésorier, M. le président fit consentir le chantre à remettre le pupitre devant son siége, ou il demeurerait un jour; et le trésorier, à le faire enlever le lendemain : ce qui fut exécuté de part et d'autre.

Ariste, c'est ainsi qu'en ce sénat illustre
Où Thémis, par tes soins, reprend son premier lustre,
Quand, la première fois, un athlète nouveau
Vient combattre en champ clos aux joûtes du barreau,
Souvent, sans y penser, ton auguste présence
Troublant, par trop d'éclat, sa timide éloquence,
Le nouveau Cicéron, tremblant, décoloré,
Cherche en vain son discours sur sa langue égaré :
En vain, pour gagner temps, dans ses transes affreuses,
Traînent d'un dernier mot les syllabes honteuses;
Il hésite, il bégaie; et le triste orateur
Demeure enfin muet aux yeux du spectateur (1).

---

(1) L'orateur demeurant muet, il n'y a plus d'auditeurs : il reste seulement des spectateurs. Boileau eut en vue, dans cette circonstance, un avocat de son temps à qui ce malheur arriva, et qui depuis ne plaida plus.

Térence a dit, dans Phortu, acte 2, scène 1, v. 52 :

*Post quam ad judices*
*Ventum est, non potnit cogitata proloqui :*
*Ita eum tum timidum ibi obstupefecit pudor.*

FIN DU LUTRIN.

# DULOT VAINCU,

OU

# LA DÉFAITE DES BOUTS-RIMÉS,

POËME EN QUATRE CHANTS;

PAR SARRAZIN.

DULOT, rimailleur qui vivait en 1649, fut l'inventeur des *Bouts-rimés*, genre de vers qui n'est jamais qu'un débat entre la rime et la raison, où celle-ci a rarement la victoire. Ce genre, si fort à la mode vers le milieu du dix-septième siècle, et pour lequel un prix fut fondé à Toulouse, par une association qui prit le nom de *Lanternistes*, n'est plus de mode aujourd'hui, si ce n'est dans les petits salons de nos bourgeois du marais, où la rime et la mesure sont comptées pour rien en poésie. Nous citons comme un modèle de plaisanterie ce poëme quelquefois ingénieux, plus souvent bizarre, et qui, à ce double titre, jouit d'une sorte de célébrité. Les notes sont, en grande partie, de l'auteur du poëme.

# DULOT VAINCU,

OU

# A DÉFAITE DES BOUTS-RIMÉS.

---

## CHANT PREMIER.

E chante les combats, l'héroïque vaillance,
t les faits glorieux des poëmes de France;
t comme, sous les murs de la grande cité,
omba des mauvais vers le peuple révolté;
orsque, pour détrôner la bonne poésie,
ous l'orgueilleux Dulot, durant sa frénésie,
u royaume des fous vinrent les bouts-rimés,
t couvrirent nos champs de bataillons armés:
n seul jour décidant, aux plaines de Grenelle,
ar les mains du Destin, leur célèbre querelle.
Illustre demi-dieu, digne sang de nos rois,
i parmi les travaux de tes nobles exploits,
i parmi les horreurs des tempêtes civiles,
es fureurs des soldats, les tumultes des villes,
t les grands accidens de ton fameux parti,
es neuf savantes sœurs t'ont toujours diverti;

Maintenant qu'à tes vœux les astres sont propices,
Que tu fais de la cour les plus chères délices,
Que les Parques pour toi filent un meilleur sort,
Et qu'un vent plus heureux met ton navire au port;
Reçois de ces neufs sœurs, comme un nouvel hommage,
Les folâtres discours de ce petit ouvrage,
Attendant que leurs chants, qui t'égalent aux dieux,
Accompagnant partout ton char victorieux,
Te conduisent brillant de splendeur et de gloire,
Vainqueur des nations, au temple de Mémoire,
Et que, par leur moyen, tes gestes éclatans
Percent de longs rayons l'épaisse nuit des temps.
Quand l'illustre Herty fut privé de la vie,
Dulot (1) son fils, pressé d'une plus noble envie
Que de vieillir oisif proche de ses tisons,
Et borner son empire aux Petites-Maisons,
Tenta de renverser, par ses vers frénétiques,
Le trône glorieux des poëmes antiques;
De les chasser de France, et mettre sous ses lois,
En dépit d'Apollon, le Parnasse françois.
Il tenta sans succès cette entreprise vaine;
Ses vers furent défaits sur les bords de la Seine;
Phébus le déclara rebelle et criminel,
Et l'on le dépouilla du sceptre paternel.
Vaincu, désespéré, détestant sa fortune,
Dulot fuit, se retire au monde de la lune,

(1) Le Herty était un fou des Petites-Maisons.

Où les poëtes fous sont les plus estimés,
Et descend au pays des puissans Bouts-rimés :
Peuple étrange (1), farouche, et qui demeure ensemble
Sans coutume et sans loi, comme le sort l'assemble ;
Étrange à regarder, tel que les visions
Dont Antoine au désert eut les illusions,
Ou que l'affreuse gent, qu'au bout de la marine
Le paladin Roger vit en l'île d'Alcine (2),
Reconnaissant pourtant Phébus pour souverain,
Mais se rongeant le cœur d'un dépit inhumain,
Et sans cesse troublé de froide jalousie,
De le voir mieux aimer la bonne poésie.
  Dulot, que son destin a chassé de ces lieux,
Conseille la révolte à ces audacieux,
Les excite, les presse, exalte leur vaillance,
Méprise insolemment les poëmes de France,
Demande à les conduire, et leur promet dans peu
De perdre nos bons vers par le fer et le feu.
  On l'écoute, on le croit; on veut descendre en terre ;
On le choisit pour chef de cette grande guerre :
Sous lui les Bouts-rimés sont partout enrôlés,
Et par tout le pays à combattre appelés.

---

(1) Les bouts-rimés sont d'ordinaire composés des rimes les plus bizarres, et qui ont le moins de rapport ensemble.

(2) Voyez l'Arioste, chant VI, *Alcun d'alcollo in gin d'huomini han forma.* Collo, *altri di scimie, altri di gatti*, etc.

Mais pendant que le peuple en tumulte s'apprête,
Dulot veut par la ruse avancer sa conquête:
Il dépêche soudain quatorze Bouts-rimés (1),
Pour les plus hasardeux justement estimés;
Il veut que dans Paris leurs charmes ils étalent,
Qu'ils se glissent partout, que partout ils cabalent.
Ils font ce qu'il commande, et comme ils sont adroits,
Ils gagnent les esprits presque en tous les endroits.
Paris les voit, allant par toutes les ruelles,
Charmer également les blondins et les belles;
Ceux même qui des rois dispensent les trésors,
Pour les faire admirer font d'aimables efforts.
Partout de ces sorciers la force se découvre,
Et la garde, en un mot, n'en défend point le Louvre (2);
Leurs desseins cependant aux mortels sont secrets;
Ils marchent entre nous en forme de sonnets,
De Sainte-Menehould nous disent les nouvelles,
Et d'un perroquet mort content cent bagatelles (3).
Après qu'ils sont partout chéris et souhaités,
Dulot en un instant les voit à ses côtés;

(1) Les quatorze rimes d'un sonnet sur le perroquet: nous croyons devoir faire observer à nos lecteurs qu'à cette époque le sonnet étant en grande vogue, ce n'était que sur ce genre de poésie que l'on s'excrimait.

(2) Allusion aux vers de Malherbe:

Et la garde qui veille aux barrières du Louvre
N'en défend pas nos rois.

(3) C'étaient les deux principaux sujets des bouts-rimés.

Devant son pavillon leur nation armée
Est de nouveau par eux au combat animée ;
Ils disent à leur chef comment ils ont traité ;
Que contre les bons vers le monde est révolté,
Qu'ils ont de leur parti les têtes les plus fortes,
Et que Paris enfin leur ouvrira les portes.
Ces grands commencemens au camp sont publiés ;
Dulot les fait passer aux peuples alliés ;
Tout retentit de joie, et la gent infidèle
Honore de cent feux cette heureuse nouvelle.
  Soudain pour déloger flottent les étendards.
Dulót fait sur l'autel un sacrifice à Mars ;
Il offre une victime à la Bonne-Fortune,
Et ses troupes après abandonnent la lune.
  Par le silence, ami d'une profonde nuit,
Elles marchent en ordre, et descendent sans bruit ;
Elles veulent se rendre aux plaines de Grenelle
Avant que les bons vers en sachent la nouvelle,
Et les surpendre tous dans Paris renfermés,
Dépourvus de soldats faibles et désarmés.
  Comme lorsque l'hiver verse au haut des Cévennes
La neige à gros flocons aux campagnes prochaines,
Ces flocons sans relâche, à l'envi se pressant,
Et, tombant l'un sur l'autre, aveuglent le passant ;
Plus épaisses encor, fendant l'air et les nues,
Descendaient sur nos champs ces troupes inconnues.
  Mais ce dieu lumineux, cet œil de l'univers,
A qui du monde entier les secrets sont ouverts,

Découvrant le dessein des Bouts-rimés rebelles,
Souvent le fit savoir aux poëmes fidèles.
Leur cœur en fut surpris, mais non pas abattu,
Et, dans ce grand péril recueillant leur vertu,
Ils invoquent ce dieu qui préside aux batailles;
Ils s'arment sans tumulte, ils sortent des murailles,
Et ceints de corps-de-garde avancés à l'entour,
Près des feux allumés ils attendent le jour.

---

# CHANT SECOND.

L'Aurore cependant, éclairant toutes choses,
Commençait à semer l'horizon de ses roses,
Lorsque les Bouts-rimés, plus prompts que les éclairs,
S'avancent vers Paris pour perdre les bons vers.
Dulot voit à l'instant ses troupes repoussées
Par le vaillant effort des gardes avancées,
Et les bons Vers marchant en épais bataillons,
Au combat acharnés, couvrir tous les sillons.
Sa fureur toutefois de rien ne s'épouvante ;
Il rassure les siens d'une voix éclatante :
Par son ordre on les voit en bataille rangés ;
Et d'un ferme courage au combat engagés,
Il se jette au milieu des piques hérissées,
Suivi d'une forêt de piques abaissées.
Muse, raconte-moi sous quel héros fameux
Marchèrent au combat ces peuples belliqueux.
Une fière amazone apparaît la première ;
Les cieux la firent naître aussi laide que fière ;
On l'appelle *Chicane* (1) ; autour d'elle pressés,
Sur son commandement marchent mille Procès,

(1) C'est la première des quatorze rimes sur lesquelles on avait tant fait de vers.

Ils sont armés de sacs, et cette gent maligne
N'attaque point de lieu qu'elle ne le ruine.
Le cruel *Capot* (1) suit, qui, sans donner quartier,
De peuple rouge et noir conduit un monde entier.
Quatre rois (2), ses vassaux pompeux et magnifiques,
Ont leurs soldats de cœurs, trèfles, carreaux et piques.
*Pot* (3) vient le pot en tête, et l'on l'appelle ainsi,
Parce que tout son gros porte le pot aussi :
Leur valeur surpassant la valeur ordinaire,
Il les faut enfoncer lorsqu'on les veut défaire ;
Et l'on les combattrait vainement tout un jour,
Si l'on ne s'amusait qu'à tourner à l'entour (4).
*Soutane* (5) avance après ; elle est noire, mais belle :
C'est du fameux Dulot la compagne fidèle (6).
L'honneur la fait armer ; car pour elle jamais
Elle n'a souhaité que le calme et la paix (7).
Une autre légion aussitôt on contemple
Des gens tels qu'on en voit aux verrières d'un temple :

---

(1) Seconde rime.

(2) Les quatre rois des cartes, à cause que capot est un terme de piquet.

(3) Troisième rime.

(4) Allusion du proverbe *Tourner autour du pot.*

(5) Quatrième rime.

(6) Dulot était toujours en soutane.

(7) La soutane est opposée d'ordinaire à l'épée.

Ils sont tous transparens, tous peints de pourpre et d'or;
Leur chef aussi bien qu'eux, est *Diaphane* (1) encor,
Et leur cœur est si grand, que, faibles comme verre,
Ils hasardent pourtant de se trouver en guerre.
*Tripot* (2) à leur côté marche plus hardiment;
Sur sa bande et sur lui l'on frappe vainement:
Tous sont vastes de corps, mais tous noirs et tous sales,
Tous craignant en trois lieux des blessures fatales.
*Paume* (3) qui dans le Styx en naissant les plongea,
Par le vouloir des dieux ces trois lieux négligea;
*Grille*, *dedans* et *trou*, qui, dans notre manière,
Sont le bas du plastron, les reins et la visière.
Du bord de cette mer, qui paraît (4) à nos yeux,
Quand avec la lunette on voit la lune aux cieux,

(1) De soldats diaphanes et transparens comme ceux qu'on voit aux verrières des églises. Ils sont conduits par Diaphane, leur chef, qui est la cinquième rime.

(2) Sixième rime.

(3) La paume ayant produit le tripot, elle est prise ici pour sa mère. Le reste est une allusion à la fable d'Achille, qui fut plongé dans le Styx par Thétys sa mère, ce qui le rendit invulnérable. Mais comme elle le tenait par les pieds, son talon n'entra point dans l'eau; c'est pourquoi il pouvait être blessé en cette partie.

(4) Il faut se souvenir que toutes ces troupes viennent du royaume de la lune. Le poëte feint que *Chabot*, qui est la septième rime, et tous ses soldats, sont des hommes monstrueux à tête de chabot; qu'ils habitent proche de cette mer qu'on voit ou qu'on croit voir dans la lune avec les lunettes de Galilée, et qu'ils

Vient la gent maritime, à face monstrueuse,
Du troupeau de Protée engeance incestueuse;
Ils font peur au regard, et leur prince Nabot
A sur un corps humain la tête d'un *chabot*.
Les cyclopes nouveaux, sous leur géant *Profane* (1),
Habitans de la lune en dépit de Diane,
Font le huitième gros, et marchent en ces lieux,
Méprisant fièrement les hommes et les dieux.
Six corps restent encor: l'un, le peuple des Cruches,
Portant sur leurs cimiers des panaches d'autruches:
Cette gent est fantasque, et leur chef *Coquemart* (2),
Abandonné des siens, fait souvent bande à part.
La troupe qui succède est pesante, et se trouve
Couverte richement d'armures à l'épreuve.
*Jaquemart* (3) la conduit, et chacun aujourd'hui
S'estime fort heureux d'être armé comme lui (4).

---

sont nés dans l'infâme société des hommes avec les monstres marins qui composent le troupeau de Neptune, et dont la garde est commise à Protée. *Voyez* Homère en son Odyssée, liv. IV, et Virgile en ses Géorgiques, liv. IV.

(1) Huitième rime.

(2) Le peuple des *Cruches* est conduit par *Coquemart*; qui est la neuvième rime. Il fait souvent bande à part, parce que, d'ordinaire, les coquemarts sont auprès du feu seuls, et fort éloignés des cruches.

(3) Dixième rime.

(4) On dit, *armé comme un jaquemart*.

Deux *Barbes*(1) vont après, qui, grandes et hideuses,
Mènent deux bataillons de barbes belliqueuses;
Ainsi que Dom Quichotte, elles portent bassins (2),
Et paraissent de loin barbes de capucins.
 Enfin, *Débris* s'avance, et, sans ordre (3) égarée,
En cravate combat sa troupe séparée.
 Puis le dernier de tous, marche le beau *Lambris*(4);
Son harnais est partout bruni d'or de grand prix.
Il est environné de troupes romanesques,
De visage et de port étrangement grotesques.
 Tels sont des Bouts-rimés les chefs pleins de fureur.
Le nombre des soldats donne de la terreur:
Moins épaisses voit-on sortir de leurs tanières,
Aux travaux de l'été, les fourmis ménagères,
Et de leurs cris confus, et du bruit des clairons,
Auteuil et Vaugirard tonnent aux environs.
 Contre eux, d'autre côté, va le *Poëme épique* (5),
Armé superbement d'armures à l'antique (6).

---

(1) *Barbe* fait la onzième et la treizième rimes.

(2) Elles sont armées comme Dom Quichotte, quand il prit le bassin du barbier pour l'armet de Mambrin. *Voyez* son histoire, 1.re part. c. 16.

(3) Cela est fort propre à *débris*; qui est la douzième rime.

(4) Quatorzième rime.

(5) Les grotesques de *lambris*.

(6) L'armure à l'antique est attribuée au poëme héroïque, à cause de la gravité, qui fait même que les façons de parler anciennes y ont quelquefois bonne grâce.

L'*Ode*, l'armet orné de myrte et de laurier (1),
D'un air noble et charmant suit ce fameux guerrier.
Les *Stances* vont après, et cette troupe brave
A, sous divers harnais, le port galant et grave (2).
Formidable aux grands rois, mais toujours malheureux(3),
Foulant avec orgueil un cothurne pompeux,
Marche sévèrement le *Poëme tragique*,
Suivi de son cadet, le *Poëme comique*,
Mais condamnant pourtant ses entretiens moqueurs,
Et traînant après soi cent et cent braves *Chœurs*,
La plaisante *Chanson*, l'*Élégie amoureuse*,
Et la double *Satire* (4), ou sévère, ou railleuse.
Les *Madrigaux* polis (5), les légers *Impromptus*,
Font front en divers lieux, de leurs armes vêtus.

---

(1) L'amour et la guerre, qu'on désigne par le myrte et le laurier, sont également propres à l'ode.

(2) Le caractère le plus ordinaire des stances est d'être galantes et sérieuses tout ensemble.

(3) Le poëme tragique représente toujours les malheurs des rois et des princes. Le cothurne était la chaussure des anciens, lorsqu'ils représentaient des tragédies. Ils en prenaient une autre plus basse et moins riche pour la comédie. Les *chœurs* sont particuliers à la tragédie. Ici, en les appelant *braves*, on joue sur le mot de *chœurs*.

(4) La satire peut avoir deux caractères différens, ou de déclamer sévèrement contre le vice, ou de le rendre ridicule.

(5) La politesse est très-propre aux *madrigaux*, et la légèreté aux *impromptus* qu'on fait sur-le-champ, et qui passent comme des éclairs.

Au *Sonnet* (1) difficile est l'*Épigramme* jointe ;
Tous deux accoutumés à frapper de la pointe.
En un grand bataillon vont les aventuriers ;
Ces vers se sont entre eux nommés *Irréguliers* (2),
Inégaux par le nombre, inégaux par la taille ;
Braves, mais combattant sans ordre de bataille.
Enfin, ce que la France admire de bons vers,
S'y trouvent tous rangés en des postes divers.

---

(1) Le propre du *sonnet* et de l'*épigramme* est de finir par quelque trait piquant.

(2) Les vers irréguliers, connus plus particulièrement sous le nom de *vers libres*.

# CHANT TROISIÈM

Mais Dulot cependant, pour terminer la
Laisse sur le *Sonnet* (1) tomber son cimete
Le *Sonnet* étonné branle sur ses tercets (2) :
Mais il prend sa revanche avec pareil succ
Dulot, atteint du coup que le *Sonnet* lui do
Chancelle par trois fois, et son camp s'en é
Mais il se raffermit, et, d'un bras sans éga
Jusques dessous les dents il fend un *Madri*
Le *Madrigal* sans force, et plus froid que l
Tombe d'un coup si rude étendu sur la plac
  Les autres *Madrigaux*, animés du dang
Se jettent sur les *Pots* afin de se venger ;
Ils en cassent le haut, ils en cassent les an
Et de coups redoublés ils leur ouvrent les p

(1) Il y apparence que le *sonnet* est mis le premier à
ne faisait presque que des sonnets sur des bouts-rimé
nous avons eu déjà occasion de le dire.

(2) Les tercets du sonnet sont les six derniers vers, q
deux parties, chacune de trois vers. *Branle sur ses ter*
mon avis, comme s'il disait : *Branle sur ses étriers du*
*qu'il a reçu.*

*Capot* vient au secours, et criant : *C'est assez ;*
*Traîtres, vous payerez*, dit-il, *les* (1) *pots cassés.*
Les rois vont devant lui (2) ; mais le *Poëme épique*
Les arrête, et d'un coup perce le *roi de pique.*
Il charge encor *Capot*, qui perd les étriers,
Et tombe entre ces *rois*, qui sont faits prisonniers.
Il attaque *Chicane*, enflé de sa victoire ;
*Soutane* à son secours pousse sa bande noire (3) ;
Elles frappent cent coups en un même moment.
L'*Épique* les méprise, et rit amèrement (4).
Plus ferme qu'un rocher qui présente sa tête
A l'effort violent d'une rude tempête,
L'écu soutient leurs coups sur son bras qu'il roidit,
Et l'acier repoussé vers les cieux rebondit ;
Il lâche son épée (5) ; et, d'une main guerrière,
Il prend par le collet *Chicane* prisonnière.
Le lâche *Procès* fuit, jetant par les chemins,
Afin de mieux courir, et sac et parchemins ;
Jusqu'au bord de la mer va cette gent maudite,
Et le seul Océan peut arrêter sa fuite,

(1) C'est une façon de parler proverbiale dont l'application est très-ingénieuse en ce lieu.

(2) Les quatre rois de cartes dont il a été parlé.

(3) La *soutane* vient au secours de son amie.

(4) Comme des choses fort au-dessous de lui.

(5) Il faut concevoir cette épée attachée à son bras avec une chaîne.

Aux rives où la Seine à Téthys fait la cour (1):
C'est là que de tout temps *Procès* fait son séjour
*Soutane* sans secours maudit sa destinée,
Et, comme sa compagne, elle est emprisonnée.
Les *Impromptus* ailleurs voltigeans et courans,
Du corps de *Diaphane* éclaircissent les rangs.
*Diaphane* lui-même est brisé comme verre,
Et sous un *Impromptu* donne du nez en terre.
Dulot voit ce désordre, et frémit de dédain:
Il renverse un *Quatrain*, un *Sixain*, un *Dixain*
*Profane* fait tomber la plaintive *Élégie*;
Mais quoique de son sang la terre soit rougie,
Le coup n'est pas mortel, et ce facheux état,
Sans l'ôter aux amans, la met hors de combat (2
Les monstres (3) de la mer poussent la *Coméd*
On la voit en danger, mais l'*Ode* y remédie:
Elle les tourne en fuite, et Seine sous son flot
Les cache avec leur chef à tête de *chabot*.
Deux *Chansons*, d'un bel air, sur de vives alfa
Leurs notes à la main (4), attaquent les *Profane*

(1) La Normandie.

(2) A cause qu'elle n'est pas propre à décrire les actions milit

(3) Les hommes à tête de *chabot*, dont il a été parlé.

(4) Armées de notes de musique. *Alfanes* est un mot italie veut dire *cavales* de grande taille, déchargées, et propres à la c et à la fatigue.

Et, pour rendre le chef et les géans vaincus,
L'une invoque l'Amour, l'autre invoque Bacchus (1);
*Profane* s'en indigne, et vomit cent blasphêmes:
Je voudrais que ces dieux combattissent eux-mêmes,
Dit-il; ils en mourraient, ces deux lâches garçons
Qui, chez moi, comme vous, passent pour des chansons (2).
Il dit, et de ses mains menant sa lourde masse,
Un coup horrible et fier suit sa fière menace;
Ce coup est détourné par le vouloir des dieux,
Qui punissent l'orgueil de cet audacieux:
Il tombe terrassé par leurs divines flèches,
Qui dans son bataillon font de sanglantes brèches.
Ici l'un va par terre, et là, d'étonnement,
L'autre n'a plus de mains, ni plus de mouvement;
Et deux faibles *Chansons*, ô force souveraine!
Les prennent prisonniers, les mettent à la chaîne.
Apprenez, ô mortels, de leur témérité,
Le respect que l'on doit à la Divinité (3).
  Comme on voit les essaims abandonner les ruches,
De même en un instant le bataillon des *Cruches*
Se vient rendre au *Sonnet*, et trahit son parti;
*Coquemart* quitte encor le grand fils du Herty (4);

(1) L'amour et le vin sont deux sujets ordinaires des *chansons*.

(2) C'est un discours digne de *Profane*.

(3) Allusion au vers de Virgile :

*Discite justitiam moniti, et non temnere Divos.*

(4) Dulot.

Le *Sonnet* les reçoit, les met sous bonne gar
Et comme des coquins tout le camp les regai
L'*Épique* cependant, presque égal au dieu
Comme un noir tourbillon fond sur les *Jaqu*
Il y fond à propos, car leur troupe hardie,
De massacres cruels troublait la *Tragédie* (1
Ses derniers vers gisaient, et des coups de le
La plaine se couvrit de longs fleuves de sang
En vain les braves *Chœurs*(2), comme guerrier
Tâchaient à détourner ces atteintes mortelles
De leurs corps en cent lieux les champs étaient
Du bataillon *Tragique* ils étaient retranché
Ah ! s'écria l'*Épique*, ah ! canaille inhumain
Oser devant mes yeux ensanglanter la scène (
Vous transgressez la règle, et vous mourrez
Sa colère redouble en discourant ainsi.
Il frappe *Jaquemart* : l'effet suit la menac
Sur le haut de l'armet tombe la lourde mass

---

(1) Les massacres sont propres à la tragédie.

(2) Il en a été parlé ci-dessus.

(3) C'est à peu près à l'époque où ce poëme parut, qu mença à retrancher les chœurs de nos tragédies.

(4) Les règles du théâtre défendent d'ensanglanter la s à-dire de faire tuer personne devant les yeux du public :

*Nec pueros coram populo Medea trucidet.*

HORACE, Art poétique

*Jaquemart* sous ce coup trébuche en un moment ;
Tout son peuple reçoit un même traitement.
Avec le même bruit qu'aux forêts éloignées
Tombent les chênes vieux sous l'effort des coignées ;
Et vite comme on voit sous la faux de Cérès
Tomber les épis mûrs sur les dos des guérets,
On seconde l'*Épique ;* on les saisit sans peine,
Et l'on les charge tous d'une pesante chaîne.

Mais les *Barbes* encor, et *Débris* et *Lambris*,
Combattaient fièrement près des murs de Paris.
Contre les *Barbes* vont mille *Stances* nombreuses ;
Tout fait jour à l'effort des *Stances* valeureuses,
Et les *Barbes* partout tombent à grands monceaux,
Sous l'effort des rasoirs et l'effort des ciseaux (1).

Des vers *Irréguliers* qui combattent en foule,
Le bataillon épais vers le *Débris* se roule ;
Le *Débris* est tué, ses soldats morts ou pris,
Et rien ne reste plus de ce vaste Débris.

*Lambris*, qui voit des siens hâter mal les affaires,
Se rend lui-même enfin, fait rendre ses *Chimères*(2),
Après avoir jonché la campagne de corps,
Et signalé son nom par le nombre des morts.

Ainsi les braves Vers, pleins d'honneur et de gloire,
Après un long combat, obtiennent la victoire.

---

(1) Les seules armes propres contre les barbares.

(2) Les grotesques des lambris dont il a été parlé.

Mais que devient Dulot? vous le pouvez savoir
Demain, à l'autre chant: bonsoir, seigneur, bonsoir (1).

(1) Imitation des vers par lesquels l'Arioste finit d'ordinaire ses hants

# CHANT QUATRIÈME.

LA Renommée alors bat des aîles, et vole,
Parlant de ce combat, de l'un à l'autre pôle :
Les bons Vers, sur-le-champ, rendent grâces aux dieux,
Et poussent jusqu'au ciel leurs chants victorieux.
On enterre les morts, et puis on délibère
Ce que des prisonniers il est juste de faire ;
On va tout d'une voix à leur faire merci,
Puis, pour la sûreté, l'on en dispose ainsi :
On condamne *Chicane*, afin d'être punie,
A passer chez *Basché* le reste de sa vie (1),
Où Trudon, maître Oudart, et les autres valets,
La froissent chaque jour à coups de gantelets.
Pour l'avare *Capot*, on consent bien qu'il vive
Éloigné des combats, d'une façon oisive,
Sans se mêler de rien que du jeu de piquet,
Et sans oser jamais parler de *perroquet*.

(1) *Voyez* Rabelais, liv. IV, chap. 22 et suivans, où il raconte de quelle manière on recevait les *Chicanoux* chez le seigneur Basché.

On condamne *Soutane* à servir la Justice (1),
Et le crotté pédant, et l'homme à bénéfice.
Partout dans la cité les *Tripots* dispersés (2),
Et de cris et de coups incessamment poussés,
Sous la loi d'un Naquet (3) que le monde baffoue,
Servent de passe-temps au peuple qui se joue.
Du lâche *Coquemart* les soldats enchaînés,
Dans toutes les maisons esclaves sont donnés ;
Comme insensiblement on tâche à s'en défaire,
Partout on les destine au plus vil ministère,
Allant puiser de l'eau, si souvent ils y vont,
Qu'avec le *Coquemart* la cruche enfin se rompt (4).
Contre les *Jaquemarts* la sentence publique
Veut qu'on venge les morts du bataillon tragique ;
Mais si cruellement, qu'à la postérité,
Le monde, en le voyant, en soit épouvanté ;
Chacun s'en reposant sur le *Poëme épique*,
Qui des enchantemens a toute la pratique.

---

(1) Servir la Justice est dit là comme une espèce de punition, de même que servir le roi en ses galères.

(2) Il y a des *tripots* dans tous les quartiers de Paris. Il faut remarquer que toutes ces punitions sont décrites par figure comme présentes, bien qu'elles ne doivent être exécutées qu'après, ainsi qu'on le voit par la suite.

(3) Le marqueur qui fait la loi dans le jeu de paume.

(4) Le proverbe dit :

*Tant va la cruche à l'eau, qu'enfin elle se brise.*

Il jette sur leur tête un redoutable sort,
Tel qu'ils sont tous debout (1), et que pas un ne dort;
Et Phébus et sa sœur roulent dans leur carrière,
Sans que pour sommeiller s'abaisse leur paupière ;
Et l'Aurore au matin, ni Vesper vers le soir,
Ni les astres la nuit ne les verront s'asseoir.
Tout armé comme il est, chacun fixe demeure,
Tremblant de la terreur de ne pas frapper l'heure,
Et de ne marquer pas le temps sur le métal,
Où de l'enchantement le tient le nœud fatal.
La peine de Sysiphe, et celle de Tantale,
A cet étrange mal ne fut jamais égale.
Leur chef sur le sommet de Saint-Paul attaché (2),
Par nul effort humain n'en peut être arraché:
Là, du chaud violent, et des âpres froidures,
Des vents et des oiseaux il souffre les injures.
*Lambris*, malgré son or, sa pourpre et son azur,
Se trouve pour jamais garotté contre un mur (3);
Sphynx, éléphans, dragons, béliers ailés, chimères,
Chiens, sirènes, griffons, monstres imaginaires (4),
Dont la double *Satire* a reçu tant d'ennui,
Y sont sous mille clous arrêtés avec lui.

(1) Debout comme un jaquemart.

(2) Le jaquemart de Saint-Paul, célèbre à Paris.

(3) Les lambris sont attachés contre les murs.

(4) Les grotesques des lambris dont il a été parlé.

Le reste des captifs sortant de leurs misères,
Passent en divers corps pour rimes ordinaires (1),
Sur peine de mourir, ou d'être renfermés,
Si jamais on les voit servir de Bouts-rimés;
Lors tout marche à Paris, et chacun se dispose,
Comme on vient d'arrêter, d'exécuter la chose;
Tout triomphe, traînant les captifs enchaînés,
Prêts de sentir les maux qui leur sont destinés.
L'*Épique* allait entrer, quand soudain la merveille
D'un tumulte imprévu vient frapper son oreille.
Il voit un grand guerrier se retirer pressé
Et des coups et des cris du vulgaire amassé.
Cent pierres et cent dards lui fondent sur la tête;
Son harnais en cent lieux soutient cette tempête;
Mais le fier la dédaigne, il se tourne souvent;
La tourbe qui le craint fuit ainsi que le vent.
Tel qu'au fort de l'été, lorsque la canicule,
Tarissant les ruisseaux, fend la terre et la brûle;
Un mâtin enragé, terreur des villageois,
Encor qu'il soit frappé de cent coups à la fois,
S'il tourne, fait cacher la gent faible et peureuse
Devant son œil brûlant et sa dent écumeuse:

---

(1) Allusion à ce qu'on fait des soldats qui se sont rendus, et qui prennent parti dans les troupes du vainqueur. Parmi les autres rimes, il y en a quelques-unes plus propres que les précédentes a passer pour des rimes ordinaires, comme *débris*, *profanes*.

Tel et plus furieux le guerrier redouté,
Chasse d'un seul regard le peuple épouvanté.
L'*Épique* le regarde, et l'admire, et s'avance,
Et pour le secourir déjà branle sa lance;
Quand il connaît Dulot, qui, rempli de fureur,
Porte dans ses regards la mort et la terreur.
Ce révolté, voyant la bataille allumée,
Et le sort malheureux menacer son armée,
Par raison, non par crainte, en est soudain sorti,
Pour aller dans Paris soulever son parti;
Mais du mauvais succès tout son monde s'étonne;
Chacun le craint, le fuit, se cache, et l'abandonne.
Ses plus grands partisans blâment les Bouts-rimés,
Et par eux contre lui les gens sont animés.
Tout s'arme, tout l'attaque: il marche plein d'audace,
Et comme un fier lion, quitte à peine la place:
Hors des portes pourtant il est enfin jeté
Par les vieux paladins qui gardaient la cité.
Rondeaux, lais, virelais, triolais et ballades (1);
Le peuple suit, ruant pierres et bastonnades.
L'*Épique* le retient, et dit: N'avancez pas,
La mort de l'insolent se doit à notre bras:
L'un sur l'autre à ces mots également s'élance;
Ils brisent leurs deux bois d'égale violence,

(1) Il les appelle vieux paladins, parce que ce sont les vieilles sortes de poésies de nos pères.

Et de cent coups après cruels et furieux,
Le sang sur leur harnais ruisselle en mille lieux.
Dulot porte un grand coup qui doit finir la guerre;
L'*Épique* sous le faix glisse et tombe par terre.
Le camp épouvanté fait alors mille vœux;
Mais l'*Épique*, soudain se levant tout honteux,
Sur le front de Dulot ramène son épée;
Son casque en est ouvert, sa trame en est coupée;
Ses yeux sont obscurcis d'une éternelle nuit,
Et son âme en rimant (1) sous les ombres s'enfuit.

---

(1) Allusion au dernier vers de l'Enéide,

*Vitaque cum gemitu fugit indignata sub umbras.*

# VER-VERT,

## )ÊME EN QUATRE CHANTS;

PAR GRESSET.

Ce poëme fut adressé à madame l'Abbesse de***, en 1743. A cette époque, Gresset était encore aux Jésuites : c'est aussi là qu'il composa la *Chartreuse* et les *Ombres*. Il ne fit sa comédie du *Méchant* que lorsqu'il fut rentré dans le monde. On la joua en 1745.

# VER-VERT.

## CHANT PREMIER.

Vous près de qui les grâces solitaires
Brillent sans fard, et règnent sans fierté;
Vous dont l'esprit, né pour la vérité,
Sait allier à des vertus austères
Le goût, les ris, l'aimable liberté,
Puisqu'à vos yeux vous voulez que je trace
D'un noble oiseau la touchante disgrâce,
Soyez ma muse, échauffez mes accens,
Et prêtez-moi ces sons intéressans,
Ces tendres sons que forma votre lyre,
Lorsque Sultane (1), au printemps de ses jours,
Fut enlevée à vos tristes amours,
Et descendit au ténébreux empire.
De mon héros les illustres malheurs
Peuvent aussi se promettre vos pleurs.
Sur sa vertu, par le sort traversée,
Sur son voyage et ses longues erreurs,

(1) Epagneule.

On aurait pu faire une autre Odyssée,
Et par vingt chants endormir les lecteurs;
On aurait pu des fables surannées
Ressusciter les diables et les dieux,
Des faits d'un mois occuper dix années;
Et, sur des tons d'un sublime ennuyeux,
Psalmodier la cause infortunée
D'un perroquet non moins brillant qu'Enée,
Non moins dévot, plus malheureux que lui:
Mais trop de vers entraînent trop d'ennui.
Les muses sont des abeilles volages;
Leur goût voltige, il fuit les longs ouvrages,
Et ne prenant que la fleur d'un sujet,
Vole bientôt sur un nouvel objet.
Dans vos leçons j'ai puisé ces maximes:
Puissent vos lois se lire dans mes rimes!
Si, trop sincère en traçant ces portraits,
J'ai dévoilé les mystères secrets,
L'art des parloirs, la science des grilles,
Les graves riens, les mystiques vétilles,
Votre enjoûment me passera ces traits:
Votre raison, exempte de faiblesses,
Sait vous sauver ces fades petitesses;
Sur votre esprit, soumis au seul devoir,
L'illusion n'eut jamais de pouvoir;
Vous savez trop qu'un front que l'art déguise
Plaît moins au ciel qu'une aimable franchise.
Si la vertu se montrait aux mortels,

Ce ne serait ni par l'art des grimaces,
Ni sous des traits farouches et cruels,
Mais sous votre air, ou sous celui des Grâces,
Qu'elle viendrait mériter nos autels.

Dans maint auteur de science profonde
J'ai lu qu'on perd à trop courir le monde;
Très-rarement en devient-on meilleur:
Un sort errant ne conduit qu'à l'erreur.
Il nous vaut mieux vivre au sein de nos lares,
Et conserver, aimables casaniers,
Notre vertu dans nos propres foyers,
Que parcourir bords lointains et barbares:
Sans quoi le cœur, victime des dangers,
Revient chargé de vices étrangers.
L'affreux destin du héros que je chante
En éternise une preuve touchante:
Tous les échos des parloirs de Nevers,
Si l'on en doute, attesteront mes vers.

A Nevers donc, chez les Visitandines,
Vivait naguère un perroquet fameux,
A qui son art et son cœur généreux,
Ses vertus même, et ses grâces badines
Auraient dû faire un sort moins rigoureux,
Si les bons cœurs étaient toujours heureux.
Ver-Vert (c'était le nom du personnage),
Transplanté là de l'indien rivage,
Fut, jeune encor, ne sachant rien de rien,
Au susdit cloître enfermé pour son bien.

Il était beau, brillant, leste et volage,
Aimable et franc, comme on l'est au bel âge,
Né tendre et vif, mais encore innocent;
Bref, digne oiseau d'une si sainte cage,
Par son caquet digne d'être au couvent.
Pas n'est besoin, je pense, de décrire
Les soins des sœurs, des nonnes, c'est tout di
Et chaque mère, après son directeur,
N'aimait rien tant: même dans plus d'un cœur,
Ainsi l'écrit un chroniqueur sincère,
Souvent l'oiseau l'emporta sur le père.
Il partageait, dans ce paisible lieu,
Tous les sirops dont le cher père en Dieu,
Grâce aux bienfaits des nonnettes sucrées,
Réconfortait ses entrailles sacrées.
Objet permis à leur oisif amour,
Ver-Vert était l'âme de ce séjour;
Exceptez-en quelques vieilles dolentes,
Des jeunes cœurs jalouses surveillantes,
Il était cher à toute la maison.
N'étant encor dans l'âge de raison,
Libre, il pouvait et tout dire et tout faire;
Il était sûr de charmer et de plaire.
Des bonnes sœurs égayant les travaux,
Il becquetait et guimpes et bandeaux;
Il n'était point d'agréable partie
S'il n'y venait briller, caracoler,
Papillonner, siffler, rossignoler:

Il badinait, mais avec modestie,
Avec cet air timide et tout prudent
Qu'une novice a même en badinant.
Par plusieurs voix interrogé sans cesse,
Il répondait à tout avec justesse:
Tel autrefois César, en même temps,
Dictait à quatre en styles différens.
Admis partout, si l'on en croit l'histoire,
L'amant chéri mangeait au réfectoire;
Là tout s'offrait à ses friands désirs;
Outre qu'encor pour ses menus plaisirs,
Pour occuper son ventre infatigable,
Pendant le temps qu'il passait hors de table,
Mille bonbons, mille exquises douceurs,
Chargeaient toujours les poches de nos sœurs.
Les petits soins, les attentions fines,
Sont nés, dit-on, chez les Visitandines;
L'heureux Ver-Vert l'éprouvait chaque jour:
Plus mitonné qu'un perroquet de cour,
Tout s'occupait du beau pensionnaire;
Ses jours coulaient dans un noble loisir.
Au grand dortoir il couchait d'ordinaire:
Là de cellule il avait à choisir;
Heureuse encor, trop heureuse la mère
Dont il daignait, au retour de la nuit,
Par sa présence honorer le réduit!
Très-rarement les antiques discrettes
Logeaient l'oiseau; des novices proprettes

L'alcove simple était plus de son goût ;
Car remarquez qu'il était propre en tout.
Quand chaque soir le jeune anachorète
Avait fixé sa nocturne retraite,
Jusqu'au lever de l'astre de Vénus
Il reposait sur la boîte aux agnus.
A son réveil, de la fraîche nonnette
Libre témoin, il voyait la toilette :
Je dis toilette, et je le dis tout bas ;
Oui, quelque part j'ai lu qu'il ne faut pas
Aux fronts voilés des miroirs moins fidèles
Qu'aux fronts ornés de pompons et dentelles.
Ainsi qu'il est pour le monde et les cours
Un art, un goût de modes et d'atours,
Il est aussi des modes pour le voile ;
Il est un art de donner d'heureux tours
A l'étamine, à la plus simple toile.
Souvent l'essaim des folâtres Amours,
Essaim qui sait franchir grilles et tours,
Donne aux bandeaux une grâce piquante,
Un air galant à la guimpe flottante ;
Enfin, avant de paraître au parloir,
On doit au moins deux coups-d'œil au miroir ;
Ceci soit dit entre nous, en silence.
Sans autre écart revenons au héros.
Dans ce séjour de l'oisive indolence
Ver-Vert vivait sans ennui, sans travaux ;
Dans tous les cœurs il régnait sans partage :

Pour lui sœur Thècle oubliait les moineaux :
Quatre serins en étaient morts de rage ;
Et deux matous, autrefois en faveur,
Dépérissaient d'envie et de langueur.
  Qui l'aurait dit, en ces jours pleins de charmes
Qu'en pure perte on cultivait ses mœurs,
Qu'un temps viendrait, temps de crime et d'alarmes,
Où ce Ver-Vert, tendre idole des cœurs,
Ne serait plus qu'un triste objet d'horreurs ?
Arrête, muse, et retarde les larmes
Que doit coûter l'aspect de ses malheurs,
Fruit trop amer des égards de nos sœurs.

---

# CHANT SECOND.

On juge bien qu'étant à telle école,
Point ne manquait du don de la parole
L'oiseau disert; hormis dans les repas,
Tel qu'une nonne, il ne déparlait pas:
Bien est-il vrai qu'il parlait comme un livre,
Toujours d'un ton confit en savoir vivre.
Il n'était point de ces fiers perroquets
Que l'air du siècle a rendus trop coquets,
Et qui, sifflés par des bouches mondaines,
N'ignorent rien des vanités humaines:
Ver-Vert était un perroquet dévot,
Une belle âme innocemment guidée;
Jamais du mal il n'avait eu l'idée,
Ne disait onc un immodeste mot;
Mais en revanche il savait des cantiques,
Des orémus, des colloques mystiques;
Il disait bien son *bénédicité*,
*Et notre mère, et votre charité;*
Il savait même un peu du soliloque,
Et des traits fins de Marie Alacoque:
Il avait eu dans ce docte manoir

Tous les secours qui mènent au savoir.
Il était là maintes filles savantes
Qui mot pour mot portaient dans leurs cerveaux
Tous les noëls anciens et nouveaux.
Instruit, formé par leurs leçons fréquentes,
Bientôt l'élève égala ses régentes :
De leur ton même, adroit imitateur,
Il exprimait la pieuse lenteur,
Les saints soupirs, les notes languissantes
Du chant des sœurs, colombes gémissantes :
Finalement Ver-Vert savait par cœur
Tout ce que sait une mère de chœur.
Trop resserré dans les bornes d'un cloître,
Un tel mérite au loin se fit connoître ;
Dans tout Nevers, du matin jusqu'au soir,
Il n'était bruit que des scènes mignonnes
Du perroquet des bienheureuses nonnes ;
De Moulins même on venait pour le voir.
Le beau Ver-Vert ne bougeait du parloir ;
Sœur Mélanie, en guimpe toujours fine,
Portait l'oiseau : d'abord aux spectateurs
Elle en faisait admirer les couleurs,
Les agrémens, la douceur enfantine ;
Son air heureux ne manquait point les cœurs.
Mais la beauté, du tendre néophyte
N'était encor que le moindre mérite ;
On oubliait ses attraits enchanteurs
Dès que sa voix frappait les auditeurs.

Orné, rempli de saintes gentillesses,
Que lui dictaient les plus jeunes professes,
L'illustre oiseau commençait son récit;
A chaque instant de nouvelles finesses,
Des charmes neufs variaient son débit:
Eloge unique et difficile à croire
Pour tout parleur qui dit publiquement,
Nul ne dormait dans tout son auditoire:
Quel orateur en pourrait dire autant?
On l'écoutait, on vantait sa mémoire:
Lui cependant, stylé parfaitement,
Bien convaincu du néant de la gloire,
Se rengorgeait toujours dévotement,
Et triomphait toujours modestement.
Quand il avait débité sa science,
Serrant le bec et parlant en cadence,
Il s'inclinait d'un air sanctifié,
Et laissait là son monde édifié.
Il n'avait dit que des phrases gentilles,
Que des douceurs, excepté quelques mots
De médisance, et tels propos de filles,
Que par hasard on apprenait aux grilles,
Ou que nos sœurs traitaient dans leur enclos.
Ainsi vivait dans ce nid délectable,
En maître, en saint, en sage véritable,
Père Ver-Vert, cher à plus d'une Hébé,
Gras comme un moine, et non moins véné
Beau comme un cœur, savant comme un abbé

Toujours aimé, comme toujours aimable,
Civilisé, musqué, pincé, rangé,
Heureux enfin s'il n'eût pas voyagé.
   Mais vint ce temps d'affligeante mémoire,
Ce temps critique où s'éclipsa sa gloire.
O crime! ô honte! ô cruel souvenir!
Fatal voyage! aux yeux de l'avenir
Que ne peut-on en dérober l'histoire!
Ah! qu'un grand nom est un bien dangereux!
Un sort caché fut toujours plus heureux.
Sur cet exemple on peut ici m'en croire:
Trop de talens, trop de succès flatteurs,
Traînent souvent la ruine des mœurs.
   Ton nom, Ver-Vert, tes prouesses brillantes,
Ne furent point bornés à ces climats:
La Renommée annonça tes appas,
Et vint porter ta gloire jusqu'à Nantes.
Là, comme on sait, la visitation
A son bercail de révérendes mères,
Qui, comme ailleurs, dans cette nation,
A tout savoir ne sont pas les dernières;
Par quoi bientôt, apprenant des premières
Ce qu'on disait du perroquet vanté,
Désir leur vint d'en voir la vérité.
Désir de fille est un feu qui dévore,
Désir de nonne est cent fois pis encore.
   Déjà les cœurs s'envolent à Nevers;
Voilà d'abord vingt têtes à l'envers

Pour un oiseau. L'on écrit tout-à l'heure
En Nivernais à la supérieure,
Pour la prier que l'oiseau plein d'attraits
Soit, pour un temps, amené par la Loire;
Et que, conduit au rivage nantais,
Lui-même il puisse y jouir de sa gloire,
Et se prêter à de tendres souhaits.
La lettre part. Quand viendra la réponse?
Dans douze jours: quel siècle jusque-là!
Lettre sur lettre, et nouvelle semonce:
On ne dort plus; sœur Cécile en mourra.
Or, à Nevers arrive enfin l'épître.
Grave sujet; on tient le grand chapitre.
Telle requête effarouche d'abord.
Perdre Ver-Vert! ô ciel! plutôt la mort!
Dans ces tombeaux, sous ces tours isolées
Que ferons-nous si ce cher oiseau sort?
Ainsi parlaient les plus jeunes voilées,
Dont le cœur vif, et las de son loisir,
S'ouvrait encore à l'innocent plaisir:
Et, dans le vrai, c'était la moindre chose
Q e cette troupe étroitement enclose,
A qui d'ailleurs tout autre oiseau manquait,
Eût pour le moins un pauvre perroquet!
L'avis pourtant des mères assistantes,
De ce sénat antiques présidentes,
Dont le vieux cœur aimait moins vivement,
Fut d'envoyer le pupille charmant

Pour quinze jours ; car, en têtes prudentes,
Elles craignaient qu'un refus obstiné
Ne les brouillât avec nos sœurs de Nantes :
Ainsi jugea l'état embéguiné.

Après ce bill des miladys de l'ordre,
Dans la commune arrive grand désordre :
Quel sacrifice ! y peut-on consentir !
Est-il donc vrai ! dit la sœur Séraphine ;
Quoi ! nous vivons, et Ver-Vert va partir !
D'une autre part la mère sacristine
Trois fois pâlit, soupire quatre fois,
Pleure, frémit, se pâme, perd la voix.
Tout est en deuil. Je ne sais quel présage
D'un noir crayon leur trace ce voyage ;
Pendant la nuit, des songes pleins d'horreur
Du jour encor redoublent la terreur.
Trop vains regrets ! l'instant funeste arrive :
Jà tout est prêt sur la fatale rive :
Il faut enfin se résoudre aux adieux,
Et commencer une absence cruelle :
Jà chaque sœur gémit en tourterelle,
Et plaint d'avance un veuvage ennuyeux.
Que de baisers au sortir de ces lieux
Reçut Ver-Vert ! quelles tendres alarmes !
On se l'arrache, on le baigne de larmes :
Plus il est près de quitter ce séjour,
Plus on lui trouve et d'esprit et de charmes.
Enfin pourtant il a passé le tour :

Du monastère avec lui fuit l'Amour.
Pars, va, mon fils, vole où l'honneur t'appelle ;
Reviens charmant, reviens toujours fidèle ;
Que les zéphirs te portent sur les flots,
Tandis qu'ici dans un triste repos
Je languirai forcément exilée,
Sombre, inconnue, et jamais consolée ;
Pars, cher Ver-Vert, et dans ton heureux cours
Sois pris partout pour l'aîné des Amours !
Tel fut l'adieu d'une nonnain poupine,
Qui, pour distraire et charmer sa langueur,
Entre deux draps avait à la sourdine
Très-souvent fait l'oraison dans Racine,
Et qui sans doute aurait, de très-grand cœur,
Loin du couvent suivi l'oiseau parleur.
Mais, ç'en est fait, on embarque le drôle,
Jusqu'à présent vertueux, ingénu,
Jusqu'à présent modeste en sa parole.
Puisse son cœur constamment défendu,
Au cloître un jour rapporter sa vertu !
Quoi qu'il en soit, déjà la rame vole,
Du bruit des eaux les airs ont retenti ;
Un bon vent souffle, on part ; on est parti.

# CHANT TROISIÈME.

ᒧA même nef, légère et vagabonde,
ui voiturait le saint oiseau sur l'onde,
ɔrtait aussi deux nymphes, trois dragons,
ne nourrice, un moine, deux gascons:
ɔur un enfant qui sort du monastère
était échoir en dignes compagnons.
ussi Ver-Vert, ignorant leurs façons,
ɜ trouva là comme en terre étrangère :
ouvelle langue et nouvelles leçons,
'oiseau surpris n'entendait point leur style.
e n'étaient plus paroles d'évangile,
e n'étaient plus ces pieux entretiens,
es traits de bible et d'oraisons mentales,
u'il entendait chez nos douces vestales;
[ais de gros mots, et non des plus chrétiens :
ar les dragons, race assez peu dévote,
'e parlaient là que langue de gargote ;
harmant au mieux les ennuis du chemin,
s ne fêtaient que le patron du vin :
uis les gascons et les trois péronnelles
concertaient sur des tons de ruelles:

De leur côté les bateliers juraient,
Rimaient en dieu, blasphémaient et sacraient;
Leur voix, stylée aux tons mâles et fermes,
Articulait sans rien perdre des termes.
Dans le fracas, confus, embarrassé,
Ver-Vert gardait un silence forcé;
Triste, timide, il n'osait se produire,
Et ne savait que penser ni que dire.
Pendant la route on voulut par faveur
Faire causer le perroquet rêveur.
Frère Lubin, d'un ton peu monastique,
Interrogea le beau mélancolique:
L'oiseau benin prend son air de douceur,
Et, vous poussant un soupir méthodique,
D'un ton pédant répond: AVE, MA SOEUR.
A cet AVE jugez si l'on dut rire!
Tous en chorus bernent le pauvre sire.
Ainsi berné, le novice interdit
Comprit en soi qu'il n'avait pas bien dit;
Et qu'il serait malmené des commères,
S'il ne parlait la langue des confrères:
Son cœur, né fier, et qui, jusqu'à ce temps,
Avait été nourri d'un doux encens,
Ne put garder sa modeste constance
Dans cet assaut de mépris flétrissans:
A cet instant, en perdant patience,
Ver-Vert perdit sa première innocence.
Dès lors ingrat, en soi-même il maudit

Les chères sœurs, ses premières maîtresses,
Qui n'avaient pas su mettre en son esprit
Du beau français les brillantes finesses,
Les sons nerveux et les délicatesses.
A les apprendre il met donc tous ses soins,
Parlant très-peu, mais n'en pensant pas moins.
D'abord l'oiseau, comme il n'était pas bête,
Pour faire place à de nouveaux discours,
Vit qu'il devait oublier pour toujours
Tous les gaudés qui farcissaient sa tête:
Ils furent tous oubliés en deux jours,
Tant il trouva la langue à la dragonne
Plus du bel air que les termes de nonne!
En moins de rien l'éloquent animal,
(Hélas! jeunesse apprend trop bien le mal!.)
L'animal, dis-je, éloquent et docile,
En moins de rien fut rudement habile.
Bien vite il sut jurer et maugréer
Mieux qu'un vieux diable au fond d'un bénitier.
Il démentit les célèbres maximes
Où nous lisons qu'on ne vient aux grands crimes
Que par degrés : il fut un scélérat
Profès d'abord, et sans noviciat.
Trop bien sut-il graver en sa mémoire
Tout l'alphabet des bateliers de Loire;
Dès qu'un d'iceux, dans quelque vertigo,
Lâchait un mot... Ver-Vert faisait l'écho :
Lors applaudi par la bande susdite,

Fier et content de son petit mérite,
Il n'aima plus que le honteux honneur
De savoir plaire au monde suborneur;
Et, dégradant son généreux organe,
Il ne fut plus qu'un orateur profane:
Faut-il qu'ainsi l'exemple séducteur
Du ciel au diable emporte un jeune cœur!
   Pendant ces jours, durant ces tristes scènes,
Que faisiez-vous dans vos cloîtres déserts,
Chastes Iris du couvent de Nevers?
Sans doute, hélas! vous faisiez des neuvaines
Pour le retour du plus grand des ingrats,
Pour un volage indigne de vos peines,
Et qui, soumis à de nouvelles chaînes,
De vos amours ne faisait plus de cas.
Sans doute alors l'accès du monastère
Etait d'ennuis tristement obsédé;
La grille était dans un deuil solitaire,
Et le silence était presque gardé.
Cessez vos vœux; Ver-Vert n'en est plus digne;
Ver-Vert n'est plus cet oiseau révérend,
Ce perroquet d'une humeur si bénigne,
Ce cœur si pur, cet esprit si fervent;
Vous le dirai-je? il n'est plus qu'un brigand,
Lâche apostat, blasphémateur insigne:
Les vents légers et les nymphes des eaux
Ont moissonné le fruit de vos travaux.
Ne vantez point sa science infinie:

Sans la vertu, que vaut un grand génie ?
N'y pensez plus ; l'infâme a sans pudeur
Prostitué ses talens et son cœur.
Déjà pourtant on approche de Nantes,
Où languissaient nos sœurs impatientes :
Pour leurs désirs le jour trop tard naissait,
Des cieux trop tard le jour disparaissait.
Dans ces ennuis l'espérance flatteuse,
A nous tromper toujours ingénieuse,
Leur promettait un esprit cultivé,
Un perroquet noblement élevé,
Une voix tendre, honnête, édifiante,
Des sentimens, un mérite achevé :
Mais, ô douleur! ô vaine et fausse attente!
La nef arrive, et l'équipage en sort.
Une tourière était assise au port.
Dès le départ de la première lettre,
Là chaque jour elle venait se mettre ;
Ses yeux, errant sur le lointain des flots,
Semblaient hâter le vaisseau du héros.
En débarquant auprès de la béguine,
L'oiseau madré la connut à sa mine,
A son œil prude ouvert en tapinois,
A sa grand'coiffe, à sa fine étamine,
A ses gants blancs, à sa mourante voix,
Et mieux encore à sa petite croix :
Il en frémit, et même il est croyable
Qu'en militaire il la donnait au diable ;

Trop mieux aimant suivre quelque dragon,
Dont il savait le bachique jargon,
Qu'aller apprendre encor les litanies,
La révérence, et les cérémonies.
Mais force fut au grivois dépité
D'être conduit au gîte détesté.
Malgré ses cris, la tourière l'emporte :
Il la mordait, dit-on, de bonne sorte
Chemin faisant; les uns disent au cou,
D'autres au bras; on ne sait pas bien où :
D'ailleurs, qu'importe? A la fin, non sans peine,
Dans le couvent la béate l'emmène;
Elle l'annonce. Avec grande rumeur
Le bruit en court. Aux premières nouvelles
La cloche sonne. On était lors au chœur;
On quitte tout; on court, on a des ailes :
« C'est lui, ma sœur! il est au grand parloir! »
On vole en foule, on grille de le voir;
Les vieilles même, au marché symétrique,
Des ans tardifs ont oublié le poids :
Tout rajeunit; et la mère Angélique
Courut alors pour la première fois.

# CHANT QUATRIÈME.

On voit enfin, on ne peut se repaître
Assez les yeux des beautés de l'oiseau :
C'était raison ; car le fripon, pour être
Moins bon garçon, n'en était pas moins beau :
Cet air guerrier et cet air petit-maître
Lui prêtaient même un agrément nouveau.
Faut-il, grand Dieu! que sur le front d'un traître
Brillent ainsi les plus tendres attraits (1)!
Que ne peut-on distinguer et connaître
Les cœurs pervers à de difformes traits !
Pour admirer les charmes qu'il rassemble,
Toutes les sœurs parlent toutes ensemble.
En entendant cet essaim bourdonner,
On eût à peine entendu Dieu tonner.
Lui, cependant, parmi tout ce vacarme,
Sans daigner dire un mot de piété,
Roulait les yeux d'un air de jeune carme.
Premier grief: cet air trop effronté
Fut un scandale à la communauté.

(1) Et ne devrait-on pas à des signes certains
Reconnaître le cœur des perfides humains !
Racine (*Phèdre*).

En second lieu, quand la mère prieure,
D'un air auguste, en fille intérieure,
Voulut parler à l'oiseau libertin,
Pour premiers mots et pour toute réponse,
Nonchalamment, et d'un air de dédain,
Sans bien songer aux horreurs qu'il prononce,
Mon gars répond avec un ton faquin :
« Par la corbleu! que les nonnes sont folles! »
L'histoire dit qu'il avait, en chemin,
D'un de la troupe entendu ces paroles.
A ce début la sœur Saint-Augustin,
D'un air sucré, voulant le faire taire,
Et lui disant : Fi donc! mon très-cher frère!
Le très-cher frère, indocile et mutin,
Vous la rima très-richement en *tain*.
Vive Jésus! il est sorcier, ma mère!
Reprend la sœur. Juste Dieu! quel coquin!
Quoi! c'est donc là ce perroquet divin!
Ici Ver-Vert, en vrai gibier de Grève,
L'apostropha d'un LA PESTE TE CRÈVE!
Chacune vint pour brider le caquet
Du grenadier. Chacune eut son paquet :
Turlupinant les jeunes précieuses,
Il imitait leur courroux babillard;
Plus déchaîné sur les vieilles grondeuses,
Il bafouait leur sermon nasillard.
  Ce fut bien pis quand, d'un ton de corsaire,
Las, excédé de leurs fades propos,

Bouffi de rage, écumant de colère,
Il entonna tous les horribles mots
Qu'il avait su rapporter des bateaux :
Jurant, sacrant d'une voix dissolue,
Faisant passer tout l'enfer en revue,
Les B, les F voltigeaient sur son bec.
Les jeunes sœurs crurent qu'il parlait grec.
« Jour de Dieu ! mor... mille pipes de diables ! »
Toute la grille, à ces mots effroyables,
Tremble d'horreur; les nonnettes, sans voix,
Font, en fuyant, mille signes de croix :
Toutes, pensant être à la fin du monde,
Courent en poste aux caves du couvent;
Et sur son nez la mère Cunégonde
Se laissant choir, perd sa dernière dent.
Ouvrant à peine un sépulcral organe :
Père éternel! dit la sœur Bibiane,
Miséricorde! Ah! qui nous a donné
Cet antechrist, ce démon incarné?
Mon doux Sauveur, en quelle conscience
Peut-il ainsi jurer comme un damné?
Est-ce donc là l'esprit et la science
De ce Ver-Vert si chéri, si prôné?
Qu'il soit banni, qu'il soit remis en route.
O dieu d'amour! reprend la sœur Ecoute,
Quelles horreurs! Chez nos sœurs de Nevers,
Quoi! parle-t-on ce langage pervers?
Quoi! c'est ainsi qu'on forme la jeunesse!

Quel hérétique ! O divine sagesse !
Qu'il n'entre point : avec ce Lucifer
En garnison nous aurions tout l'enfer.
 Conclusion : Ver-Vert est mis en cage ;
On se résout, sans tarder davantage,
A renvoyer le parleur scandaleux.
Le pélerin ne demandait pas mieux.
Il est proscrit, déclaré détestable,
Abominable, atteint et convaincu
D'avoir tenté d'entamer la vertu
Des saintes sœurs. Toutes de l'exécrable
Signent l'arrêt, en pleurant le coupable ;
Car quel malheur qu'il fût si dépravé,
N'étant encor qu'à la fleur de son âge,
Et qu'il portât, sous un si beau plumage,
La fière humeur d'un escroc achevé,
L'air d'un païen, le cœur d'un réprouvé !
 Il part enfin, porté par la tourière,
Mais sans la mordre en retournant au port ;
Une cabane emporte le compère,
Et sans regret il fuit ce triste bord.
 De ses malheurs telle fut l'Iliade.
Quel désespoir ! lorsqu'enfin de retour
Il vint donner pareille sérénade,
Pareil scandale en son premier séjour !
Que résoudront nos sœurs inconsolables ?
Les yeux en pleurs, les sens d'horreur troublés,
En manteaux longs, en voiles redoublés,

Au discrétoire entre neuf vénérables :
Figurez-vous neuf siècles assemblés.
Là, sans espoir d'aucun heureux suffrage,
Privé des sœurs qui plaideraient pour lui,
En plein parquet enchaîné dans sa cage,
Ver-Vert paraît sans gloire et sans appui.
On est aux voix : déjà deux des sibylles
En billets noirs ont crayonné sa mort ;
Deux autres sœurs, un peu moins imbécilles,
Veulent qu'en proie à son malheureux sort
On le renvoie au rivage profane
Qui le vit naître avec le noir brachmane :
Mais, de concert, les cinq dernières voix
Du châtiment déterminent le choix.
On le condamne à deux mois d'abstinence,
Trois de retraite, et quatre de silence ;
Jardins, toilette, alcoves et biscuits,
Pendant ce temps lui seront interdits.
Ce n'est point tout : pour comble de misère,
On lui choisit pour garde, pour geôlière,
Pour entretien, l'Alecton du couvent,
Une converse, infante douairière,
Singe voilé, squelette octogénaire,
Spectacle fait pour l'œil d'un pénitent.
Malgré les soins de l'argus inflexible,
Dans leurs loisirs souvent d'aimables sœurs,
Venant le plaindre avec un air sensible,
De son exil suspendaient les rigueurs.

Sœur Rosalie, au sortir de matines,
Plus d'une fois lui porta des pralines :
Mais dans les fers, loin d'un libre destin,
Tous les bonbons ne sont que chicotin.
  Couvert de honte, instruit par l'infortune,
Ou las de voir sa compagne importune,
L'oiseau contrit se reconnut enfin :
Il oublia les dragons et le moine,
Et, pleinement remis à l'unisson
Avec nos sœurs pour l'air et pour le ton,
Il redevint plus dévot qu'un chanoine.
Quand on fut sûr de sa conversion,
Le vieux divan, désarmant sa vengeance,
De l'exilé borna la pénitence.
  De son rappel sans doute l'heureux jour
Va pour ces lieux être un jour d'allégresse :
Tous ses instans, donnés à la tendresse,
Seront filés par la main de l'Amour.
Que dis-je? hélas! ô plaisirs infidèles!
O vains attraits de délices mortelles!
Tous les dortoirs étaient jonchés de fleurs ;
Café parfait, chansons, course légère,
Tumulte aimable, et liberté plénière,
Tout exprimait de charmantes ardeurs ;
Rien n'annonçait de prochaines douleurs :
Mais de nos sœurs, ô largesse indiscrète!
Du sein des maux d'une longue diète
Passant trop tôt dans des flots de douceurs,

Bourré de sucre, et brûlé de liqueurs,
Ver-Vert, tombant sur un tas de dragées,
En noirs cyprès voit ses roses changées.
En vain les sœurs tâchaient de retenir
Son âme errante et son dernier soupir;
Ce doux excès hâtant sa destinée,
Du tendre Amour victime fortunée,
Il expira dans le sein du plaisir.
On admirait ses paroles dernières.
Vénus enfin, lui fermant les paupières,
Dans l'Elysée et les sacrés bosquets
Le mène au rang des héros perroquets,
Près de celui dont l'amant de Corinne
A pleuré l'ombre et chanté la doctrine.
Qui peut narrer combien l'illustre mort
Fut regretté? La sœur dépositaire*
En composa la lettre circulaire
D'où j'ai tiré l'histoire de son sort.
Pour le garder à la race future,
Son portrait fut tiré d'après nature:
Plus d'une main, conduite par l'Amour,
Sut lui donner une seconde vie
Par les couleurs et par la broderie;
Et la douleur, travaillant à son tour,
Peignit, broda des larmes alentour.
On lui rendit tous les honneurs funèbres
Que l'Hélicon rend aux oiseaux célèbres:
Au pied d'un myrte on plaça le tombeau,

Qui couvre encor le Mausole nouveau.
Là, par la main des tendres Artémises,
En lettres d'or ces rimes furent mises
Sur un porphyre environné de fleurs ;
En les lisant on sent naître ses pleurs :

Novices, qui venez causer dans ces bocages
A l'insu de nos graves sœurs,
Un instant, s'il se peut, suspendez vos ramages ;
Apprenez nos malheurs.
Vous vous taisez ! si c'est trop vous contraindre,
Parlez, mais parlez pour nous plaindre ;
Un mot vous instruira de nos tendres douleurs :
Ci-gît VER-VERT ; ci-gisent tous les cœurs.

On dit pourtant (pour terminer ma glose
En peu de mots) que l'ombre de l'oiseau
Ne loge plus dans le susdit tombeau ;
Que son esprit dans les nonnes repose,
Et qu'en tout temps, par la métempsycose,
De sœur en sœur l'immortel perroquet
Transportera son âme et son caquet.

FIN DU QUATRIÈME ET DERNIER CHANT.

# TANGU

ET

# FÉLIME;

PAR LAHARPE.

# TANGU

## ET

# FÉLIME.

## CHANT PREMIER.

Le peuple arabe est un peuple conteur;
J'aime ces *Nuits* dont il est l'inventeur.
L'antique esprit de sa chevalerie,
Et ses tournois et sa galanterie,
Chez l'Ottoman son trône transporté,
Tout a péri : ses contes ont resté.
J'avoûrai bien qu'il n'en fallait pas *mille*
Pour convertir le sultan imbécille;
Que Dinarzade, en réveillant sa sœur,
Peut quelquefois endormir le lecteur.
Il faut savoir aux Indes, comme en France,
Qu'ennui souvent peut naître d'abondance.
Mais cependant en sa profusion
On reconnaît l'imagination,
Folle, il est vrai, mais pourtant amusante;
Et de ses jeux la richesse brillante

De la morale embellit les leçons.
Les troubadours, dans leurs vieilles chansons,
Ont imité l'Espagne et l'Arabie:
De *fabliaux* l'Europe fut remplie;
J'en ai tiré l'histoire rajeunie
En notre temps par un moderne auteur
Qui valait bien Galland le traducteur.
Du bon Tangu l'aventure notoire
Prouve combien l'on peut en faire accroire
A qui se prend au doux parler d'amour;
Mais que la fourbe est sujette au retour.
Je dois encore avertir que ma Muse,
Tout en rimant ce conte qui l'amuse,
En tout ceci n'a rien imaginé;
Je vous le rends comme on me l'a donné:
Que si je peins femme par trop perfide,
Ce n'est à moi qu'il le faut imputer,
Mais à l'auteur qui m'a servi de guide.
Loin que je veuille à ce sexe insulter,
Je suis à lui: de mon sort il décide;
Et quelque jour, moins faible et moins timide,
Ma voix peut-être osera le chanter.
Quant à présent, un autre soin m'occupe;
Je dois vous peindre un amant qui fut dupe,
Non toutefois avec impunité:
Voilà mon conte et sa moralité.
Tangu vivait dans Alep en Syrie:
Fils d'un marchand et riche et de renom,

Il se sentit quelque tentation,
Vers dix-huit ans, de quitter sa patrie,
De voyager. « Que gagne-t-on chez soi ?
» Se disait-il ; est-ce un sort fait pour moi
» De végéter au fond de ma province ?
» Je veux aller à la cour d'un grand prince,
» Et, s'il se peut, moi-même m'agrandir. »
Il confia son dessein à son père,
Le vieil Hanif, qui fut loin d'applaudir
A ce projet : « Tu veux courir la terre,
» Aller bien loin ? le bonheur est bien près,
» Mon fils, dit-il ; malheur à qui s'ennuie
» Dans son logis ! c'est une maladie.
» Joie en partant, et bientôt les regrets.
» Pars toutefois ; jeunesse a ses licences,
» Et ne s'instruit qu'à force d'imprudences :
» On ne retient celui qui veut s'enfuir.
» Pars, tu le peux ; va ; mais pour ton voyage
» Ne compte pas de mon bien faire usage.
» Tu n'auras rien, rien, et pour tout bagage
» Reçois de moi cette bourse de cuir.
» Je ne veux pas que par ta fantaisie
» Tout mon labeur se dissipe en folie.
» Prends cette bourse, et le ciel fasse encor
» Qu'entre tes mains elle soit un trésor !
» Mais un trésor plus précieux peut-être,
» Un bon conseil, si tu sais le connaître,
» Si tu le suis, si rien ne t'en distrait,

» C'est de garder ton cœur et ton secret. »
Demeuré seul, rêveur, assis sur l'herbe:
« Plaisant trésor! disait Tangu tout bas
En murmurant dans son triste embarras.
» Hanif me fait un présent bien superbe!
» Et sans argent où peut-on faire un pas?
» Comment partir? me voilà sans ressource: »
Tout en parlant il regarde la bourse,
Et la retourne en ses derniers replis,
La développe, et lit ces mots écrits:
*Combien d'argent te faut-il?* « La merveille
» Serait plaisante en mon besoin urgent!
Dit-il tout haut; » mille pièces d'argent!...
» Ciel! est-il vrai? Je doute si je veille. »
Le cuir tout plein, enflé subitement,
Glisse, s'échappe, et tombe lourdement.
De beaux écus la terre est parsemée.
Tangu les voit, et n'en croit pas ses yeux.
Il renouvelle, en son transport joyeux,
L'heureux essai dont son âme est charmée.
Même souhait, même succès encor,
Et le voilà chargé d'argent et d'or.
Sans différer il se met en voyage,
Prend son chemin vers les murs de Damas.
Grâce à la bourse, il fut en équipage,
En arrivant parut, fit grand fracas.
Un train superbe, un nombreux domestique,
Et l'attirail du faste asiatique,

Il avait tout : il avait de l'argent.
La cour lui fit un accueil obligeant;
Chacun croyait, à sa magnificence,
Qu'il déguisait son nom et sa naissance,
Qu'il était fils de prince ou d'empereur;
Et l'inconnu, profitant de l'erreur,
S'ennoblissait par un air de mystère.
Femme n'était si modeste ou si fière,
Qui ne formât dans le fond de son cœur
Le vœu secret d'en faire son vainqueur,
Et le projet de l'avoir la première.
Toutes avaient pour lui des sentimens;
Toutes du moins recevaient ses présens.
Il négligea ces conquêtes communes,
Et ce qu'on nomme ici bonnes fortunes.
Vous l'admirez. Quoi! sage à dix-huit ans!
N'admirez point; il aimait. Qui? Félime.
Dans ses amours prenant un vol sublime,
Ambitieux et tendre en même temps,
Il soupirait pour le sang des sultans.
Félime était fille de Ben-Al-Tans,
Roi de Damas; et les dons éclatans
Que prodiguait Tangu pour sa maîtresse
Prirent crédit sur l'avare vieillesse
De ce soudan; mais l'altière princesse
N'en tenait compte, et rebutait les vœux
Du beau Tangu, riche, jeune, amoureux.
Pour subjuguer cet orgueil indomptable,

Il eût tari la bourse intarissable,
S'il l'avait pu. Nos fastueux Fouquets,
Nos financiers d'O, Sancy, Bourvalais,
N'auraient paru que ses humbles valets :
Luxe d'Europe, il ne faut qu'on le nie,
Est fort mesquin devant celui d'Asie.
Vous concevez comment dut en user
Jeune homme épris qui n'avait qu'à puiser.
Il n'était bruit à la cour de Syrie
Que de l'éclat de sa galanterie.
Un éléphant des forêts de Bantam,
Proche parent de celui de Siam,
Qui relevait, sous sa housse éclatante,
La gravité de sa marche pesante,
Vint un matin apporter, au palais
De la princesse, un de ces cabinets
D'un noir luisant incorruptible ouvrage,
De tous les arts précieux assemblage,
Où le pinceau, nuançant les couleurs,
A diapré la gomme vernissée
Que fit couler de sa tige blessée
L'arbre dont l'Inde a recueilli les pleurs.
Les diamans à pointes rayonnantes,
Les beaux rubis, les topazes brillantes,
Taillés en fruits, en bagues, en miroirs,
Du cabinet remplissaient les tiroirs ;
Et l'éléphant, chargé de cette pompe,
Portait encore un billet dans sa trompe,

Billet galant, écrit sur du vélin,
Et proprement plié dans du satin.
Ici l'Amour n'est pas si magnifique;
En Orient c'est ainsi qu'il s'explique.
Un éléphant avec tel billet doux!
Cela valait au moins un rendez-vous.
Tangu pourtant n'eut qu'une rebuffade.
Mais le sultan, charmé de l'ambassade,
Trouva, dit-on, cette humeur fort maussade.
Il exigea qu'on vît avec douceur
De ces trésors le noble possesseur.
Fille a par fois plus d'esprit que son père:
Vous allez voir qu'elle avait ses raisons.
Félime avait conçu quelques soupçons:
Cette opulence et ce profond mystère
L'inquiétaient: c'était alors le temps
De la féerie et des enchantemens,
Et des *anneaux*, des *lampes merveilleuses*.
De l'étranger les richesses pompeuses
Tenaient peut-être à quelques talismans.
Or, en ce cas, la maligne princesse
Avait juré de s'en rendre maîtresse,
Et prétendait affermir son pouvoir
En différant de donner de l'espoir.
C'était beaucoup en savoir pour son âge;
Félime avait dix-sept ans tout au plus;
Mais toute femme a cet art en partage:
Le seul instinct leur apprend ces refus

Qui font encor qu'on aime davantage.
Quand elle crut pouvoir tout hasarder,
Et que Tangu pouvait tout accorder,
Elle le vit d'un regard moins sévère;
Et s'excusant de sa rigueur première:
« Ce que Tangu, dit-elle, a fait pour moi
» Est au-dessus des richesses d'un roi.
» C'est vainement qu'il s'obstine à se taire,
» Et son destin ne peut être vulgaire.
» Je sais priser ses dons et son amour,
» Et porte un cœur capable de retour.
» Mais que penser de cette défiance
» Qui de son sort m'ôte la connaissance?
» Qu'avec tout autre il veuille être discret,
» Il a raison; je loûrai sa prudence:
» Mais dans l'amour règne la confidence;
» Si j'ai son cœur, il me doit son secret.
» Quelle est enfin cette source invisible
» D'une dépense aux rois même impossible?
» Je n'ai pas dû si long-temps l'ignorer;
» Et s'il dit tout, il peut tout espérer. »
Qu'elle était belle en tenant ce langage!
Quelle rougeur animait son visage!
Que tendrement son regard désarmé
Disait: un mot, et vous êtes aimé!
Est-il héros qu'à ce piége on ne prenne?
Témoin Samson, et de nos jours Turenne.
Félime encore avait pour elle un point

Bien important ; c'est qu'elle n'aimait point.
Il est reçu que femme à qui l'on donne,
Pour l'ordinaire en devient plus friponne.
Pour la princesse, elle l'était si bien,
Qu'en un besoin elle eût trompé pour rien.
Non, tant d'astuce et tant de félonie,
Je le crois bien, n'est pas de ce pays :
C'est proprement un monstre d'Arabie ;
Je ne crois pas qu'il s'en trouve à Paris.
Tangu fut pris : il se laissa séduire
A ce coup d'œil, à ce premier sourire,
Eclos pour lui comme le plus beau jour,
Qui cachait l'art, et qui montrait l'amour.
Il avoua la bourse et le prodige.
« Se pourrait-il ? N'est-ce point un prestige ?
» Vous me trompez. » Et lui d'en faire voir
Par des effets le merveilleux pouvoir.
« Je veux tenter cette épreuve charmante,
» Dit la princesse, et n'en croire que moi.
» Donnez, donnez. » Qui peut prendre sur soi
De résister à la main d'une amante ?
Elle saisit, en riant aux éclats,
Le cuir magique ; elle fuit et l'emporte,
Court s'enfermer sous une triple porte.
Tangu l'appelle en courant sur ses pas ;
Et ne pouvant en craindre davantage,
Il attendait la fin du badinage :
Il attendait, quand, sur la fin du jour,

Un bostangi vint avec politesse
Le supplier de quitter ce séjour.
Depuis ce temps il ne vit la princesse
Qu'en lieu public : de son premier accueil
Elle reprit la froideur et l'orgueil.
De jour en jour Tangu se désespère,
Cherche un accès qu'il ne peut obtenir.
On n'a point fait de perte plus amère ;
De ses grandeurs le songe allait finir :
Son opulence était soudain tarie.
Félime a pris son unique trésor ;
Car, se fiant sur la bourse chérie,
Il n'avait fait amas d'argent ni d'or.
Quelle cassette à double fermeture
Valait la bourse ? — Et si par aventure
Elle se perd ! — Oui, c'était le seul cas
Qu'il dût prévoir, et qu'il ne prévit pas.
Qui prévoit tout ? et quand, dans quelle affaire
Fait-on jamais tout ce que l'on doit faire ?
Tangu gémit : un mortel désespoir
D'être trompé, le tourment de déchoir,
Le repentir, les regrets et la honte,
Des intendans qui présentaient leur compte....
« Allons, dit-il, abandonnons ces lieux ;
» Fuyons Félime et ces murs odieux
» Où m'a trahi cette femme perfide.
» De mon bonheur l'instant fut bien rapide !
» Il est passé, mais peut renaître encor.

» Hanif peut-être avait plus d'un trésor.
» Il n'en est plus qu'un pour moi, la vengeance.
» Ah ! s'il pouvait m'en donner les moyens,
» Oui, je croirais retrouver tous les biens
» Que m'a ravis ma fatale imprudence...
» Allons le voir. » Tangu prend son parti.
Un beau matin, sans valet, sans escorte,
Et s'évadant par une fausse porte,
Il quitte tout, et le voilà parti.

---

## CHANT SECOND.

Il est amer de conter ses sottises ;
Et c'est par là qu'il fallut commencer.
Hanif l'écoute, et, sans se courroucer,
Dit : « Voilà donc tes belles entreprises !
» On conduit mal la double passion
» Et de l'amour et de l'ambition.
» Il faut opter, et des deux choisir l'une.
» Tu me parus épris de la fortune,
» Et dans tes mains j'ai déposé, je crois,
» Ce qu'il fallait pour t'égaler aux rois.
» J'avais reçu ce talisman d'un sage,
» Et le conseil de n'en point faire usage.
» Je le suivis : je conçus le danger
» Où ce présent me pouvait engager,
» Si l'œil jaloux, si la haine qui veille,
» En découvraient la secrète merveille ;
» Et je pensai, ce que je pense encor,
» Que le travail est un plus sûr trésor.
» Ce fut le mien : un commerce prospère
» Fait que mes biens ont surpassé mes vœux.
» J'ai vu bientôt tes désirs orgueilleux
» Te dégoûter de l'état de ton père.

» Tout homme est né l'esclave du destin.
» Je t'ai laissé suivre un autre chemin,
» Et loin de moi courir les aventures.
» Je t'ai donné ces richesses peu sûres,
» Comme tu vois, et qui t'ont mal servi.
» Ton cœur ardent, par l'amour asservi,
» S'est pris aux lacs tendus par la friponne
» Qui te trahit, te vole, t'abandonne..
» Si la vengeance est ton premier désir,
» Je puis encor t'assurer ce plaisir.
» Cet enchanteur de science profonde
» Joignit au don de la bourse féconde
» Cet instrument, et son art souverain
» Grava ces mots sur ce cornet d'airain:
» *Combien veux-tu de soldats? dis, et sonne.*
» Avec ce cor que ton père te donne,
» En un moment de cent mille soldats
» Tu peux couvrir les plaines de Damas,
» Raser ses murs, et voir en ta puissance
» Damas, son roi, Félime et la vengeance. »
Tangu repart, sonne, avance, et soudain
De combattans le plus terrible essaim
Presse les murs d'un bras infatigable.
Sur les remparts, courant le fer en main,
Les assiégés les repoussent en vain;
Et cette armée était invulnérable.
Le roi surpris, et ne comprenant pas
Quels ennemis inondaient ses états,

A quel dessein, pourquoi, pour quelle offense,
Sans nul appui, sans espoir, sans défense,
Va pour sauver et son peuple et Damas,
De son vainqueur implorer le clémence.
Dans l'appareil qui convient au vaincu
Il sort, menant son épouse et sa fille,
Et tous les siens, suppliante famille:
On les conduit aux tentes de Tangu.
Le bon soudan le regarde, et s'écrie :
« Eh quoi! c'est vous, c'est vous dont la furie
» Attaque ainsi mon trône et mon pays!
» Et contre vous, seigneur, qu'ai-je commis?
» Suis-je puni de fautes que j'ignore?
» Puis-je du moins les réparer encore?
» Vous me voyez à vos ordres soumis;
» Ou, si mon sang peut seul laver mon crime,
» Me voilà prêt, prenez votre victime. »
Tangu voulait cacher son embarras :
Il l'écoutait, et ne l'entendait pas.
En l'écoutant il regardait Félime.
Elle était là : ses yeux, quoique baissés
Modestement, ont reconnu sa dupe,
Et démêlé le trouble qui l'occupe.
Dans ses regards elle a lu; c'est assez:
Elle tremblait; ce moment la rassure;
De son pouvoir elle est encore sûre:
Elle l'a vu rougir, se détourner.
C'est vainement qu'il veut la condamner,

L'amour renaît à l'instant qu'il menace :
Qui veut punir est prêt à faire grâce.
Félime règne ainsi qu'elle a régné.
Il n'avait pu résister à sa vue,
Et pour cacher cette atteinte imprévue,
Sans rien répondre il s'était éloigné.
Il se rappelle en son cœur indigné
Combien il doit la trouver criminelle ;
Mais il est maître et de son père et d'elle,
Et quel que soit le plaisir de gronder,
Et de confondre une amante infidèle,
Il est plus doux de se raccommoder.
Tangu déjà reprend ses espérances,
Et tout amant court après ses avances.
Il reparaît agité, combattu,
Fait relever le monarque abattu,
Et sans vouloir expliquer sa pensée,
Ni les chagrins de son âme offensée,
En attendant il ordonne un festin,
Présage heureux de paix et d'allégresse.
Le roi pourtant, de son sort incertain,
Reste muet : tout se tait. La princesse
Ose parler : « Si devant un vainqueur
» Quelque défense est jamais légitime,
» S'il l'admettait, on lui pourrait, seigneur,
» Prouver combien le courroux qui l'anime
» Est contre nous injuste en sa rigueur.
» — Félime au moins ne doit pas l'entreprendre. »

Disant ces mots il tremblait tellement,
Il avait l'air si timide, si tendre!...
Pour l'achever: « Quoi! dit-elle, un amant
» A-t-il si tôt condamné sa maîtresse!
» Pour m'assurer des sentimens du mien,
» Pour éprouver jusqu'où va sa tendresse,
» Il me fournit un innocent moyen.
» Je me permets un simple badinage,
» Et là-dessus, sans examiner rien,
» Il m'abandonne; et, courant au carnage,
» Il ne revient que comme un assassin,
» Armé du fer prêt à percer mon sein!
» D'un tel transport, d'une telle vengeance
» Si j'avais pu prévoir la violence,
» Je n'aurais pas allumé le courroux
» Dont nous sentons de si funestes coups.
» J'ai mal connu la main qui m'a frappée;
» Hélas! sur vous je m'étais bien trompée! »
Elle s'arrête, et Tangu vit tomber
Des pleurs charmans qu'on voulait dérober.
Eh! quelle femme a tort quand elle pleure!
Il demeurait en silence et confus.
Le roi se lève: « Allons, n'en parlons plus.
» Quoi qu'elle ait fait, dit-il, je puis sur l'heure
» Tout réparer: je mets entre vos mains
» Cette coupable ainsi que nos destins;
» Et si l'amour pour elle parle encore,
» S'il vous permet un choix qui nous honore,

» Un nœud sacré va nous unir à vous ;
» Demain, seigneur, vous serez son époux.
» — Dès aujourd'hui, dit aussitôt la reine.
» Ma fille est trop heureuse, et je suis vaine
» D'avoir pour gendre un si vaillant guerrier.
» — Oui, dit le roi, soyez mon héritier.
» Puis-je jamais en désirer un autre !
» Venez ; ma cour est désormais la vôtre. »
Quel est l'amant qui n'eût été charmé
D'offre semblable ? Enfin donc il possède
Dans peu d'instans cet objet tant aimé !
Tout est d'accord, tout se conclut : il cède,
Quitte son camp, suivi de peu des siens,
Entre à Damas ; et tous les citoyens
Qui du vainqueur croyaient être la proie,
Passent soudain des douleurs à la joie.
C'était du moins bien doucement tromper
Ce pauvre peuple : attendant l'esclavage,
Les cruautés, les horreurs du pillage,
Il crut périr, et voit qu'on va souper.
Dans les jardins en hâte l'on apprête
Un grand repas, la pompe d'une fête.
L'air se parfume, et partout aux rameaux
Sont suspendus les odorans flambeaux,
Dont les clartés, malgré la nuit obscure,
Ont reproduit le jour et la verdure.
L'or brille, et l'eau jaillit de toute part.
L'heureux Tangu ne voit que la princesse.

Après souper la tirant à l'écart,
Lorsqu'on dansait pour finir la journée,
Déjà pressé de ses droits d'hyménée,
Il la pressait : « Je suis trop fortunée ;
» Je suis à vous, dit-elle : mais quel art
» Peut opérer ces étranges merveilles ?
» On n'en vit point jusqu'à vous de pareilles :
» Ces bataillons qui, par enchantement,
» Ont sous nos murs paru subitement,
» Ce camp dressé, cette invincible armée...
» Quelle puissance ! Ah ! seigneur, je le vois,
» Tout l'univers obéit à vos lois,
» Et la nature à votre ordre est armée.
» Non, je n'ai pas un mortel pour époux ;
» Il est bien plus : que mon père est jaloux
» De partager ces hautes connaissances,
» De posséder ces sublimes sciences !
» Si Tangu m'aime, et s'il sait son devoir,
» Avec sa main j'obtiendrai son pouvoir.
» Ah ! cher époux... » Félime était penchée
Sur son amant, et s'était approchée
Si près, si près, que, prenant un baiser,
S'il ne l'eût pris, c'était le refuser.
Et quel baiser ! On le sait quand on aime.
Il devint fou. « Je serais bien ingrat,
» Dit-il, ô vous la moitié de moi-même,
» S'il se pouvait que mon cœur différât
» De vous complaire, et célât quelque chose

» Au tendre objet qui de mes sens dispose!
» Tout mon pouvoir n'est que dans ce cornet. »
Il en indique et l'usage et l'effet.
« Ah! montrez-moi cet instrument si rare! »
Et la princesse en criant s'en empare,
L'embouche, et veut que cent mille soldats
Viennent soudain défendre ses états.
Le charme agit: un nouveau camp remplace
Le premier camp laissé devant la place;
Et les jardins, les murs en même temps,
Sont inondés de nouveaux combattans.
Ceux de Tangu venaient de disparaître.
Du talisman, lorsqu'il changeait de maître,
Le premier charme était soudain détruit,
Et sur-le-champ un autre était produit.
Tangu n'eut pas le loisir de se plaindre;
Il voyait trop ce qu'il avait à craindre :
Saisi, troublé, dans l'ombre de la nuit,
Hors des remparts, il s'échappe et s'enfuit.
« Oh! pour le coup sa sottise est extrême!
» Que l'on soit dupe une première fois,
» Passe; mais deux! » Eh! vous le seriez trois,
Vous qui parlez, si vous aimiez de même.
Et le baiser, pouvez-vous l'oublier?
Songez-vous bien que c'était le premier?
Ah! mes amis, s'il faut se défier
D'un tel moment, de ce plaisir suprême
Pris, savouré sur la bouche qu'on aime,

S'il faut rester sous le tranquille appui
De sa raison, en conserver l'usage,
Si c'est ainsi que l'on peut être sage,
J'aime encor mieux être fou comme lui.

---

# CHANT TROISIÈME.

Vous avez vu ces minois agaçans,
Au doux sourire, aux regards caressans,
Dont le tour fin, dont le piquant ensemble,
En variant les grâces qu'il rassemble,
Peint la gaîté, le folâtre plaisir,
L'Amour enfant, le talent de jouir,
De qui l'humeur, à la fois tendre et folle,
D'un rien vous charme et d'un rien vous désole,
Trompe l'espoir, et nourrit le désir,
Boude et caresse, avec transport se livre
A tous les jeux dont un amant s'enivre,
Et quand il croit les avoir goûtés tous,
Promet encore un lendemain plus doux.
Voilà Félime : il faut encore y joindre
Un petit nez, mais un nez fait au tour,
Nez retroussé comme le veut l'Amour,
Nez qui promet... Ce n'était pas le moindre
De ses attraits ; et l'amant éconduit
Qui tour à tour, et par la même adresse,
S'est vu ravir et puissance et richesse,
De tous les biens dont le charme est détruit,
Ne regrettait que sa première nuit.

Je le conçois; ce n'est pas même chose
Que de mener au lit qu'amour dispose
Jeune beauté dont nos sens sont ravis,
Ou retrouver son vieux père au logis,
Père irrité, qui même a droit de l'être.
Le fils tremblant à peine osait paraître,
Et tout honteux il tombe à ses genoux.
Pour cette fois, plein d'un juste courroux,
Hanif s'emporte ; il refuse d'entendre
Cet insensé que rien n'avait pu rendre
A la raison, au bonheur, et qu'enfin
Sa propre faute avait instruit en vain.
Que produisit pourtant cette colère ?
Contre son fils Hanif se déchaîna,
Gronda bien fort, et puis il pardonna :
Eh ! n'est-ce pas pour cela qu'on est père ?
« Hélas, dit-il, ce qui me reste encor
» N'est presque rien près du double trésor
» Qui t'assurait, sans ton extravagance,
» Des souverains la gloire et la puissance.
» De l'or! du fer! que peut-on comparer
» A ces deux rois de toute la nature !
» Mais cependant avec cette ceinture
» Tu peux encor, tu peux tout recouvrer;
» Et prudemment si tu peux te conduire,
» Pour tout ravoir un instant peut suffire.
» Mets-la sur toi; tu n'as qu'à souhaiter,
» Et sur-le-champ tu te vois transporter

» Où tu voudras. Va, fais-en bon usage.
» Je crois qu'enfin il est temps d'être sage,
» Si tu peux l'être. Au moins ressouviens-toi
» Qu'il ne faut plus rien espérer de moi.
» Songe qu'après le cornet et la bourse
» C'est là, mon fils, ta dernière ressource.
» C'est le dernier présent que je te fais:
» Si tu le perds, ne me revois jamais. »
Tangu promet tout ce qu'on veut : il jure
Que désormais, s'il peut revoir encor
Ce traître objet, cette beauté parjure,
C'est pour reprendre et la bourse et le cor,
Pour la punir, pour venger son outrage,
Et lui montrer un mépris éclatant.
Qui n'en a pas juré cent fois autant?
Qui n'a pas fait la serment d'être sage,
Maître de soi, de n'être dupe en rien,
Comme Memnon qui s'en trouva si bien?
Les reins déja serrés de sa ceinture
A triple tour, pour la rendre plus sûre,
Tangu rend grâce à son père, au destin,
Attend la nuit propice à son dessein.
Tout palpitant de l'espoir qui l'anime,
Il a nommé la chambre de Félime,
Et l'y voilà. Ce secret est bien doux,
Et c'est celui dont je serais jaloux.
Je n'ai besoin des trésors du Potose;
Et n'ai jamais aspiré, que je crois,

A subjuguer des états, ni des rois;
Mais que l'Amour, qui de mon cœur dispose
M'a fait, hélas! souhaiter bien des fois
De pouvoir être à toute heure, à mon choix
Près de l'objet dont j'adorais les lois!
Cette féerie est bien charmante chose.
Tangu se voit porté dans un moment
Auprès du lit, où fort tranquillement
Dans ses rideaux reposait enfermée
Cette beauté qu'il avait trop aimée.
Tout dort près d'elle, et la cire allumée
Eclaire au loin ce vaste appartement;
De ses vapeurs l'alcôve est parfumée.
Tout est nouveau pour les yeux d'un amant
Le cœur lui bat... d'amour ou de colère?
Lequel des deux? Je ne sais : ce séjour
Emeut ses sens d'un trouble involontaire.
Le lieu, l'instant, et ce lit solitaire...
Mais il résiste; il se souvient du tour,
Du tour perfide... Il se souvient d'un père;
Il s'encourage, et tire les rideaux,
Non toutefois comme un amant timide
Que l'on attend, que l'espérance guide
Devers minuit, à l'heure du repos,
Au rendez-vous : touchant la terre à peine,
Il craint son ombre, et retient son haleine
Vingt fois se tourne et s'arrête en chemin,
Avance un pied, puis un autre; et sa main

Plus agitée encore et plus tremblante,
L'entend venir, et, l'appelant tout bas,
Demi-levée et lui tendant les bras,
En l'embrassant lui rend son assurance,
Reste immobile, et jouit en silence:
Tangu s'annonce avec plus de fracas:
« Qui donc est là ? quel bruit se fait entendre ?
Dit la princesse éveillée à moitié.
» — C'est un amant trahi, sacrifié,
» Qui veut son bien et qui vient le reprendre:
» Çà, qu'on me rende et la bourse et le cor.
» — C'est vous! ô ciel! je vous revois encor!
» C'est vous, Tangu!... Vous vous faites attendre,
» Et m'annoncez un étrange retour!
» Que dans la nuit, que tout seul à cette heure,
» Vous ayez pu pénétrer ce séjour,
» Et m'apparaître ainsi dans ma demeure,
» C'est de votre art sans doute un nouveau tour,
» Et rien de vous ne doit plus me surprendre:
» Mais quoi qu'enfin vous veniez entreprendre,
» Vous auriez pu respecter mon repos,
» Mon rang, mon sexe, ou tenir un langage
» Un peu plus doux. Ai-je un nouvel outrage
» A craindre ici ? » Tout en disant ces mots,
Et par degrés sortant de sa surprise,
A son séant Félime s'était mise,
Dans le désordre ordinaire au sommeil:
Elle brillait des couleurs du réveil,

Et laissait voir sa gorge presque nue,
Dont la frayeur semblait en ce moment
Précipiter le tendre mouvement.
Tangu, dont l'âme à cet objet charmant
Est malgré lui de quelque trouble émue,
En cet état ne l'avait jamais vue.
Il fut touché. Tout homme à cet aspect
Doit l'être un peu. « Je puis avec respect,
» Je puis au moins redemander, madame,
» Ce qu'abusant de ma crédule flamme,
» Vous m'avez pris. — Comment ! revenez-vous
» Pour m'insulter, pour m'annoncer en face
» La trahison, la fuite d'un époux,
» Pour mettre ainsi le comble à ma disgrâce ?
» — Mais vous, madame, avez-vous oublié
» Le tour sanglant... — Vous me faites pitié.
» — Vous avez fait l'action la plus lâche...
» — Quoi ! c'est donc là, seigneur, ce qui vous fâche ?
» J'ai fait venir des soldats près de nous ;
» Belle raison pour me faire querelle !
» Belle raison pour me fuir !... Infidèle !
» Tous ces guerriers n'étaient-ils pas à vous,
» Comme le cor et la bourse, et Félime ?
» Félime, ingrat ! Allons, vite, à genoux ;
» Demandez grâce, avouez votre crime...
» Mais je vous vois, vous êtes mon époux,
» Et je pardonne. Eh bien ! plus de courroux ;
» La paix est faite : allons, asseyez-vous,

» Mettez-vous là. » Ce mot était si doux,
Et cette voix était si séduisante,
Et cette main était si caressante,
Et cette gorge était si blanche !... Enfin
Il faudrait être ou de marbre ou d'airain
Pour y tenir : il eut l'âme moins dure ;
Il crut l'Amour, il crut être vainqueur.
Il tombe aux pieds de Félime... « Eh ! seigneur,
» Que faites-vous d'une telle ceinture,
» De cette informe et grossière parure ?
» Défaites-vous de cet accoutrement :
» Vous avez l'air d'un derviche. — Ah ! madame,
Dit-il, cédant aux transports de son âme,
» N'en dites point de mal : quel ornement
» Peut la valoir ! Je lui dois ce moment,
» Moment sans prix !... » Il conte, en son ivresse,
Quel charme heureux a servi sa tendresse,
Et quel en est le pouvoir. La princesse
Sans dire mot l'attire doucement,
Et dans ses bras la traîtresse l'enlace,
De sa ceinture enfin le débarrasse,
Subitement autour d'elle la passe.
Il ne voit rien, ne sent rien... O disgrâce !
O tour affreux que peut-être on prévoit,
Et que pourtant avec peine on conçoit !
Tangu déjà touche au bonheur suprême,
Quand tout à coup cet amant éperdu
Se sent de force arracher ce qu'il aime.

Le malheureux, interdit, confondu,
Embrasse l'air, et s'agite et s'écrie,
Presse le lit dans sa vaine furie...
Félime a fui; Félime est dans l'instant
Près de son père, éveille le sultan,
Gardes, valets. Tangu qui les attend
Gagne au hasard une secrète issue,
La suit et court; à force de courir
Se trouve enfin au détour d'une rue,
Et sort des murs, résolu de mourir,
Et n'ayant plus d'autre espoir à prétendre.
J'approuve fort sa résolution:
Lorsque l'on a semblable occasion,
Et qu'on la manque, il faut aller se pendre.

---

## CHANT QUATRIÈME.

Non loin des champs où s'élève Damas
Est un désert stérile, inhabitable,
Séjour formé pour l'œil d'un misérable.
Le voyageur surpris, dans ces climats,
Frappé des feux de l'astre qui l'accable,
Foulant un sol embrasé sous ses pas,
N'aperçoit rien dans cette terre affreuse
Qu'une étendue aride et sablonneuse.
Là le céraste, au soleil étalé,
Glisse en sifflant sur un sable brûlé.
Nul filet d'eau n'y rafraîchit l'arène;
Nul arbrisseau n'y console les yeux.
Noir de serpens, un marais écumeux
De ses vapeurs infecte au loin la plaine.
C'était pourtant dans ces horribles lieux
Qu'en proie aux traits d'un désespoir funeste,
Marchait Tangu, désolé, furieux:
Il se maudit, s'accuse, se déteste.
Dans ce désert, guidé par la fureur,
Il le parcourt, et n'en voit point l'horreur.
Préoccupé de sa douleur profonde,
Il poursuivait sa course vagabonde:

Car vous savez que, dans cet état-là,
On va toujours sans songer que l'on va.
Le jour baissait, et la nuit était proche;
Le malheureux sous l'abri d'une roche
Tombe et s'endort. Le sommeil quelquefois
Vient soulager la nature aux abois;
Et l'homme ainsi, lorsqu'à ses maux il cède,
Trouve en lui-même un facile remède,
Mais passager; car on s'éveille enfin.
En s'éveillant Tangu sentit la faim,
La soif de plus: il se crut à sa fin,
Et d'un poignard, sa ressource dernière,
Il méditait d'abréger sa misère.
Mais par bonheur, en relevant les yeux,
Il se voit près de deux figuiers sauvages,
Qui, sur sa tête inclinant leurs feuillages,
Lui présentaient leurs fruits délicieux.
« Hélas! dit-il, c'est un présent des cieux:
» A mes besoins ils semblent satisfaire;
» C'est le dernier repas que je vais faire;
» Je n'en mourrai pas moins. » L'infortuné
Cueille ces fruits, dont le suc salutaire
En même temps nourrit et désaltère,
Ouvre une figue et l'avale: son né
Grandit d'un pied. La faim qui le dévore
L'occupant seule, il cueille et mange encore,
Sans se douter de ce qu'il a gagné,
Tant que son nez, s'étendant davantage,

S'embarrassait déjà dans le branchage.
C'en était trop : « Il faut que je sois né
» Sous un aspect de sinistre influence !
» S'écria-t-il ; ce malheureux repas
» Est ma dernière et seule jouissance ;
» Et cette étrange et hideuse excroissance
» En est l'effet ! Quoi ! je ne pourrai pas,
» Quand je me meurs de soif et de fatigues,
» A mon plaisir manger au moins des figues !
» N'importe ; allons, quel que soit l'embarras
» Et le fardeau de ce nez sans mesure,
» Goûtons encor de cette nourriture,
» Qu'un sort malin sans doute vient m'offrir ;
» Qu'importe un nez lorsque l'on veut mourir ?
» Dans ce désert qui viendra voir le nôtre ?
» Ce figuier est charmé ; voyons, peut-être l'autre
» Ne l'est-il pas... Poursuivons mon festin. »
Et de l'autre arbre aussitôt il s'approche,
Tenant son nez, de peur qu'il ne s'accroche,
Cueille une figue, et la mange : soudain
Le nez décru s'échappe de sa main
Plus court d'un pied. Ravi de la merveille,
Il tente encore une épreuve pareille :
A chaque figue un pied de moins ! le né
En son état est déjà retourné.
Il cesse alors d'accuser son étoile ;
Il réfléchit sur ce double attribut :
Un nouveau sort à ses yeux se dévoile.

De ses projets la vengeance est le but.
De son turban développant la toile,
Il fait deux parts de ces fruits enchantés,
Les distinguant selon leurs facultés;
Et, le cœur plein du plus heureux présage,
Rentre à Damas par le plus court chemin.
Il se déguise; il noircit son visage,
S'habille en maure, et s'en vá le matin
Près du palais crier : *figues à vendre!*
(Celles s'entend qui grandissent les néz.)
Il cria tant, qu'il put se faire entendre
Des pourvoyeurs : ils furent étonnés,
Pour la saison, de voir figue si mûre.
« C'est la primeur, dit-il, de ma culture,
» Et pour la cour ces fruits sont destinés;
» Mais ils sont chers. » Qu'importe? on les
Ce qu'il voulut. Tout fier de son emplète,
Le pourvoyeur croit en faire un cadeau
A la sultane, à sa fille; il les range
Dans un panier. « C'est, dit-il, fruit nouve
» Voyez, voyez. » Et l'une et l'autre en m
Avidement, et sans lever les yeux;
Et les deux nez de croître à qui mieux mie
A chaque figue, et de grandir de même.
Elles allaient avaler la troisième,
Tant l'appétit les pressait; toutes deux
En même temps par hasard s'avisèrent;
Au même objet un même cri poussèrent;

Du même effroi toutes deux reculèrent.
« Dieu! quelle horreur et quelle trahison!
» Quels fruits maudits! quel étrange poison! »
Grande rumeur au palais, grande alarme;
Que fera-t-on? Le sultan désolé
Conte son cas au conseil assemblé.
Le pourvoyeur est près d'être empalé.
Mais quoi! le pal ne rompra point le charme.
Et le vendeur, où s'en est-il allé?
Où le trouver? Pendant tout ce vacarme,
L'adroit Tangu fait de nouveaux apprêts;
Pour déguiser et son âge et ses traits,
Prend un habit, un nom de fantaisie,
Se dit docteur venant d'Ethiopie,
Va se loger au caravansérail.
La Renommée a semé par la ville
L'événement qui trouble le sérail.
Tout médecin, tout empirique habile
De sa science étale l'attirail,
Mais vainement; ces nez d'épouvantail
Déconcertaient leur babil inutile.
Enfin le bruit se répand que Totile,
Grand médecin de la cour de Momu,
Tout récemment à Damas est venu;
Que nul secret pour lui n'est inconnu.
On fait venir le nouveau thaumaturge :
« Tout votre mal n'est que dans les humeurs,
» Dit-il; d'abord il faut que l'on vous purge

» Pour les chasser : j'ai vu de ces tumeurs.
» Rassurez-vous ; cette longue excroissance
» Cède à mon art, mais non sans résistance.
» Je m'y connais ; c'est un mal très-aigu ;
» J'en ai guéri l'éléphant du Pégu :
» Même accident avait grossi sa trompe,
» Assez semblable alors à votre né ;
» Et votre mal doit, si je ne me trompe,
» Par même cure être déraciné.
» Or, l'éléphant est paisible et docile ;
» Et sur son sang non moins doux et tranquille
» Mon spécifique agit très-puissamment :
» Mais d'opérer sur un tempérament
» Bouillant et prompt, c'est chose difficile.
» Or çà, voyons. » Il se met à genoux
Près de la reine ; et lui tâtant le pouls :
« Bon, bon, dit-il ; ici rien ne m'arrête.
» Et la princesse ?... » Et Félime lui prête
Sa belle main ; douce sensation ;
Notez pourtant que, dans cette action,
Il ne sentit aucune émotion.
C'était bon signe : il secoua la tête.
« Je vois, dit-il d'un air de gravité,
» Dans ce pouls-là grande vivacité,
» Et ce n'est pas guérison toute prête ;
» Il s'en faut bien. » La princesse à ces mots
Tremble, pâlit, et lui promet merveilles,
S'il veut du moins n'épargner soins ni veilles

Pour l'affranchir du plus affreux des maux.
Totile avait gagné leur confiance;
Et mère et fille admiraient sa science
Et son jargon, ses phrases de Crispin.
Il ordonna des boulettes de pain
Pendant huit jours; et surtout à Félime
Il prescrivit le plus étroit régime,
Et protesta qu'en huit jours, au plus tard,
On connaîtrait le pouvoir de son art;
Terme bien long quand l'attente est bien vive!
Le dernier jour, lui-même il présenta
A la sultane un lok qu'il apporta;
Et, déguisant la figue curative,
La lui fit prendre, et le lok réussit,
Et de moitié le nez se raccourcit.
Imaginez la surprise et la joie!
La reine en pleure, et le sultan bénit
L'ange sauveur que le ciel leur envoie.
Mais quels transports lorsque, le jour d'après,
Le second lok a le même succès!
Lorsque la cure, en un mot, se consomme,
Et que le nez rentre dans son état!
Chacun disait: « Non, ce n'est pas un homme;
» Non, c'est un dieu. » Les trésors de l'état
Lui sont offerts; il les refuse: on presse,
Mais vainement. Cependant la princesse
Se désolait: quel fut son désespoir
Quand il lui dit: « Je crois m'apercevoir

» Que tout mon art est sur vous sans pouvoir.
» Je l'avais craint. La sultane est guérie
» Par mon remède ; et voyez, je vous prie,
» S'il a produit sur vous le même effet.
» Il est bien clair qu'un obstacle secret
» Combat en vous sa vertu bienfaisante,
» Et rend enfin ma science impuissante.
» Que voulez-vous ? je n'y peux rien. — O ciel !
» Dit la princesse interdite, éplorée,
» Suis-je à ce point, hélas ! désespérée ?
» Me laissez-vous dans cet état cruel ?
» Et savez-vous de quel rare salaire
» Je puis payer vos soins et vos efforts ?
» Que de mes mains je garde des trésors
» Bien au-dessus de ceux du roi mon père ?
» Je vous rendrai plus riche mille fois
» Que ne le sont ensemble tous les rois ? »
Elle promet la bourse inépuisable :
C'était beaucoup ; mais que ne fait-on pas
Pour cesser d'être un monstre épouvantable !
Et quels trésors remplacent les appas !
Le médecin rit, et fait l'incrédule.
« Vraiment, dit-il, on promet sans scrupule
» Lorsque l'on veut guérir ; mais après tout
» Je veux tenter ; j'y consens, jusqu'au bout
» Je veux pousser cette pénible cure,
» Non pour de l'or, je n'en ai nul besoin,
» Mais par honneur, par affection pure. »

Pendant huit jours il redouble de soin
Près de Félime : après mainte grimace,
D'une moitié de nez la débarrasse.
« Je ne saurais, dit-il, aller plus loin;
» De mes travaux c'est le dernier miracle.
» Quoi! dit Félime, et pourquoi? quel obstacle
» Vous décourage et vous arrête ainsi,
» Quand vous avez à moitié réussi?
» Hélas! seigneur, pourriez-vous bien ici
» M'abandonner sans espoir, sans ressource?
Et dans ses mains elle remet la bourse,
Et malgré lui le force d'accepter.
« — Je vous l'ai dit, l'or ne peut me tenter;
» Je le méprise, et vous pouvez m'en croire.
» Je n'aime rien que mon art et sa gloire,
» Et je voudrais à toute heure, en tous lieux,
» En signaler les effets merveilleux.
» Je perds ici des instans précieux;
» Adieu. » Félime et supplie et conjure :
« Eh bien! seigneur, avec cette ceinture,
» En un moment vous pourrez parcourir
» Tous les pays. — Comment? — Je vous le jure.
» Au nom du ciel, daignez, daignez guérir
» L'infortunée à vos pieds suppliante.
» Cet autre don, que ma main vous présente
» ( Elle tenait le cornet ), est encor
» Pour un grand cœur un plus rare trésor :
» Il vous rendra le maître de la terre.

» Tout est à vous. Que votre art salutaire
» Sauve mes jours : si vous saviez, hélas !
» Ce que je perds !... Ma figure première
» Peut-être eût pu... J'avais quelques appas...
» Et si pour vous... » Elle n'acheva pas;
Elle rougit ; une beauté si fière,
S'humilier et descendre si bas !
Femme qui pleure a, dit on, bien des charmes ;
Mais certains nez gâtent beaucoup les larmes ;
Et de l'amour le temps était passé :
Par la vengeance il était remplacé.
Le fils d'Hanif était tendre et sensible ;
Mais le grand nez le rendit inflexible.
Par complaisance il parut accepter
Les trois présens, et même encor douter
De leur vertu ; cédant à la prière :
« Faisons, dit il, une épreuve dernière.
» Ce remède est bien puissant, et pour voir
» S'il réussit, regardez au miroir ;
» Car à jamais vous aurez la figure
» Que vous verrez dans cette glace pure. »
Félime avale une figue, et c'était
Figue commune; et pour en voir l'effet
Elle regarde, et, de douleur saisie,
Dit en poussant le cri le plus aigu :
« O ciel ! eh quoi ! j'aurai toute ma vie
» Un pied de nez ! — Oui, madame, et Tangu
» Vous en répond. La vengeance est remplie :

» Elle était juste, et j'ai repris enfin
» Ce que m'ôta la fourbe et le larcin.
» Je n'ai qu'à dire un mot, et vais détruire,
» Si je le veux, ce palais, cet empire;
» Mais je ne dois punir ici que vous:
» Ce châtiment suffit à mon courroux.
» Félime, au moins, ne sera plus friponne:
» Avec ce nez l'on ne trompe personne.
» Adieu, madame. » Il dit, et disparaît;
Et la ceinture, agissant à souhait,
Incontinent le porte en Tartarie.
Il y fonda, bien loin de sa patrie,
Un grand état, qui jusqu'à nous, dit-on,
Du fondateur a conservé le nom.
Il fit venir à sa cour son vieux père,
Qui de Tangu vit le règne prospère.
Tangu, conduit par le sage vieillard,
N'abusa point de son cornet terrible,
Se contenta d'être craint et paisible:
Aux malheureux de ses trésors fit part,
Remplit l'épargne et dota la misère;
Et quand la mort termina la carrière
Du vieil Hanif, au même monument
Il déposa le triple talisman,
Et l'enfouit bien avant sous la terre.
Il ne crut pas pouvoir trop le cacher:
Les curieux peuvent l'aller chercher.
  Pour la princesse, à qui sa faute attire

Tel traitement, livrée aux noirs accès
D'un désespoir qui va jusqu'au délire,
Elle passa ses jours dans les regrets,
Et sans pouvoir, quoi que l'on pût lui dire,
Avec son nez s'accommoder jamais.
  Ce châtiment est assez exemplaire;
On ne doit pas le trouver trop sévère.
Elle en fit trop, et sans doute elle eut tort.
Tromper trois fois! c'est beaucoup.—Les traîtresses!
Ah! j'en ai vu, de ces enchanteresses,
Tromper dix fois, et qu'on aimait encor.

FIN DE TANGU ET FÉLIME.

# CAQUET-BONBEC,

LA

# POULE A MA TANTE;

PAR JUNQUIÈRES.

# CAQUET-BONBEC.

## CHANT PREMIER.

Le vrai phénix est une agnès sans doute ;
Mais qu'il est rare à présent ! Sur sa route
Qui le rencontra est certes très-heureux :
Un cœur tout neuf est un effet scabreux,
Fort décrié dans l'amoureux commerce.
D'où vient cela ? C'est qu'hélas ! l'esprit perce,
Comme les dents, sitôt qu'on est sevré ;
Car nous vivons dans un siècle éclairé,
Où, pour trouver une fille novice,
Il faut la prendre au sortir de nourrice,
Et dans un sac, qui plus est, l'élever,
Quand on voudra telle la conserver.
Le temps n'est plus où la sage Nature
vos penchans servait de règle sûre,
unes beautés ; c'était bon autrefois,
iand la pudeur appréciait vos droits.
s désirs vains que la nature inspire,
plus commun, à présent, et le pire,
, croyez-moi, la curiosité.
es bientôt d'ouïr le Chat-Botté,

La Barbe-Bleue, et semblables vétilles,
Vous voulez faire aussi les grandes filles.
A peine, hélas! attrapez-vous dix ans,
Que l'on vous voit dévorer les romans:
Des passions le germe dans vos âmes
S'épanouit, et leurs funestes flammes
Font fermenter chez vous les sentimens.
Tous les objets affectent lors vos sens,
Vous désirez tout voir et tout apprendre :
On ne sait trop d'abord comment s'y prendre ;
Mais, en tenant l'aiguille ou le tricot,
Toujours l'oreille est à l'affût d'un mot ;
Et sur ce mot l'esprit bat la campagne :
On questionne en secret sa compagne
Sur ce qu'on voit, sur ce qu'on ne voit pas.
Que font, mamour, ces deux pigeons là-bas?
Se battent-ils? — Petite curieuse,
Vous ne serez bientôt plus vertueuse ;
Le désir vient de constater les faits ;
Et puis..... et puis..... C'est assez, je me tais ;
Mais j'en appelle à votre expérience,
Bonnes mamans, qui, dès la tendre enfance,
A la brochette élevez ces oiseaux ;
Malgré vos soins, vos verroux, vos barreaux,
Tant qu'ils auront des yeux et des oreilles,
Toujours serez les dupes de vos veilles.
N'est-il pas vrai? qui le sait mieux que toi,
Espiègle Amour! Viens donc, inspire-moi;

De tes écarts je célèbre l'histoire:
De pareils chants sont des vers à ta gloire.
Caquet-Bonbec, née au pays cauchois,
Hors de la coque au plus depuis un mois,
Blanche, hupée, et de tous points charmante,
Voilà, lecteur, de la Poule à ma Tante
L'âge, le nom, le pays et les traits.
Elle avait même été choisie exprès
Dans vingt poussins d'une seule couvée.
Onc on ne vit poulette plus privée:
Caquet-Bonbec reposait sur le sein
De sa maîtresse, et mangeait dans sa main;
Enfin ma Tante eût pour sa propre nièce
Porté moins loin ses soins et sa tendresse.
Pour une poule... oh! c'est trop singulier!
Il faut avoir un goût bien roturier.
— Et la beauté qui chérit sa perruche,
Son épagneul, sa chatte, ou sa guenuche
Plus que sa fille, et même son époux,
A-t-elle un goût bien plus noble, entre nous?
Quoi qu'il en soit, ma Tante aimait sa poule:
Cet amour-là peut passer dans la foule.
Elle n'osait la quitter d'un instant,
Et sous la clef l'enfermait en sortant.
Son but, surtout, était que sa pupille
(De très-bonne heure une poule est nubile)
N'eût de l'amour aucune notion:
Aussi chez elle il n'était question

Non plus de coqs que si dans la nature
On n'en n'avait jamais vu la figure ;
Ma Tante même évitait avec soin
De les nommer ni de près , ni de loin :
Car un nom reste, et souvent facilite
A découvrir les choses par la suite.
Elle avait pris un logis à l'écart,
Loin des voisins, de peur que, par hasard,
Du précurseur de l'aurore vermeille
Le chant aigu ne vînt frapper l'oreille
De sa poulette , et, par sa nouveauté,
Ne réveillât sa curiosité.
  Mais vains efforts ; tous ces petits mystères
En pareil cas, ma foi, ne servent guères :
L'instinct tout seul dicte aux moins entendus
Qu'il est encor d'autres individus
D'une nature à la nôtre homogène ,
Et sans lesquels nous ne sommes à peine
Que des moitiés d'êtres fort imparfaits.
De tels pensers bercent maintes agnès,
Que leurs mamans, leurs tantes et leurs mies
De bonne foi croyent bien endormies.
Je ne sais trop s'il ne vaudrait pas mieux
Sur tout cela leur dessiller les yeux ;
Tout doucement leur en dire les suites :
De ces dangers du moins étant instruites,
On ne pourrait les prendre au dépourvu.
En fait d'amour, ainsi que je l'ai vu,

La plus tôt prise est souvent la plus neuve:
Caquet-Bonbec, hélas! en est la preuve.
L'histoire dit qu'elle aimait à jaser;
Ma Tante aussi: l'on doit le supposer.
Or, quand Poulette apercevait sa bonne
En belle humeur, aussitôt la friponne
Lui venait faire, avec son air matois,
Des questions fort drôles quelquefois.
Je voudrais bien, disait-elle, connaître
D'où je proviens, et qui m'a donné l'être:
M'a-t-on trouvée ainsi que me voilà?
— Quelle demande! est-ce qu'on te moula?
Lui répondait ma Tante; eh! c'est ta mère
Apparemment qui t'enfanta, ma chère...
-- Ah! bon; mais où? quand? avec quoi? comment
M'a-t-elle fait? En feriez-vous autant?
Ma Tante alors ne savait que répondre;
Il eût fallu lui dire: Puis-je pondre?
A quoi Caquet eût répliqué soudain:
Qu'est-ce que c'est que pondre? Et de ce train
La question devenait délicate.
De crainte donc de quelque disparate,
La bonne, à bout, la réprimait d'abord,
En lui disant: Finissons, c'est trop fort;
Cela te passe, et tu n'es pas en âge,
A beaucoup près, d'en savoir davantage.
Et puis Caquet, se le tenant pour dit,
N'y songeait plus. Oh que non! de dépit,

En attendant qu'elle devînt plus grande,
Elle pensait à quelque autre demande.
Ma bonne Tante, environ pour un mois,
De sa maison fut contrainte une fois
De s'absenter pour affaire pressante.
La circonstance était embarrassante :
Que deviendra Poulette, mes amours?
Se disait-elle ; au logis, sans secours,
La laisserai-je un mois durant seulette?
Le terme est long ; et d'ailleurs, en cachette,
S'il arrivait que quelques coquelets
En eussent vent, gare alors les poulets!...
Je la mettrais volontiers du voyage ;
Mais la porter dans un panier, en cage,
C'est fort gênant.... Enfin, tout combiné,
Ce milieu fut par elle imaginé.
Non loin de là vingt ou trente vestales
Avaient lié, sous les règles claustrales,
Leurs volontés, et, grâce au triple vœu,
De l'avenir s'inquiétant très-peu,
Vivaient en paix, du moins en apparence.
Ma bonne Tante avait, dès son enfance,
Dans ce couvent fait son cours d'oraisons,
Et conservait depuis des liaisons
Surtout avec une antique discrète,
D'une humeur grave, et parfois même aigrette :
On la nomma la mère Misandra.
Avec raison notre Tante augura

Ne pouvoir mettre en des mains plus fidèles
Son cher bijou que parmi ces femelles.
Prête à partir, elle fut engager
Sa vieille amie à vouloir s'en charger.
Si vous saviez, lui dit la chère Tante,
En vérité, Poulette est étonnante;
C'est vous donner en dépôt un trésor :
Elle a des mœurs dignes de l'âge d'or;
Elle est sensible à la moindre équivoque,
Et telle enfin qu'au sortir de la coque.
Puis-je espérer que jusqu'à mon retour
Vous la gardiez dans votre basse-cour?
De tout mon cœur, reprit la nonne austère.
Caquet verra dans notre monastère
Un bon exemple ; et quand vous reviendrez,
Grâce à nos soins, vous la retrouverez
Tout aussi sage, et beaucoup mieux instruite.
Reposez-vous sur moi de sa conduite.
Ma Tante ayant sur ce point le cœur net,
Le lendemain part en cabriolet.
— Pour aller où? — Bon! qu'importe? A la foire :
Cela ne fait rien du tout à l'histoire.
Quant à Bonbec, Misandra par le tour
La fit passer ; puis dans la basse-cour,
Entre ses bras portant sa nouvelle ouaille,
Fut l'enfermer parmi mainte volaille.
En cage donc, ou gare les accrocs
Pour sa vertu ; car on sait que les coqs

Sont libertins, qui, hors de l'épinette,
Respectent peu l'honneur d'une poulette.
La vieille nonne aurait fait un beau coup
D'aller ainsi livrer sa fille au loup !
  Ah ! doucement, suspendez vos critiques ;
Vous ignorez du couvent les rubriques :
Tout mâle était exclus de cette cour ;
Messieurs les coqs, peu discrets en amour,
Pouvant donner à nos jeunes vestales
Des notions d'unions conjugales,
On n'y voyait pas même un seul poulet ;
La seule abbesse, encor prenant le lait,
Pouvait avoir quelque chapon en mue ;
Mais avant tout, de crainte de bévue,
Si fallait-il que ces infortunés
Par des experts fussent examinés,
Et leurs rapports, devant les vénérables,
En plein chapitre affirmés véritables.
D'une autre part, sur ce béni palier
Vous eussiez vu de poules un millier,
Sans y compter maintes poulardes grasses
Qui fourmillaient dans cinq ou six cours-basses.
  Qui n'aurait cru la pudeur de Bonbec,
Dans cet asile, à l'abri d'un échec ?
Mais pour tenter le sexe trop fragile,
Que le démon est en ruses fertile !
Pour séduire Eve on sait qu'anciennement
Il employa l'organe d'un serpent :

Ce jargon-là n'étant plus trop en vogue,
Il en prit un beaucoup plus analogue.
Ciel! deviez-vous souffrir que ce vautour
Troublât ainsi toute une basse-cour!
Un beau matin, au lever de l'aurore,
Comme au dortoir on sommeillait encore,
On entendit, d'une distincte voix,
*Coquerico* répété par trois fois.
A ces accens soudain poules émues,
Le bec ouvert, restent comme statues:
Pour les trois quarts ce mot était du grec,
Mais pis encore, las! pour Caquet-Bonbec.
Le bruit cessé, nos poulettes de faire,
A leur façon, chacune un commentaire
Sur l'animal, dont les terribles cris
Avaient si fort troublé tous les esprits,
Car on sentait qu'une telle musique
Ne partait pas d'un gosier monastique.
L'une disait: C'est un monstre, ma sœur.
Quel vilain chant! disait l'autre; il fait peur.
Bref, on ne fit, jusqu'à la nuit venue,
Que discourir de la bête inconnue.
Il en faut moins pour exciter souvent
Bien des caquets au milieu d'un couvent.

---

# CHANT SECOND.

Un philosophe a prétendu naguères
Que nous devions, misères pour misères,
Choisir plutôt d'être aveugles que sourds.
Moi, j'aimerais bien mieux, tout à rebours,
Garder mes yeux, et perdre mes oreilles:
C'est un plaisir de jouir des merveilles
Que la nature offre à l'œil ici-bas.
Autre avantage, et dont je fais grand cas:
Lorsque l'on voit on peut lire; et quels charn
Contre l'ennui quelles puissantes armes!
Que ce docteur partage donc en deux
Le différend, ou je garde mes yeux,
Et consens fort qu'il prenne mes oreilles,
Quand j'en aurais quatre paires pareilles,
Pour la longueur, à celles de Midas.
Au fond, un sourd gagne à n'entendre pas
Le plus souvent de noires médisances,
De sots propos remplis d'impertinences,
Des quolibets sans sel et sans esprit,
Et des chansons dont la pudeur gémit.

Bref, selon moi, sa thèse est révoltante.
Sans contredit, si la Poule à ma Tante
Eût, par exemple, été sourde, il est clair
Que ces accens qui vinrent frapper l'air,
N'eussent jamais dans son âme fait naître
Le vain désir de voir et de connaître
L'auteur caché de ces sons enchanteurs;
Désir fatal qui causa ses malheurs.
Mais chut... que dis-je? en ce récit tragique
Suivons des faits l'ordre chronologique.
Caquet-Bonbec nuit et jour, *in petto*,
Réfléchissait à ce *coquerico*.
D'où peut venir l'émotion nouvelle
Que ce chant-là me cause? disait-elle.
Oui, pour connaître et pour voir ce chanteur,
Je donnerais dix plumes de bon cœur.
Dans son esprit, la Poulette à ma Tante
Rappelle alors qu'à cette voix tonnante
Une des leurs, experte apparemment,
N'avait fait voir aucun étonnement:
Elle en conclut que cette Poule altière
Devait sans doute être au fait du mystère.
Sur ce soupçon, Caquet l'aborde un jour,
Et, l'attirant dans un coin de la cour:
Vous paraissez, lui dit-elle, ma bonne,
Poule de cœur; pour moi, je suis poltronne,
Et tremble encor de ce *coquerico*
Qui, l'autre jour, fit retentir l'écho.

Mais j'aperçus que cette voix terrible
Ne fit sur vous aucun effet sensible :
Vous savez donc, sans doute, ce que c'est?
Dites-le-moi, ma bonne, s'il vous plaît.
Or, cette poule, à qui Bonbec, peu fine,
S'adressait là, se nommait Discoline,
Vieille commère, et qui, dans son printemps,
Avait, dit-on, eu grand nombre d'amans:
Étant déjà sur le retour de l'âge,
Quand elle vint dans ce réduit sauvage,
Où tout plaisir lui semblait interdit,
Elle voulut se mettre, par dépit,
Peut-être bien aussi par lassitude,
Dans la réforme, et se donna pour prude,
Critiquant tout dans ses sombres humeurs.
C'est singulier! comme, affectant nos mœurs,
Les animaux qui parmi nous habitent,
Par instinct seul quelquefois nous imitent!
Mais poursuivons. Discoline à Caquet
Répondit donc d'un air grave et discret:
Oui-da, je sais, n'en doutez pas, mignonne,
D'où part la voix qui si fort vous étonne:
C'est d'un oiseau presque semblable à nous,
D'un caractère altier, rude et jaloux.
Ah, ciel! pourquoi l'ai-je connu! ma vie
De mille maux n'eût pas été suivie.
Fait pour garder le ton de courtisan,
Auprès de nous il agit en sultan,

De nos désirs exige seul l'hommage,
Et prétend seul au droit d'être volage.
Ah ! bénissez mille fois votre sort
D'être enfermée ici comme en un port,
Où vous vivez loin de son esclavage ;
Car c'est surtout des poules de votre âge
Qu'il est friand : bientôt ce suborneur
Vous ravirait sans pitié votre honneur.
J'ai, comme vous, été jeune et jolie...
Ah ! s'il se peut, de crainte de folie,
Ignorez donc qu'au monde il est des coqs :
En fait d'amour ce sont tous des escrocs.

Ce peu de mots, de la Poule à ma Tante
Ne fit encor qu'une demi-savante ;
Mais c'en fut bien assez pour lui donner
Ample matière à beaucoup raisonner.

En tout pays, au reste, c'est l'usage ;
Car, qui voit-on raisonner davantage
Sur tous sujets que les demi-savans ?
Le pis encor, c'est que ces pauvres gens
N'ont pas le quart du bon-sens de Poulette.

Pour revenir à notre historiette,
Sur ce qu'enfin Discoline avait dit,
Bonbec forgeait, dans son petit esprit,
Mille portraits de figure risible
De cet oiseau si fier et si terrible :
Car pour le nom on ne l'oubliait point ;
En cas pareil c'est toujours un grand point.

Mais savoir seule un secret est bien fade;
Et le moyen, avec sa camarade,
D'en pouvoir taire un tel que celui-ci,
Dont on n'est pas encor bien éclairci!

Bonbec aimait une jeune Leucote,
Autre poulette, et qui n'était brin sotte:
Elle s'en vint lui dire un jour tout bas:
Mon cœur, gageons que tu ne connais pas
Un animal qu'on nomme un coq? Peut-être,
Dit l'autre : ici le voyons-nous paraître...
— Jamais, ma sœur; un coq est un oiseau
Nous ressemblant comme deux gouttes d'eau,
De notre honneur très-friand : c'est dommage
Qu'il soit, dit-on, jaloux, fier et volage.
De lui partait ce cri qui, l'autre jour,
Fit retentir si fort la basse-cour.
C'est Discoline, une de nos doyennes,
Qui me l'a peinte de couleurs si vilaines;
S'en plaignant fort, je ne sais pas pourquoi,
Elle en a fait un mystère avec moi.

Oui, dit Leucotte : il me vient une idée
Sur la figure assez dégingandée
De ces chapons qui vivent parmi nous,
Nous regardant avec des yeux jaloux :
Ils sont peut-être un peu de cette espèce:
Consultons-en quelqu'un avec adresse.

C'est bien pensé, dit Bonbec. A l'un d'eux,
Avec douceur, le couple curieux

. d'abord tirer la révérence,
lisant : Seigneur, votre excellence,
queue en cercle et son grand froc,
lle pas une façon de coq ?
el propos, mesdames, je vous prie,
ssez-vous pareille raillerie ?
pondit d'un gosier enrhumé,
gissant, cet eunuque emplumé.
ous bien que tout autre à ma place
averait ses griffes sur la face ?
l'excuse ; et de votre côté
norance, et non malignité :
iez donc enfin à me connaître.
c'est vrai, je suis un coq sans l'être ;
ié tel, grâces à mes parens,
regrets en sont de sûrs garans ;
brutal ennemi de ma race,
e donner parmi vous une place,
n main, par le plus noir forfait,
une encor, privé de ce qui fait
q à moi toute la différence.
il pâtit de telle confidence,
puis vous rien dire de plus,
offrir que des vœux superflus.
s ces mots, don Chapon à nos belles
adieux, jette les yeux sur elles,
son cœur pousse un soupir amer.
il récit, qui n'était pas trop clair,

N'empêcha point Bonbec et sa compagne
De faire encor cent châteaux en Espagne.
  Nous voici moins instruites que devant,
Et le gaillard, je crois, nous en revend,
Disait Bonbec : comment a-t-il pu naître
Vrai coq d'abord, et puis cesser de l'être ?
Que veut-il dire avec ce fer aussi ?
Quoi qu'il en soit, au surplus, de ceci,
Si faut-il que, malgré verroux et pèle,
Je voie un coq, ou qu'un diable s'en mêle.
Mais, attends... oui... c'est un moyen très-sûr...
Qui nous empêche, escaladant le mur,
D'aller chercher nous-mêmes à la ronde
Cet oiseau rare ? Il en est dans le monde
Plus d'un, peut-être ; et celui, l'autre jour,
Qui criait tant, semblait près de la cour ;
Nous pourrions bien le rencontrer encore :
Dépêchons-nous ; ce désir me dévore.
Tope, partons, dit Leucote, aujourd'hui,
Sauf à rentrer tout de suite avec lui.
  Joli complot pour des poules cloîtrées !
Mais fournissez d'ailes bien assurées
Chaque nonnain ; si tout n'est envolé
Demain au soir, je veux être étrillé.
  Le parti pris par nos jeunes ouailles
De s'échapper pardessus les murailles,
On avisa comme on ferait ce saut :
Le mur était par dedans un peu haut ;

Puis, nonobstant qu'entre les volatiles
Les poules sont au vol les moins agiles:
Pour leur ôter toute démangeaison
De fuir un jour de la sainte prison,
D'une aile au moins on avait la coutume
De leur rogner le bout de chaque plume.
Heureusement deux milliers de fagots
Dans cette cour étaient tout à propos
Rangés en pile, et l'on pouvait du faîte,
Presqu'à pieds joints, du mur gagner la crête:
Ce fut aussi par là qu'on résolut
De s'esquiver sans qu'on s'en aperçût,
Et pas plus tard que dès la nuit suivante.
La sœur tourière, avec une servante,
Avait le soin, chaque jour vers le soir,
De faire entrer les poules au juchoir;
Mais pêle-mêle on ne les comptait guères:
Quand ce fut l'heure à peu près, nos commères
Sous un hangar s'en furent avec soin
Toutes les deux se blottir sous du foin.
Déjà la nuit, de crêpes attifée,
Était au tiers de sa course, et Morphée,
Entre ses bras dorlotant nos nonnains,
Les amusait du moins de songes vains,
Lorsqu'en tremblant nos deux bonnes amies
Quittent leur cache, et, rien moins qu'endormies,
Grimpent sans bruit au faîte des fagots,
Et puis de là sur les murs de l'enclos.

Ma Tante, hélas! qu'êtes-vous devenue?
Encore un saut, et Bonbec est perdue.
La lune était justement dans son plein,
La nuit tranquille, et le temps fort serein:
Du haut en bas nos deux aventurières
Virent bientôt de profondes ornières,
De vastes champs, et d'épis hérissés,
De grands jardins entourés de fossés.
A ces objets, tous inconnus pour elles,
La peur d'abord les prit, et nos pucelles
Plus d'un quart-d'heure agitèrent tout bas
S'il valait mieux retourner sur ses pas;
Mais il était écrit dans le grand livre:
*Caquet-Bonbec, lasse de toujours vivre*
*En automate et sous l'œil des argus,*
*Ira du monde apprendre enfin les us.*
Aussi bientôt, comme la plus hardie,
Rassura-t-elle en ces mots son amie:
Allons, ma sœur, il faut dégringoler;
Nous en avons trop fait pour reculer:
Que risquons-nous? Hors de ce monastère
N'est-il donc plus d'autres poules sur terre?
Va, nous ferons comme elles à peu près.
Caquet-Bonbec, alors sur ses jarrets
Fait un élan, et, déployant son aile,
Se jette à bas, et Leucote après elle.

---

# CHANT TROISIÈME.

ON dit toujours : poursuivez jusqu'au bout,
Vous parviendrez ; comptez que c'est dans tout
Uniquement le premier pas qui coûte.
En général c'est vrai ; pourtant j'ajoute
Que le second ne coûte guère moins :
Je pourrais bien prendre ici pour témoins
Ces nouveaux chants où s'engage ma Muse,
Si ce n'était que ce travail m'amuse ;
Car mon Pégase a le trot assez doux.
Ce que j'en dis, hélas ! n'est que pour vous,
Caquet-Bonbec, poule trop imprudente.
L'eussiez-vous cru, ma scrupuleuse Tante,
Que votre élève, après vos documens,
Dût, à telle heure, ainsi courir les champs ?
Mais, après tout, elle seule est blâmable ;
De ses travers étiez-vous responsable ?
Après l'avoir mise en si bonnes mains,
Qui ne fîrait sa fille à des nonnains ?
Caquet-Bonbec ayant, avec Leucote,
Du haut du mur fait un saut dans la crotte,

Quand sur leurs pieds elles purent tenir,
Ne surent plus d'abord que devenir;
Enfin Caquet prit ainsi la parole:
Eh bien, ma sœur, de notre cabriole
Quel sera donc le but? de quel côté
Porterons-nous nos pas? En vérité,
Je ne sais trop, lui répondit Leucote;
Jamais, mon cœur, je ne fus si pagnote:
Il faut pourtant partir avant le jour;
Si l'on allait hors de la basse-cour
Nous rencontrer à ces heures indues,
On nous prendrait pour des poules perdues.
C'était bien dit. Ainsi ces deux enfans
Partent enfin côte à côte, à pas lents,
D'une démarche inquiète, incertaine,
Sans dire mot, retenant leur haleine:
Tous les objets leur donnent le frisson,
La moindre feuille agitée, un buisson,
L'onde où se peint la lune, à face blême,
Un caillou blanc, jusqu'à leur ombre même,
Qui leur semble être une sœur qui les suit.
Tels, se glissant dans l'ombre à petit bruit,
Sur les glacis d'une ville investie,
Deux espions, avant une sortie,
Vont observer, se courbant à demi,
Ce que l'on fait dans le camp ennemi.
Du vieux Tithon l'épouse matinale,
Quittant déjà sa couche nuptiale,

Mettait son nez couleur de rose à l'air;
Autrement dit, il faisait déjà clair,
Quand notre couple, au coin d'une masure,
Voit à vingt pas, pour première aventure,
Certain croquant, ayant guêtres, bâton
Et havre-sac : c'est d'un demi-fripon,
Comme l'on sait, l'uniforme ordinaire.
Bonbec, Leucote, hélas! qu'allez-vous faire?
Un tel escroc est pire qu'un renard;
Sauvez-vous vite... ô ciel! il est trop tard;
Le larronneau, dans son âme assassine,
D'abord avait, d'après leur bonne mine,
Fondé l'espoir d'un excellent repas.
  A son aspect, poulettes sur leurs pas
Vers le couvent veulent prendre la fuite;
Mais le maraud se met à la poursuite,
Et dans un coin cherche à les acculer.
Ah! si du moins vous eussiez pu voler!
Mais, je l'ai dit, des nonnes le faux zèle
Ne leur laissait l'usage que d'une aile.
Qu'on vienne encor nous dire que la peur
Dans le besoin en donne! quelle erreur!...
  Déjà pourtant quelques toises d'avance
Leur faisaient luire un rayon d'espérance,
Quand le manant, qui craint de perdre enfin
Sa riche proie, empoigne ce gourdin
Si redoutable aux poulets et poulardes,
Et de roideur le lance à nos fuyardes.

Le bâton tourne en sifflant dans les airs,
Et vient frapper, par un fatal revers,
Dans le jarret la petite Leucote,
Qui, du coup, reste et boiteuse et manchotte.
Reconnaissant alors, mais un peu tard,
Son équipée, à son dernier regard,
Qu'elle tourna vers le saint monastère,
On remarquait un regret très-sincère
D'avoir, hélas! quitté la basse-cour.
Fondant sur elle alors comme un vautour,
Le fier larron renferme sa capture
Dans son bissac, rendant grâce à Mercure.
Caquet-Bonbec, pendant tout ce tracas,
Tâchait toujours de s'enfuir à grands pas,
Et détalait à travers la campagne,
Tout en pleurant le sort de sa compagne:
Car le grivois, sans avoir été vu,
Fort satisfait de s'être ainsi pourvu
Pour ce jour-là tout au moins de quoi vivre,
S'embarrassa très-peu de la poursuivre,
Et fut chercher chape-chute autre part.
  Bonbec, voyant s'éloigner le pendard,
Sur ses talons s'accroupit dans la plaine,
Pour réfléchir en reprenant haleine.
  Réfléchir! elle! une poule! Oh! ma foi,
C'est, dira-t-on, se moquer. — Eh pourquoi?
Je vous soutiens que tout le monde pense,
Sages et fous; toute la différence

C'est que ceux-là réfléchissent avant,
Et que ceux-ci ne le font seulement
Que bien après l'action entreprise.
  Poulette donc, raisonnant à sa guise,
Disait tout bas : Mon sort est bien chanceux ;
Nous avons fait une sottise à deux,
Et je suis seule à présent à la boire !
De mon honneur qu'est-ce que l'on va croire ?
Et si ma bonne allait me découvrir !...
Ah ! juste ciel ! j'aimerais mieux mourir.
Ce serait bien le parti le plus sage
De renoncer à ce maudit voyage,
En regagnant, sauf la correction,
L'enclos sacré de notre pension :
Mais quoi ! j'irais reprendre la clôture
Sans avoir vu le coq, même en peinture !
Quel supplice ! Ah ! ce désir dans mon cœur
S'opposerait sans cesse à mon bonheur.
Voyons-en un, du moins pour les connoître,
Et je retourne aussitôt dans mon cloître.
  Ainsi raisonne avec son traversin
Tout crâne enté sur un corps féminin.
Ah ! si maman me faisait voir ce monde
Contre lequel nuit et jour elle gronde ;
Comme elle au moins si j'en avais tâté
Pour en connaître à fond la vanité,
Dans un désert, lors de toutes mes forces
J'irais bientôt fuir ses fausses amorces...

Abus; malgré ses piéges, ses poisons,
Le monde plaît tant que nous lui plaisons;
On ne le trouve injuste, on ne l'évite
Que lorsque, hélas! le premier il nous quitte.
Notre Bonbec sur ce qu'elle ferait
Avec sa crête ainsi délibérait,
Quand elle vit, se tournant par derrière,
Un tourbillon d'une épaisse poussière,
D'où s'échappait, à différentes fois,
Un bruit confus de glapissantes voix.
A cet objet notre poule idiote
Croit voir soudain, comme eût fait don Quicho
Dans la frayeur qui trouble son cerveau,
De fiers géans un escadron nouveau;
Mais toutefois avec la différence
Que don Quichotte eût présenté la lance,
Piqué des deux, couru les assaillir,
Et que Bonbec se disposait à fuir,
Peu curieuse avec eux d'en découdre.
Heureusement ce nuage de poudre
N'annonçait pas tout-à-fait des géans,
Mais des dindons qu'un garçon de dix ans,
La gaule en main, dans les champs menait paît
Bonbec n'ayant l'honneur de les connaître,
(D'où voudrait-on qu'elle les eût connus?)
A leurs maintiens gauches et saugrenus
Les prit pour gens simples et sans malice,
Et puis, d'après je ne sais quel indice,

Se figura que peut-être c'était
Un régiment de coqs qu'elle cherchait :
Ce qu'on désire est chose décidée.
Ainsi Bonbec, sur cette fausse idée,
Au devant d'eux s'avance sans effroi,
Se rengorgeant, demandez-moi pourquoi.
  Les poulets d'Inde, entr'autres avantages,
Sont réputés de si sots personnages,
Que l'on a fait, tant elle saute aux yeux,
De leur bêtise un proverbe en tous lieux.
Peu faits, d'ailleurs, encore à nos coutumes,
Ces indiens pour le beau sexe en plumes,
Comme nos coqs, n'ont pas le ton galant.
  Poulette donc de cet air nonchalant
Approchait d'eux, quand chaque poulet d'Inde,
La crête en feu, sur ses ergots se guinde,
Et l'environne en marchant de biais;
Puis quelque temps, d'un air assez niais,
La considère : après quoi ces maussades
A coups de bec lui font mille incartades.
Puissent, ô ciel! ces fiers dindons un jour
Par des cochets, dans une basse-cour,
Etre honnis avec tant d'amertume,
Que, leur tirant jusqu'à la moindre plume,
On les rechasse en leur pays natal,
Pour les punir d'un tour aussi brutal!
  Bientôt, hélas! la Poulette à ma Tante,
De toutes parts déplumée et sanglante,

A leur accueil connaît le quiproquo,
Qu'ils n'étaient gens chantant *coquerico*,
Et qu'il fallait fuir de toute sa force.
Aussi fit-elle. Une fâcheuse entorse,
Que se donna la petite en chemin,
Pensa la rendre encor d'un chien gredin
La triste proie : heureusement Poulette
Se trouvait lors près d'une maisonnette ;
Par la chatière, en haletant, Caquet
Echappa vite à la dent du roquet,
Comme un voleur que la maréchaussée
Poursuit de près ; et fut, tête baissée,
Sans regarder, se tapir sous un four.
  Convenons-en, voici pour un seul jour,
Pour qui n'a vu le monde qu'en peinture,
Des incidens d'assez mauvais augure.
Mais, dira-t-on, les romans sont remplis
De pareils faits : une jeune Philis,
A qui l'amour a tourné la cervelle,
Par un amant, au moins aussi fou qu'elle,
Se fait en poste enlever un matin
Hors du couvent ; surviennent en chemin
Des cavaliers ou des voleurs, n'importe,
L'épée au poing, tuant tout ; on l'emporte
Au fond d'un bois, et puis.... *et cœtera*.
Eh ! qui l'ignore ? Oui, sans doute on lira
Dans cent romans pareilles aventures,
Mais ce seront des fables toutes pures ;

Au lieu qu'ici l'on vous donne des faits
Qu'on garantit vrais s'il en fut jamais.
De la chaumine, où la Poule à ma Tante
Vint se sauver, l'hôtesse était absente,
Et, qui plus est, toute sa suite aussi.
Qu'on n'aille pas être la dupe ici
De tout ce monde ; à parler sans emphase,
Mère Michelle était de cette case
Patrone unique, et sans bêtes ni gens.
Bonbec sentit, ayant repris ses sens,
Que son jabot criait vraiment famine ;
Quittant sa cage alors, par la cuisine
Elle se traîne en rôdant pour chercher
Par-ci par-là quelque chose à mâcher.
Chez les petits on trouve, au bout du compte,
Une ressource et plus sûre et plus prompte.
Grands de la terre, au pauvre malheureux
Que servent, las ! vos apprêts somptueux ?
Sur vos parquets bien cirés, ma Poulette
N'eût point trouvé seulement une miette :
Un ventre à jeun sous un lambris doré
Est fort souvent assez mal restauré.
Sur le plancher de la mère Michelle,
Sous le grabas, la huche, l'escabelle,
On trouve à vivre : enfin dans ce taudis
Caquet-Bonbec fit un repas exquis.

---

# CHANT QUATRIÈME.

Les deux tonneaux dont Jupiter nous verse
Le bien, le mal, quoique toujours en perce,
Ne coulent pas tous les deux à la fois ;
Et quand ce dieu, par vengeance ou par choix,
Nous a tiré quelque peu de piquette,
Il faut la boire, et de l'autre feuillette
Bientôt après il nous donne du bon :
Ou, pour parler en plus commun jargon,
Toute sa vie un pauvre misérable
Ne trouve pas à sa porte le diable.
Caquet-Bonbec n'avait pas eu d'abord
A se louer infiniment du sort.
On me dira : c'était sa faute, au reste ;
Pourquoi courir ? C'est vrai ; qui le conteste ?
Mais depuis quand le sort, pour le guignon,
S'informe-t-il si l'on a tort ou non ?
Quoi qu'il en soit, la Fortune inconstante
Donna répit à la Poule, à ma Tante.
Mère Michelle, en revenant le soir
De son travail, fort surprise de voir

Notre Bonbec dormant dans sa chaumine,
Pensa d'abord que de chez sa voisine
Cette Poulette, égarée un peu tard,
Etait chez elle entrée à tout hasard,
Et la laissa, la tête sur son aile,
Faire dodo; car la mère Michelle,
Quoique assez pauvre et vieille, était, dit-on,
Le meilleur cœur de femme du canton.
Le lendemain, la mère prend Poulotte
Sur ses genoux, la baise, la dorlote,
Et lui demande enfin pourquoi, comment
Elle est venue. Un si doux traitement
De la petite ayant calmé le trouble,
Elle lui rend ses caresses au double;
Mais sur le fait dont était question,
On s'attend bien à la restriction:
Quand une histoire est un peu graveleuse,
Dans son narré toute fille est menteuse.
Maman, lui dit Bonbec d'un ton câlin,
Si vous saviez, j'ai bien eu du chagrin!
J'ai quelque part une bonne qui m'aime
D'un amour tendre, et que j'aime de même.
Hier au matin j'eus la démangeaison
De m'écarter un peu de sa maison;
C'était, je crois, la première sortie
Que j'eusse faite encore de ma vie:
J'étais au plus à cent pas du logis
Lorsqu'un quidam, suivi d'un chien, s'est mis,

Comme un brutal, à me poursuivre; en sorte
Que, me coupant le chemin de la porte,
Il m'a fallu fuir d'un autre côté :
C'est un miracle insigne, en vérité,
Que j'aie enfin gagné votre demeure;
Mais j'ai couru pendant au moins une heure
A travers champs. Ma chère bonne ainsi
Doit demeurer bien loin, bien loin d'ici.
Lorsque Bonbec eut dit, mère Michelle
Lui répliqua : Console-toi, ma belle;
Près du hameau nous avons un devin
Qui lit par cœur au livre du Destin;
Nous l'irons voir sans te faire connaître;
Point ne voudrait devinailler peut-être
Pour une poule : il en serait honteux :
Je feindrai donc avec lui que je veux
Le consulter sur le sort d'une nièce.
Or, ce devin, rare dans son espèce,
En était un de ceux que les anciens
Avaient nommés alectryomanciens,
Gens fins, passant pour faire des miracles.
Ils ont coutume, en rendant leurs oracles,
De se servir de coqs; et c'est, dit-on,
De là qu'en grec est dérivé leur nom.
D'abord ces coqs doivent être très-vierges;
Puis dans un coin, au milieu de trois cierges,
Est élevé, sur des pieds en sautoir,
Comme un autel rond, plat, de marbre noir,

Au bord duquel, dans deux circonférences,
Sont évidés, à d'égales distances,
Vingt-quatre creux, ayant chacun devant
De l'alphabet une lettre d'argent.
  Quand au sorcier arrive une pratique,
Il prend d'abord sa baguette magique,
Roule les yeux, et trace, sans compas,
Un cercle en l'air, prononce à demi-bas
Cinq ou six mots inconnus et qu'il forge :
Dans chaque case il dépose un grain d'orge,
Choisit un coq à jeun, le met debout
Sur cet autel, bien au centre surtout.
Ce coq bientôt, quoi qu'un sophiste en dise,
Du centre aux grains, dont l'odeur l'électrise,
Marche au hasard, en croque deux ou trois,
Ou plus ou moins : de ceux dont il fait choix
Le sorcier suit les lettres sans rien dire,
Et puis, feignant que quelque dieu l'inspire,
D'après cela débite hardiment
Une réponse. On paie grassement,
Et l'on s'en va très-instruit. Dans la suite
S'il est trouvé menteur, il en est quitte
Pour dire aux gens qu'ils ne l'ont pas compris.
  Notre devin, grand, sec, à cheveux gris,
Avait l'honneur, disait-on, de descendre,
Du côté gauche, il est vrai, de Cassandre;
Calembredain était son nom. Le sort
Semblait toujours être avec lui d'accord;

Il ne s'était, assure la chronique,
Jamais trompé, hors une fois unique
Qu'un jeune gars, croyant beaucoup valoir,
Vint tout exprès le trouver pour savoir
Quel rang un jour il aurait dans le monde.
Le coq, posé lors sur la table ronde,
Prit sans choisir quatre grains qu'il croqua,
Dont le devin les lettres remarqua :
Elles formaient le mot FRIP, mot barbare,
Et propre à faire enrager un ignare.
Le grand docteur, maître Calembredain,
D'après ce mot, au jeune homme soudain
Dit qu'il serait FRIPIER. Mais notre drôle,
Se sentant né pour faire un autre rôle,
Et d'un métier si vil ayant horreur,
Prit une étude, et se fit procureur.
Donc, pour n'avoir trouvé FRIP analogue
Qu'au mot FRIPIER, cet habile astrologue,
Pour cette fois, prit à gauche. En tout cas,
Quel est celui qui ne se trompe pas ?
Mais renouons le fil de notre histoire,
Qu'a trop rompu ce récit accessoire.
Mère Michelle ayant mis sur-le-champ
Son beau corset, son cotillon tout blanc,
Ses souliers neufs brodés sur les courroies,
Dans un panier couvert à claires voies,
Coucha Bonbec doucement sur du foin,
Et, sur le bras la portant avec soin,

S'en fut trouver le sorcier dans son antre.
Mais quel prodige ! à peine Michelle entre,
Que l'on entend éclater dans les airs
*Coquerico* de vingt gosiers divers.
Qu'on vienne encor traiter de ridicules
Les partisans zélés des corpuscules !
Ceux de Bonbec, par émanation,
Des coqs voisins causaient l'émotion.
A ce grand bruit le sorcier en colère
Vint en criant : Au diable soit la mère !
Es-tu donc folle ? Et ta poule, morbleu !
Va mettre ici tous mes cochets en feu.
Que votre altesse excuse cette offense ;
J'en ignorais, seigneur, la conséquence :
Mais j'aurai soin, dit Michelle, en ce cas,
Que du panier elle ne sorte pas.
Ne craignez rien de l'entrevue, au reste ;
Car si vos coqs sont chastes, je proteste
Que ma poulette au moins l'est tout autant.
C'était jurer un peu légèrement :
A peine aurais-je osé répondre d'elle
Pour la minute où la mère Michelle
Dessous le bras l'avait dans un panier,
Surtout encor vis-à-vis d'un sorcier.
Calembredain dit donc lors à la mère :
Qu'exigez-vous de notre ministère ?
Je viens, hélas ! reprit-elle, seigneur,
Pour vous prier, en tout bien, tout honneur,

De mettre en jeu votre sorcellerie,
Et de me dire, au moins sans tricherie,
Quel est le sort d'une nièce que j'ai :
Depuis un mois du logis, sans congé,
Elle est partie un matin presque nue,
Et je ne sais ce qu'elle est devenue.
Or, de votre art en tous lieux il est bruit :
Par grâce donc apprenez-moi quel fruit
De son voyage apportera ma nièce,
En vous donnant, bien entendu, la pièce.
Dans un instant, reprit Calembredain,
Nous vous aurons débrouillé son destin.
Mais je n'ai point tantôt dit, quand j'y pense,
Que tout le tour du salon d'audience
Etait garni d'espèce de guichets
Où le sorcier renfermait ses cochets.
A peine donc la mère avec Poulette
Parurent là, que, dans chaque épinette,
Messieurs les coqs à travers les barreaux
Mirent le nez, en faisant de tels sauts,
Que l'on eût dit que du diable Asmodée
Toute la troupe était lors possédée.
De son côté la petite Bonbec
Gesticulait aussi des pieds, du bec,
Dans son panier, par l'entre-deux des clisses,
Observant tout, comme dans les coulisses
Marton, pour voir quelque objet de détail,
Lorgne à travers des bâtons d'éventail.

Mais, las! ce fut vraiment bien autre chose
Quand tout fut prêt, et que le virtuose
Mit sur la table, au centre à découvert,
Un jeune coq au maintien noble et fier!
La fine crête à campane vermeille
D'un air galant flottait sur son oreille:
Elle semblait un casque, et ses ergots
Des éperons. Ce cochet, en deux mots,
Dans cet état, avait tout l'air du monde
D'un chevalier dit de la Table Ronde:
Son nom était Néocrite. On sent bien
Que chaque coq avait aussi le sien;
Car sans cela, quoique sorcier, leur maître
Sans doute eût eu peine à les reconnaître.
Le gaillard donc, qu'un coup d'œil de Caquet
Dès son entrée avait rendu coquet,
Auparavant que de visiter l'orge,
En son honneur entonne à pleine gorge,
D'une voix mâle, un long *coquerico*,
Auquel on fait de toutes parts écho;
Ensuite il prend deux grains par complaisance.
Le devin lit OA. Ciel! quelle chance!
S'écria-t-il avec un saint transport.
Oui, je ne vois dans le livre du Sort
Que du profit pour la petite nièce,
Et pour la tante aussi qu'elle intéresse:
Le mot OA désigne que l'enfant
Retournera pleine d'or et d'argent.

Soit ; grand merci ; j'en ai bien de la joie,
Répond la mère en offrant sa monnoie.
Puis au sorcier faisant salamalec,
Regagne l'huis en rapportant Bonbec,
Dont un coup d'œil, filé vers Néocrite,
Semble lui dire : à regret je te quitte.
Mère Michelle, au logis de retour,
Prend la Poulette, et dit : Eh bien, mamour,
De cet oracle entends-tu la finesse ?
S'il s'agissait tout de bon de ma nièce,
Ce mot OA pourrait bien annoncer
L'or et l'argent qu'elle doit amasser ;
Mais par rapport à toi, le sort, mignonne,
Rencontre mal ; pourtant de la personne
Pour qui l'on fait la consultation,
Dans sa réponse il suit l'intention :
Ainsi vraiment je n'y puis rien connaître.
Oui, dit Bonbec, il se peut fort bien être
Qu'à mon sujet le sort mente aujourd'hui ;
D'ailleurs, le coq qui répondait pour lui
Peut bien aussi de l'erreur être cause ;
Il paraissait occupé d'autre chose :
Mais, après tout, il en arrivera,
Bonne maman, ce que le sort voudra.
Souvent un mot a, comme dit ma tante,
Bien d'autres sens que celui qu'il présente.

---

# CHANT CINQUIÈME.

Gens pleins d'esprit, et pour qui mon respect
N'est point d'envie assurément suspect,
Ont à peu près fait de notre atmosphère
Le magasin d'un riche apothicaire:
De cet espace, auquel un arpenteur
Donne environ sept milles de hauteur,
Ils ont rempli de drogues tous les vides,
Comme de sels, tant alkalis qu'acides,
De nitre pur, d'huile, de soufre en fleurs,
Sans compter l'air, l'eau, le feu, les couleurs
Et la matière appelée électrique,
Et l'autre encor qu'on nomme magnétique:
Que sais-je enfin? que n'y trouve-t-on point!
On n'en voit rien : n'importe; le grand point
N'est pas toujours de découvrir la cause,
Mais les effets; le reste on le suppose.
Or, ces savans, dans la partition,
Ont oublié de faire mention,
A mon avis, de certaine matière
De même date au moins que la lumière:

C'est elle qui, par un charme secret,
A la portée environ du mousquet,
Plus promptement que je ne saurais dire,
En droite ligne, et l'un vers l'autre attire
Deux jeunes cœurs de sexe différent.
Jusqu'aujourd'hui, d'après plus d'un garant,
Je la nommais un jet de corpuscules :
Depuis, ce mot m'a donné des scrupules;
Il sent un peu la transpiration :
Je pencherais plus pour l'attraction;
Mais il lui faut un nom tout neuf en *ique;*
Nommons-la donc la matière érotique.
De Néocrite et de Caquet-Bonbec
Les cœurs flottaient, lors du premier aspect,
Tout droit sans doute, et chacun vent arrière,
Dans un courant de ladite matière,
Puisque, pour s'être à peine un instant vus
Sans se parler, ces deux pauvres reclus
Conçurent lors, sans y savoir finesse,
Et l'un pour l'autre une égale tendresse.
Tous deux étaient dans l'âge où l'on est fou,
Où les cœurs sont d'étoupe et d'amadou;
Mais de l'amour ces deux tendres victimes,
Quoique très-près de cœur et très-intimes,
De domicile étaient un peu plus loin :
Des deux côtés on gardait avec soin
Et Néocrite et la Poule à ma Tante.
Mère Michelle était assez contente

De voir ainsi son ménage augmenté,
Et comptait bien de l'hospitalité
Tirer ses frais au moins sur la jeunesse
Et les profits de sa p[illegible] hôtesse.
Combien j'ai vu de ces mères, hélas !
N'ayant pas plus de rentes que d'appas,
Faire en deux jours des fortunes complètes
En élevant de ces jeunes poulettes
Par un motif d'amour pour le prochain !
A son retour de chez Calembredain
La Bonbec fit *à parte* bien des gloses
Sur la nature et le rapport des choses
Qu'elle venait et d'entendre et de voir.
Point ne mourrai, dit-elle, sans savoir
Comment est fait un coq; car sa figure
M'est si présente encor, que je suis sûre
Que je peindrais celle du jeune clerc
De ce sorcier : il a vraiment bon air,
Le maintien noble, et l'abord accessible ;
Je trouve aussi de près bien moins horrible
Ce son de voix qui de loin m'effrayait ;
m'a semblé même qu'il grasseyait ;
h ! l'on se fait à son chant, à sa mine.
ne vois pas pourquoi la Discoline
a peint les coqs si fiers et si hautains ;
ıtr'eux sans doute elle avait quelques grains
alousie, étant vieille : à mon âge,
eût tenu, je crois, autre langage.

Oh! pour le coup Poulette avait raison :
Critique humeur dans l'arrière-saison,
N'est pas toujours fruit de l'expérience.
Caquet-Bonbec toutefois, comme on pense,
N'était pas trop tranquille sur son sort ;
Ce mot OA l'inquiétait très-fort,
Y soupçonnant d'autant plus de mystère,
Que dans le fond elle ne comptait guère
Que le devin l'eût bien interprété :
Le ton railleur qu'elle avait affecté
Sur cet oracle avec mère Michelle,
Se changeait lors en une peur réelle,
Qui, jointe encore à son naissant amour,
Ne lui laissait repos ni nuit ni jour.
La vieille mère, en observant Poulette,
Connut bientôt qu'elle était inquiète ;
La prenant donc sur elle avec douceur,
Elle lui dit : Je vois, mon petit cœur,
Que tu n'es plus si gaie, et je soupçonne
Que cela vient d'ennui : mais, ma mignonne,
Ne pleure pas ; car, ou je ne pourrai,
Ou bien dans peu, va, j'y remédîrai :
Je sens fort bien qu'il est triste sans doute
D'être ainsi seule : aussi, quoi qu'il en coûte,
Je veux t'avoir quelque bon compagnon,
Un petit coq, joli, gentil, mignon,
Comme toi leste, à peu près de ton âge :
Tous deux ici vous vivrez en ménage.

Oh! tu verras, c'est un plaisir charmant.
 Fi donc! reprit Poulette brusquement,
Y pensez-vous? J'aurais cette bassesse!....
Ma bonne m'a, dès ma tendre jeunesse,
Trop bien instruite à garder mon honneur.
Moi voir un coq! un traître! un suborneur!
Va, dit Michelle en riant, ma Poulotte,
Tu n'es encor qu'une petite sotte,
Et tu te fais des fantômes de rien:
Le beau bijou que ton honneur! Eh bien!
En seras-tu pour cela moins honnête?
Et verra-t-on en écrit sur ta crête
Que tu vécus en commerce secret
Avec un coq galant, jeune et discret?
Car j'aurai soin qu'il soit de cette espèce.
 Oh mais! de moi ma bonne est la maîtresse,
Reprit Bonbec; sans sa permission
Je ne puis faire une telle action.
 Cela veut dire, en vers ainsi qu'en prose,
Que le marché ne tient plus à grand'chose:
Fille réduite à ne plus opposer
Que ce moyen, est prête à tout oser.
 Ah! répliqua la mère insidieuse,
Cette remarque est fort judicieuse;
Oui, de ta bonne il faut avoir un peu
Sur tout cela, comme tu dis, l'aveu,
Vu les bons soins qu'elle eut de ton enfance:
Mais elle t'aime encor malgré l'absence,

Et, ne voulant que ton bien, c'est certain
Qu'elle ne peut qu'approuver ce dessein :
En suivant donc le plan que je projette,
C'est prévenir ses vœux pour sa Poulette.
Ainsi, mon cœur, repose-toi sur moi ;
Faisons toujours notre affaire ; après quoi
J'irai trouver ta bonne, et l'en instruire :
La pauvre femme, au lieu d'y contredire,
Des deux côtés m'embrassera vraiment,
Et pleurera de joie en l'apprenant.
J'ai souvent vu que ce subtil sophisme,
Quoique fondé sur le probabilisme,
Avait perdu des poules valant bien
Notre Bonbec ; mais je n'en dirai rien.
Elle était jeune, et n'était pas munie
D'expérience autant que de génie ;
Et puis son cœur n'était pas tout d'acier ;
Certain penchant pour le coq du sorcier
Le prouvait trop : mais ce maudit oracle
A ses désirs portait sans cesse obstacle.
De son côté que croit-on que faisait
Lors Néocrite ? Hélas ! il se mourait ;
Le pauvre enfant, aussi sec qu'une enclume,
D'amour grillait tout vif dessous sa plume :
Il en perdit le boire et le manger.
Calembredain crut, le voyant changer,
Qu'il s'ennuyait d'être toujours en cage,
Et, lui faisant jurer d'être bien sage,

Dans son jardin le mit pour prendre l'air :
En quoi pourtant il fit un pas de clerc,
Faute d'avoir consulté sa tablette.
   Notre cochet, hors de son épinette,
Ne s'occupa sans doute nuit et jour
Que des moyens d'aller faire sa cour
A sa Poulette. A la fin, Néocrite
Un beau matin vous gagne la guérite,
Et bat aux champs, il n'importe par où :
L'oiseau captif sait bien d'un petit trou
En faire un grand pour sortir de sa cage.
   Notre amoureux, étourdi comme un page,
S'en fut trottant par des lieux détournés,
En regardant les poules sous le nez,
Celles du moins qui de sa douce amie
Avaient un peu la physionomie ;
Car bien qu'hélas ! il n'eût vu son minois
Que par les trous d'un panier, toutefois
D'un jeune amant la vue est si subtile,
Qu'il eût connu sa Poulette entre mille ;
Puis le panier était si fort à jour,
Qu'on eût passé le poing tout alentour.
   Or, noterez que ce beau Néocrite,
Comme un marquis, bouffi de son mérite,
Tous les vingt pas chantait *coquerico :*
Poule entendant un peu le numéro,
Sait tout d'abord ce que cela veut dire.
L'Amour s'était chargé de le conduire,

Et le mena si bien, que sur le soir
Notre galant chanta, sans le savoir,
Près de la case où sa chère Poulette
Depuis du temps vivait dans la retraite.
Ce son de voix remuant les ressorts
Du petit cœur de Bonbec, à mi-corps
Par la chatière elle avance, et se montre.
Cochet la voit, accourt à sa rencontre,
Entre soudain, aux genoux de Bonbec
Se précipite, et prend avec respect
Un doux baiser sur sa petite patte.
Enfin, dit-il, si l'amour ne me flatte,
Je vous revois, cher objet de mes vœux !
( Mère Michelle, heureusement pour eux,
Etait pour lors absente. ) Quand Poulotte
Vit à ses pieds ce coq, la pauvre sotte
Trembla d'abord; puis dans une vapeur
De cet instinct que nous nommons pudeur,
Elle lui dit : Vous prenez pour une autre
Caquet-Bonbec; quelle audace est la vôtre
D'oser entrer où je suis tout de go !
Apprenez donc, monsieur Coquerico,
Que l'on n'est point une de ces Poulettes
A qui l'on vienne ainsi conter fleurettes.
Prenez-vous-en, dit Cochet, à l'Amour,
Belle Bonbec : dans ce bienheureux jour
Où je vous vis chez le devin mon maître,
Vos doux appas dans mon cœur firent naître

Un certain feu qui me brûle tout vif.
De Néocrite excusez le motif;
Il est honnête; et sans mentir, ma reine,
En fait d'amour vous aurez mon étrenne.
S'il est ainsi, dit la jeune Caquet,
Que vous vouliez être sage et discret,
Je pourrai bien, de l'aveu de ma bonne,
N'étant pas libre [illegible] de ma personne,
A [illegible]crite un jo[illegible]ir l'honneur
De présenter et ma patte et mon cœur.
Que ces amours, me dira-t-on, sont drôles!
Ces deux amans font là de plaisans rôles!
Mais voudraient-ils, ces censeurs scrupuleux,
Que des poulets fissent l'amour comme eux?
Ont-ils appris ces tendres baliveraes
Qu'on lit partout dans les romans modernes?
Nos galans donc en étaient restés là,
Quand par malheur un voisin appela
Mère Michelle. Ah ciel! dit la petite,
Sortez d'ici; fuyez, cher Néocrite;
Voici la mère à deux pas, je l'entends;
Je tremblerais qu'elle vous vit céans.
J'ai des raisons trop longues à déduire;
Demain, mon cher, je pourrai vous les dire:
ès le matin ici venez me voir;
ous serons seuls. Adieu; partez: bonsoir.
Cochet sortit, la mère entra; Poulette
illa d'ennui d'avoir été seulette.

# CHANT SIXIÈME.

Les habitans de l'Olym[illegible]trefois
Dans ce bas monde avaient tous des emplois :
Le bon Jupin ne pouvait pas tout faire,
Et puis, d'ailleurs, il était nécessaire
De les tirer de leur oisiveté :
On ne saurait toute une éternité
Manger et boire, ou courtiser des belles.
Je ne dis rien des déités femelles
Qui fort souvent faisaient plus d'un métier ;
Je parle ici des dieux au grand collier,
Et crois devoir les taxer d'injustice
D'avoir chargé Cupidon de l'office
Que l'on lui voit exercer ici bas.
Ce pauvre enfant, pas plus haut que mon bras,
A plus d'ouvrage à lui seul, ce me semble,
Dans l'univers que tous les dieux ensemble :
Ne faut-il pas qu'il en fasse le tour,
Même en tout sens, la nuit comme le jour ?
Il a, dit-on, deux ailes pour s'ébattre.
Eh bien, après ? quand il en aurait quatre.

Mercure aussi lui sert d'aide-de-camp,
Quand il le veut. Oui; mais c'est en payant.
Enfin, ce dieu, n'est-ce pas une honte?
Pour une fois qu'il voulut pour son compte
Faire sa cour à l'aimable Psyché,
Ne put la voir qu'après s'être caché.
C'était bien pis autrefois, que l'usage
Voulait qu'Amour fît chaque mariage;
Mais à présent il ne s'en mêle plus:
Il a cédé ce droit au dieu Plutus.
  Quoi qu'il en soit, par extraordinaire,
Il voulut bien se mêler de l'affaire
De Néocrite et de Caquet-Bonbec:
Après avoir au galant fait le bec,
Et mis un peu d'ordre dans sa toilette,
Il le mena tout droit chez sa poulette
A l'heure dite, et même un peu devant:
En cas pareil la montre d'un amant
Doit avancer de plus d'une minute.
Le jeune coq entra de haute lutte:
On l'attendait. Après quelques propos,
Tels qu'ils le sont d'ordinaire, assez sots,
Ainsi parla la Poulette à ma Tante:
  Cher Néocrite, avant que je consente
A vos désirs, je mets, écoutez bien,
Dans mon marché deux clauses, sans quoi rien:
Primo, je veux, comme l'honneur l'ordonne,
Avoir sur tout l'agrément de ma bonne.

Secondement, je veux avoir aussi
Sur mon destin l'esprit bien éclairci.
Que, plût au ciel, jamais par votre gorge
N'eussent passé ces deux maudits grains d'orge
Qui firent prendre, avec peu de rapport,
Le mot OA pour la clef de mon sort!
Vous souvient-il du sens que votre maître
Sut lui donner? Mais vous crûtes peut-être
Que je n'entrais pour rien dans tout cela?
Détrompez-vous ; la mère ne parla
Qu'à mon sujet sous le nom d'une nièce.
A ce métier j'entends très-peu finesse,
Reprit le coq ; mais que j'en suis piqué!
Quel joli sort je vous eusse croqué
Si j'eusse cru lors décider du vôtre!
Calembredain, au reste, comme un autre,
Sur un tel mot latin, arabe ou grec,
Peut se tromper très-bien, belle Bonbec:
Je n'en tiendrais nul compte à votre place.
Si cependant trop fort il vous tracasse,
On peut encor vous ôter ce souci:
J'ai certain oncle à deux milles d'ici,
Vieux coq habile, et qui fut majordome
Pendant dix ans d'un salien à Rome;
Il vit tout seul du gain que lui laissa
Son défunt maître alors qu'il trépassa.
Si vous voulez partir sous ma conduite,
Nous l'irons voir; et de là, tout de suite,

Dès qu'il aura tiré l'oracle au net,
Nous reviendrons présenter un placet
A votre bonne, afin qu'elle consente...
Oui-dà, reprit la Poulette à ma Tante;
L'arrangement est assez de mon goût:
Pourtant je crois qu'à mon âge surtout
Il ne sied pas qu'une poulette honnête
Avec un coq coure ainsi tête à tête.
Que craignez-vous, adorable Bonbec?
Dit Néocrite : ah! pour vous mon respect
Est un garant bien sûr; je vous proteste
Que votre honneur ne risque pas un zeste:
J'en aurai soin tout autant que du mien.
Honneur de coqs, hélas! ne tient à rien:
Ne prêtez point, fillettes, sur tel gage,
Vous offrît-on encore pour ôtage
Ce vieux respect qui garde les manteaux
Depuis le temps des Macés, des Gombauds.
Le vôtre, au fond, tient-il bien davantage,
Jeunes beautés, dans ce siècle peu sage?
Ce cher honneur, ce bijou précieux,
Et pour lequel jadis, sautant aux yeux,
'ous vous armiez de pincettes, de tringles,
as! ne tient plus souvent qu'à deux épingles.
Mais que m'importe à moi? Notre Bonbec,
fiant donc au prétendu respect,
nsent à tout; puis, sans faire à Michelle
moindre adieu, décampe de chez elle,

Et sur-le-champ part avec son coquet :
Poule bientôt a troussé son paquet.
Quoique ce fût sa seconde sortie,
Bonbec n'était tranquille qu'en partie :
Des maux passés le cruel souvenir
Fait redouter des risques à venir.
Ah ! disait-elle, il faut que je sois folle
Assurément, d'oser, sur la parole
D'un jeune coq, courir je ne sais où,
Et toute seule avec lui le guildou :
Oui, plus je songe à ce conseil si sage
De Discoline, et plus de ce voyage
Je crains l'issue... Elle n'avait pas tort ;
Mais il fallait y réfléchir d'abord.
Que dis-je ? bon ! Poulette était française ;
Notre cochet lui dit une fadaise ;
Bonbec sourit : plus ne fut question
Ni de remords, ni de réflexion.
Le couple alerte, et redressant la queue,
Avait déjà fait demi-quart de lieue
Fort sagement, quand, d'un air rodomont,
Un coq puissant se présenta de front.
Par sa fierté, sa force et son courage,
Ce seigneur-là passait dans son village
Pour l'Alexandre et l'Achille des coqs :
Dans vingt duels et dans autant de chocs
On l'avait vu remporter la victoire ;
Il se nommait Agenor, et l'histoire

Fait mention que les coqs d'alentour
N'avaient jamais que son reste en amour.
Ce coq bretteur vers nos amans s'avance,
Lorgne Bonbec, lui fait la révérence,
Et, regardant son jeune conducteur
Avec mépris, lui dit d'un ton railleur:
Depuis le temps, beau mignon de couchette,
Que tu conduis cette jeune poulette,
Tu dois avoir grand besoin de repos;
Va-t-en donc, pars, et me tourne le dos:
Je veux servir d'escorte à la petite.
Qui? toi! reprit fièrement Néocrite;
Et pour qui donc me prends-tu? Laisse-nous;
Passe, crois-moi, ton chemin... — Ah! tout doux;
De bonne grâce ici qu'on me la quitte;
Je ne vaux rien pour le peu qu'on m'irrite,
Dit Agenor, en appliquant fort sec
Un bon coup d'aile à Cochet sur le bec.
De cette insulte indigné, Néocrite
Sur Agenor soudain se précipite,
Et l'on commence un duel furieux:
Le feu leur sort des crêtes et des yeux,
Tous les ergots sont tirés: l'Angleterre
Ne vit jamais entre coqs telle guerre.
A ce combat, tout l'Olympe attentif
Déjà prenait un intérêt très-vif,
Et Mars surtout, quand le dieu de Cythère
Lui défendit, de par Vénus sa mère,

De s'en mêler ni de près ni de loin,
Voulant tout seul se charger de ce soin;
Et bien en prit au pauvre Néocrite,
Dont l'âme était à moitié déconfite :
Encouragé d'un souffle de l'Amour,
Sur son rival il s'élance à son tour,
Jusqu'à la garde, au flanc gauche, le perce
D'un coup d'ergot. Tombant à la renverse,
Agenor meurt en jurant comme un chien.
Mais, par malheur, la Bonbec n'en vit rien :
A la tournure, hélas! de la bataille,
Jugeant bientôt son amant sur la paille,
Poulette avait pris le parti tout net
De se sauver vite, en criant au guet.
Un coquetier, qui, dans cette entrefaite,
Passait par-là, conduisant sa charrette,
La voit, la prend, et la met promptement
Dans un panier tout vide. En ce moment,
D'un air vainqueur accourant, Néocrite
S'élance après. Le manant tout de suite
Le prend au corps, malgré ses coups de bec,
L'enferme en cage avec Caquet-Bonbec,
Fouette sa rosse, et, fort content sans doute
De ce hasard, poursuit gaîment sa route.
La plume ici me tombe de la main...
C'était donc là le dernier coup enfin
Que tu tramais dans ton âme intrigante
Contre l'honneur de la Poule à ma Tante,

Fripon d'Amour! Avec toi l'on ne peut
Le garder donc si long-temps que l'on veut?
Le voiturier, pour terminer l'histoire,
A dit depuis, à qui l'a voulu croire,
Que par trois fois, en route, il remarqua
Que le panier de nos galans craqua;
Que la Poulette (ils n'avaient pas leurs aises)
Fit de grands cris; que, dans les parenthèses,
Le coq chanta... Mais cela ne dit rien;
Et le tout vint, jusqu'à la ville, à bien.
L'homme aux poulets arrangea sur la paille,
Dans le marché, proprement sa volaille,
Suivant l'espèce, attendant les chalands.
Ma Tante, hélas! qui, depuis si long-temps
Avait pleuré la perte de sa poule,
Y vint alors, se mêla dans la foule.
La bonne femme avait précisément
Toute la nuit rêvé d'accouchement,
De coq, de poule, et toutes ces idées
Dans sa cervelle étaient fort mal soudées.
Ma Tante donc avance, et tout d'abord
(Ah! qui pourrait exprimer son transport!)
Voit dans un coin sa trop chère Poulette,
La reconnaît, sans marchander l'achète,
Et la rapporte au logis dans ses bras.
De joie alors ne se possédant pas,
Ma Tante semble être hors d'elle-même;
Sur ses genoux, dans sa tendresse extrême,

Elle la met, baise son petit bec,
En s'écriant : Chère Caquet-Bonbec !
Je te retrouve enfin, mon petit ange !
Conte-moi donc ton aventure étrange.
Dans ton couvent on fit courir le bruit
Que quelque fouine, hélas! pendant la nuit
T'avait croquée. A mon retour, mignonne,
J'ai mille fois maudit la vieille nonne.
Caquet-Bonbec, à ce mot de couvent,
Fit un soupir... Je ne sais rien souvent
Qui gêne plus qu'un excès de tendresse,
Surtout encor des bonnes qui, sans cesse,
Veulent savoir jusqu'au moindre détail
De certains faits qui ne sont de leur bail ;
Mais Dieu sait comme on leur en fait accroire
Caquet-Bonbec allait de son histoire
Faire un récit ajusté de son mieux,
Quand tout-à-coup elle s'écrie : O dieux !
Ah ! je me sens une colique affreuse,
Je n'en puis plus... La bonne officieuse
Lui fait chauffer bien vite un peu de vin ;
Puis doucement la frotte avec la main.
Un second cri derechef l'inquiète.
Ma Tante alors croit sentir sous Poulette
Je ne sais quoi de rond comme un éteuf :
Elle le tire, et trouve... ah ciel!... un œuf!

FIN DE CAQUET-BONBEC.

LES

# CERISES RENVERSÉES ;

PAR M.lle CHÉRON.

LES

# CERISES RENVERSÉES.

## CHANT PREMIER.

Je chante ce combat où, tout couvert de gloire,
Damon, près du Pont-Neuf, remporta la victoire;
Où son cœur généreux, pour deux fois dix-huit sous,
Sut d'un peuple en fureur apaiser le courroux.
Muse, qui du clocher de la Samaritaine
Vis de loin ses exploits, viens animer ma veine;
Viens m'apprendre comment ce héros indompté
Sut mêler la prudence à la témérité.
Conte-moi le péril où se trouvèrent prises
Les dames dont le char renversa les Cerises;
Et dis-moi par quel art Damon sut ménager
La gloire du beau sexe, et vaincre le danger.
Le soleil, fatigué de parcourir le monde,
Précipitait ses pas pour se plonger dans l'onde;
Et déjà du Pont-Neuf les enroués chanteurs,
Pour chercher à souper, quittaient leurs auditeurs,
Lorsqu'en un char doré deux dames arrêtées,
D'une troupe insolente indignement traitées,

Portèrent à Damon, du spectacle surpris,
En lui tendant les mains, leurs regards et leurs cr
Là, cent voix de fausset dans les airs confondues
Leur criaient : Payez-nous nos Cerises perdues,
Que vos maudits chevaux, en voulant avancer,
Sur le pavé poudreux viennent de renverser.
  En vain la jeune Églé, du désordre troublée,
De son char exhortait la criarde assemblée;
En vain elle essaya contre ces furieux
L'art de persuader qu'elle a reçu des dieux.
  D'autre part la Discorde, à la forte poitrine,
Prêtant des tons aigus à la troupe mutine,
Des halles, du marché, par chemins différens,
De nouveaux bataillons épaississaient les rangs.
Damon voit le péril, entre au champ de bataille
Monte sur une borne : Écoutez-moi, canaille,
Cria-t-il. On se tait; chacun, de tous côtés,
Tient sur le harangueur ses regards arrêtés.
Tel on vit autrefois le chantre de la Thrace
Par ses divers accens suspendre sa disgrâce,
Quand respirant le sang, le carnage et l'horreur
Des femmes pour le perdre accouraient en fures
Ou plutôt comme on voit sur les mers orageuses
Bruire, s'entre-pousser les vagues écumeuses,
L'eau s'élancer en l'air, les autans irrités
Exercer à l'envi leurs poumons agités.
Alors Neptune sort de ses grottes profondes,
Donne un coup de trident, calme, aplanit les o

Ainsi l'on voit Damon, en élevant la voix,
Rendre muets d'un mot cent gosiers à la fois.
Mutins, leur criait-il, quelle brutale envie
Dans un combat douteux vous fait risquer la vie?
Aveugles, vous suivez un aveugle courroux.
Vous attaquez Églé; quoi! la connaissez-vous?
Vous osez insulter son aimable cousine;
Pouvez-vous ignorer leur illustre origine?
Ah! si vous n'écoutez ni respect ni raison,
Appréhendez du moins la mort ou la prison.
  Le silence régnait, et la troupe rétive
A l'éloquent Damon se rendait attentive,
Quand, les rênes en main, le coupable cocher
Profitant du sermon, commença de toucher.
La troupe, à cet aspect, reprenant sa furie,
Laisse là le prêcheur, qui se démène et crie.
Les valets vainement occupent le chemin
Pour former une digue à ce peuple mutin:
Comme un torrent grossi par un nouvel orage
Renverse arbres, rochers qu'il trouve en son passage,
Tout de même l'on voit ce peuple révolté
De la gent bigarrée abattre la fierté.
Mais c'est assez chanter, et pour reprendre haleine,
Allons rêver un peu sur les bords d'Hippocrène.

---

## CHANT SECOND.

Cependant la Discorde aux cheveux hérissés,
A grands coups de serpent hâtait les moins pressés.
La crainte, la pâleur, à son ordre rendues,
Environnaient déjà les dames éperdues;
Et pour fixer le char, en guise de crampons,
S'alongeaient mille bras à pattes de chapons.
En vain l'adroit cocher, dégageant les portières,
Faisait claquer son fouet de diverses manières;
Cent autres bras nerveux secondaut les premiers,
Engageant les devans, saisissent les coursiers:
Tel on voit quelquefois sur la mer agitée
Par deux vents opposés une nef arrêtée.
Les palefrois fougueux, sous la main bondissans,
Rongeaient leurs freins dorés, d'écume blanchissans.
Champagne, l'Adonis des beautés subalternes,
Le Basque au pied léger, l'ornement des tavernes,
Picard, Lafleur, et vingt que je ne nomme pas,
Dans ce combat fameux signalèrent leurs bras.
Mais qui pourrait compter les cottes dégraffées,
Les collets déchirés, les têtes décoiffées,

Les claques, les soufflets, les coups de poing reçus,
Les coups de pied donnés, bien plus tôt qu'aperçus?
Alors on vit, dit-on (n'importe qu'on le croie),
En l'air les mêmes dieux qu'Homère vit à Troie.
Là s'avance Junon d'un pas grave et réglé,
Et d'abord prend parti pour la craintive Églé:
Fuyez dans les enfers, vaines Terreurs, dit-elle;
J'oppose à vos efforts ma présence immortelle.
D'autre part la Discorde et le terrible Mars
Dans le parti contraire armaient de toutes parts,
Quand Damon, rebuté de perdre ses paroles
Pour rendre le bon sens à tant de têtes folles:
Il faut, je le vois bien, dit-il, joindre à la fois,
Pour mieux persuader, le geste avec la voix:
Par ce bâton noueux la raison mieux prouvée
'e fera respecter. Puis, la canne levée,
saute en bas, il court. La déesse aux grands yeux,
inerve, l'arrêtant : Quel transport furieux
ıgite en ce moment! Écoute, lui dit-elle,
ici le seul moyen de finir la querelle:
're ta bourse, cours, et d'un pas diligent
:-en trouver les chefs, offre-leur de l'argent.
ainsi qu'autrefois Priam, quittant sa ville,
'acheter Hector des mains du fier Achille.
lit. Et Damon, sans autre compliment,
: la voix : Parlons d'un accommodement;
Iinerve elle-même à présent qui m'inspire:
ai le dommage, et que l'on se retire.

Pour la seconde fois les mutins confondus
Se taisent : leurs efforts demeurent suspendus.
A la tempête on voit succéder la bonace ;
Le silence banni vient reprendre sa place.
Tel qui, le poing levé, répandait la terreur,
Reste immobile, et sent ralentir sa fureur.
Tous étaient attentifs, quand un filou s'approche
Et, coudoyant Damon, met la main dans sa pocl
Tire la bourse, fuit comme l'adroit chasseur
Du jeune lionceau diligent ravisseur,
Qui, craignant le retour de la mère en furie,
Assure par sa fuite et sa proie et sa vie.
Le peuple de l'accord paraissant satisfait,
Veut voir joindre aussitôt la promesse à l'effet.
Tous entourent Damon : le captif équipage
Tout-à-coup délaissé, s'ouvre un libre passage ;
Le prudent conducteur, du péril dégagé,
Touche les fiers coursiers, part sans prendre con

---

# CHANT TROISIÈME.

Phébus, prêt à finir sa brillante carrière,
Lançait obliquement quelques traits de lumière :
Des nuages confus la vaste obscurité
De ses derniers rayons éteignait la clarté.
Églé fuyait alors, du danger garantie,
Et laissait à Damon achever la partie.
Pendant qu'autour de lui mille bras avancés
Demandaient à la fois d'être récompensés,
Il fouille en son bourson, n'y trouve rien, se trouble;
Il cherche dans sa poche, encor moins, pas un double;
Il cherche en l'autre poche, et dedans et dehors,
Visite, tout confus, et veste et justaucorps;
Réitère vingt fois sa recherche frivole.
L'étonnement s'accroît, lui coupe la parole.
En cet état douteux il ne sait que choisir;
Fuir serait le plus sûr : la peur le vient saisir;
Il demeure stupide en sa triste aventure.
La tourbe s'en émeut, parle bas, puis murmure;
Puis élève la voix, et redouble sés cris.
Minerve accourt; Damon rappelle ses esprits,
Cherche à se dégager de la troupe profane,
Fait sur les plus hâtés pleuvoir les coups de canne.

Il se bat en retraite, et, gagnant le terrain,
Minerve à reculons le conduit par la main.
Il attrape le quai : là réside un libraire,
Des nouveautés du temps riche dépositaire.
On y voit chaque jour, sur les bords étalés,
De maint et maint auteur les titres ampoulés.
C'est là que s'arrêtant, d'une guerrière audace,
Damon aux plus hardis fait déserter la place.
La déesse l'anime en ce pressant besoin,
Guide ses coups, les pousse et de près et de loin.
Tel, assailli des chiens, lassé, mis hors d'halein
Est un fier sanglier acculé contre un chêne,
Qui, rappelant sa force en ce dernier combat,
A grands coups de défense atteint, déchire, abat :
Ainsi combat Damon, quand la foule imprudente
Renverse, en se poussant, la boutique savante.
Deux cents volumes neufs, en un tas ramassés,
Du parapet dans l'eau se trouvent dispersés ;
Vieux et nouveaux, tout tombe, et le triste librair
Voit voltiger en l'air son dernier exemplaire.
O fortune ennemie ! où me vois-je réduit !
Jour malheureux, dit-il, plutôt funeste nuit !
O mes galans auteurs abîmés dans la Seine,
Écoutez mes regrets, venez finir ma peine !
Auteurs, qui du bon sens renfermiez les trésors,
Qui, sortant du palais, veniez parer nos bords,
Pourquoi, précipités jusqu'au plus creux de l'onde,
N'êtes-vous pas témoins de ma douleur profonde !

Quel magique pouvoir, dans le siècle à venir,
De vos noms oubliés fera ressouvenir !
Ainsi se lamentait le malheureux libraire:
Telle on voit Philomèle, en un bois solitaire,
Faire entendre aux échos, par ses douloureux cris,
Qu'un cruel laboureur a ravi ses petits.
Mercure en ce moment, vers la voûte étoilée,
Pour boire le nectar, reprenait sa volée,
Quand, l'oreille attentive à ces lugubres sons,
Il reconnaît la voix d'un de ses nourrissons.
Sa tendresse s'émeut : du ciel il envisage
Du malheureux marchand le désastreux naufrage.
Il descend pour calmer l'excès de son ennui,
Et d'un vol suspendu plane au-dessus de lui.
Le marchand l'aperçoit: Favorable Mercure,
Équitable témoin de ma triste aventure,
Cria-t-il, tu me vois accablé de douleur;
Si jamais des marchands tu fus le protecteur,
Sois aujourd'hui sensible au coup qui me désole.
Mercure gravement prend alors la parole :
Je sais quelle est ta perte, et j'en ai du regret;
Mais du Sort ennemi c'est l'injuste décret;
Ces chefs-d'œuvre galans dont tu pleures l'absence,
Périssent presque tous au point de leur naissance,
Avortons malheureux dont le brillant destin,
Comme aux plus belles fleurs, ne dure qu'un matin.
Va donc, sans frapper l'air de tes plaintes funestes,
De tes auteurs noyés pêcher les tristes restes.

Descends : mais, qu'aperçois-je? ô prodige nouveau
J'en revois quelques-uns qui reviennent sur l'eau ;
Le nombre en est petit : vois-tu comme à la nage
Un favorable vent les repousse au rivage?
Le reste sous les flots demeure enseveli,
Et justement mérite un éternel oubli.
Mais ne t'afflige point d'une perte légère ;
Les bons sont échappés ; j'y fais mettre l'enchère ;
Même avant que la lune ait montré son croissant,
Un seul, pour le profit, t'en vaudra plus de cent.
Minerve cependant, du danger alarmée,
Pour dégager Damon parle à la Renommée :
Il nous faut de l'argent ; Damon en a promis,
Lui dit-elle ; dépêche, avertis ses amis :
Qu'ils viennent promptement si son péril les touche
La déesse aux cent voix met la trompette en bouche
Fait retentir au loin les échos redoublés.
Parmi les spectateurs de tous lieux rassemblés,
Un ami de Damon l'entend, accourt, se presse ;
Des coudes et des poings écarte, fend la presse :
Prends courage, Damon, dit-il ; je viens t'aider.
Te faut-il de l'argent ? tu n'as qu'à demander.
Minerve alors s'approche, et lui parle à l'oreille.
Il lui donne sa bourse. O subite merveille !
Cette paix où les dieux travaillaient vainement,
La moitié d'un écu la fait en un moment.

FIN DES CERISES RENVERSÉES.

[redacted]

LE

# LUTRIN VIVANT;

PAR GRESSET.

LE

# LUTRIN VIVANT.

---

De mes écrits aimable confident,
Cher Ségonzac, ma Muse solitaire,
De ses ennuis brisant la chaîne austère,
Vient près de toi retrouver l'enjoûment.
Je m'en souviens, lorsqu'un sort plus charmant
Nous unissait sur les rives de Loire,
Aux champs heureux dont Tours est l'ornement,
Lieux toujours chers au dieu de l'agrément,
Je te promis qu'au temple de Mémoire
Je placerais le pupitre vivant
Dont je t'appris la naissance et la gloire.
Je l'ai promis ; je remplis mon serment.
A dire vrai, cette moderne histoire
Est un peu folle, il en faut convenir.
Est-ce un défaut? Non, si c'est un plaisir.
Dans les langueurs de la mélancolie,
Quoi ! la sagesse est-elle de saison?
Un trait comique, une vive saillie,
Marqués au coin de l'aimable folie,
Consolent mieux qu'une froide oraison
Que prêche en vain l'ennuyeuse raison.

Quoi qu'il en soit, ma Minerve sévère
Adoucira ces grotesques portraits,
Et, les voilant d'une gaze légère,
Ne montrera que la moitié des traits.
Venons au fait. Honni qui mal y pense!
Attention: j'ai toussé; je commence.
  Non loin des bords du Cher et de l'Auron,
Dans un climat dont je tairai le nom,
Est un vieux bourg dont l'église, sans vitres,
A pour clergé le plus gueux des chapitres.
Là ne sont point de ces mortels fleuris
Qui, dans les bras d'une heureuse indolence,
Exempts d'étude et libres d'abstinence,
N'ont qu'à nourrir leur brillant coloris:
On ne voit là que pâles effigies
Qui de Champagne onc ne furent rougies,
Que maigres clercs, chanoines avortons,
Sans rabats fins et sans triples mentons,
Contraints d'aller, traînant leurs faces blêmes,
A chaque office, et de chanter eux-mêmes.
Ils ont pourtant, pour aider leur labeur,
Un chapelain et quatre enfans de chœur.
Ces jouvenceaux ont leur gîte arrêté (1)
Chez dame Barbe: elle leur sert de mère

(1) On s'étonnera de trouver ici deux rimes masculines de s
mais cette faute se trouve dans toutes les éditions que nous a
consultées.

Et de soutien ; le public est leur père.
 Il faut savoir, pour plus grande clarté,
Que dame Barbe est une octogénaire,
Fille jadis, aujourd'hui douairière,
Qui dès seize ans, d'un siècle corrompu
Craignant l'écueil, pour mettre sa vertu
Mieux à couvert des mondains et des moines,
Crut devoir vivre auprès d'un des chanoines,
D'abord servante ; ensuite, adroitement,
Elle parvint jusqu'au gouvernement.
Déjà trois fois elle a vu dans l'église
De père en fils chaque charge transmise.
Barbe, en un mot, au chapitre susdit,
De race en race, a gardé son crédit.
Or, chez ladite arriva notre histoire
En juin dernier ; l'aventure est notoire.
 Par cas fortuit l'enfant de chœur Lucas
Avait usé l'étui des pays bas :
Vous m'entendez ; sa culotte trop mûre
Le trahissait par mainte découpure ;
Déjà la brèche, augmentant tous les jours,
Démantelait la place et les faubourgs.
Barbe le voit, s'attendrit : mais que faire ?
Elle était pauvre, et l'étoffe était chère ;
D'une autre part, le chapitre était gueux ;
Et puis, d'ailleurs, le petit malheureux,
Ouvrage né d'un auteur anonyme,
Ne connaissant parens, ni légitime,

N'avait eu tout, dans ce stérile lieu,
Pour se chauffer, que la grâce de Dieu.
Il languissait dans une triste attente,
Gardant la chambre, et rarement debout.
Enfin, pourtant, l'habile gouvernante
Sut lui former une armure décente
A peu de frais et dans un nouveau goût :
Nécessité tire parti de tout;
Nécessité d'industrie est la mère.
Chez Barbe était un vieux antiphonaire,
Vieux graduel, ample et poudreux bouquin,
Dont aux bons jours on parait le lutrin.
D'épais lambeaux d'un parchemin gothique
Formaient le corps de ce grimoire antique :
De ses feuillets, de la crasse endurcis,
L'âge avait fait une étoffe en glacis.
La vieille crut qu'on pouvait, sans dommages,
Du livre affreux détacher quelques pages :
Elle en prend quatre, et les coud proprement
Pour relier un volume vivant.
Mais le hasard voulut que l'ouvrière,
Très-peu savante en pareille matière,
Dans les feuillets qu'elle prit sans façon,
Prît justement la messe du patron.
L'ouvrage fait, elle en coiffe à la diable
L'humanité du petit misérable :
Par quoi Lucas, chamarré de plain-chant,
Ne craignait plus les insultes du vent.

Or, cependant arrive la Saint-Brice,
Fête du lieu, fête du grand office.
Le maître chantre, intendant du lutrin,
Vient au grand livre : il cherche, mais en vain ;
A feuilleter il perd et temps et peines :
Il jure, il sacre, et s'imagine enfin
Qu'un chœur de rats a mangé les antiennes.
Mais par bonheur, dans ce triste embarras,
Ses yeux distraits rencontrent mon Lucas,
Qui, de grimauds renforçant une troupe,
Sans le savoir, portait l'office en croupe.
Le chantre lit, et retrouve au niveau
Tous ses versets sur ce livre nouveau.
Sur l'heure il fait son rapport au chapitre :
On délibère, on décide soudain
Que le marmot, braqué sur le pupitre,
Y servira de livre et de lutrin.
Sur cet arrêt on le style au service ;
En quatre tours il apprend l'exercice.
Déjà, d'un air intrépide et dévot,
A livre ouvert, le chapier, en lunettes,
Vient entonner ; un groupe de mazettes
Très-gravement poursuit ce chant falot,
Concert grotesque et digne de Callot.
Tout allait bien jusques à l'évangile :
Ferme, et plus fier qu'un sénateur romain,
Lucas, tenant sa façade immobile,
Avec succès aurait gagné la fin :

Mais, par malheur, une guêpe incivile,
Par la couture entr'ouvrant le vélin,
Déconcerta le sensible lutrin.
D'abord il souffre, il se fait violence,
Et, tenant bon, il enrage en silence :
Mais l'aiguillon allant toujours son train,
Pour éviter l'insecte impitoyable,
Le lutrin fuit en criant comme un diable,
Et, loin de là, va, partant comme un trait,
Pour se guérir, retourner le feuillet.
Le fait est sûr : sans peine on peut m'en croire ;
De deux Gascons je tiens toute l'histoire.
C'est pour toi seul, ami tendre et charmant,
Que j'ai permis à ma Muse exilée,
Loin de tes yeux tristement isolée,
De s'égayer sur cet amusement,
Fruit d'un caprice, ouvrage d'un moment :
Que loin de toi jamais il ne transpire.
Si, par hasard, il vient à d'autres yeux,
Les esprits francs qui daigneront le lire,
Sans s'appliquer, follement scrupuleux,
A me trouver un crime dans mes jeux,
Honoreront peut-être d'un sourire
Ce libre essor d'un aimable délire,
Délassement d'un travail sérieux.
Pour les bigots et les froids précieux,
Peuple sans goût, gens qu'un faux zèle inspire,
De nos chansons critiques ténébreux,

Censeurs de tout, exempts de rien produire,
Sans trop d'effroi je m'attends à leur ire.
Déjà j'en vois un trio langoureux
S'ensevelir dans un réduit poudreux,
Fronder mes vers, foudroyer et proscrire
Ce badinage, en faire un monstre affreux.
Je les entends gravement s'entredire,
D'un air capable et d'un ton doucereux:
« Y pense-t-il? quel écrit scandaleux!
» Quel temps perdu! Pourquoi, s'il veut écrire,
» Ne prend-il point des sujets plus pompeux,
» Des traits moraux, des éloges fameux?... »
Mais, dédaignant leur absurde satire,
Aimable abbé, nous ne ferons que rire
De voir ainsi ces graves ennuyeux
Perdre, à gronder, à me chercher des crimes,
Bien plus de temps et de peines entre eux
Que je n'en perds à façonner ces rimes.

Pour toi, fidèle au goût, au sentiment,
Franc des travers de leur aigre doctrine,
Tu n'iras point peser stoïquement,
Au grave poids d'une raison chagrine,
Les jeux légers d'une Muse badine.
Non; la raison, celle que tu chéris,
A ses côtés laisse marcher les ris,
Et laisse au froc ces vertus trop fardées
Qu'un plaisir fin n'a jamais déridées.
Ainsi pensait l'amusant du Cerceau :

Sage, enjoué, vertueux sans rudesse,
Des sages faux évitant la tristesse,
Il badina sans s'écarter du beau,
Et sans jamais effrayer la sagesse :
Ainsi les traits de son heureux pinceau
Plairont toujours, et de races en races
Vivront gravés dans les fastes des grâces;
Et les censeurs, obstinés à ternir
Son art chéri, par l'ennui pédantesque
D'un français fade ou d'un latin tudesque,
Endormiront les siècles à venir.

FIN DU LUTRIN VIVANT.

[redacted]

# LA
# ROUSSILLONNADE;

PAR L'ABBÉ LENOBLE.

# LA

# ROUSSILLONNADE.*

Tu dis qu'en pasteur mercenaire
Au loup j'ai laissé mon troupeau,
Et qu'il eût fallu, pour bien faire,
Donner, pour son salut, ma peau.
Mais, hélas! le jour est si beau!
Il est si cher à la Nature!
Au-delà de la sépulture
Je sais qu'il en est un nouveau;
Mais il fait si noir au tombeau,
Qu'à peine, en cette nuit obscure
Qui mène à la clarté future,
De la foi le brillant flambeau,
Contre tant d'horreur nous rassure.
Chacun vit ici-bas pour soi.
Mon successeur, plein d'un saint zèle,
A l'ouaille douce et fidèle
Saura faire observer la loi:
J'allais m'égarer avec elle;

(*) L'Auteur de ce petit poëme est mórt chanoine de la cathédrale d'Autun, en 1721. Il avait été, pendant deux ans, curé de Roussillon, dans le Morvan, avant d'obtenir ce canonicat.

Il la convertira sans moi ;
Et voilà justement pourquoi
Je lui mets en main la houlette,
Et le charge de mon troupeau,
Sans craindre que je le regrette.
Je n'emporte dans ma retraite
De pastoral que mon pipeau.
  Veux-tu maintenant de ma cure
Que je te croque le tableau
En raccourci, d'après nature?
D'abord l'église, en vérité,
Est un morceau d'architecture
Qui sent bien son antiquité :
A travers l'une et l'autre vitre,
En hiver, il neige au pupitre ;
Il y pleut et grêle en juillet,
Et les vents tournent le feuillet
De l'évangile et de l'épître.
D'ordinaire par ces mutins,
Qui tour à tour soufflent sans cesse,
Pendant le temps de la grand'messe
Trois fois les cierges sont éteints ;
Et lorsqu'à leur fougue indiscrète,
Selon que tourne la girouette,
On oppose un vieux drap de mort,
Tantôt au sud, tantôt au nord,
La guenille n'est pas collée,
Qu'aussitôt quelque tourbillon

Vient ensevelir l'assemblée
Et le curé sous le haillon.
Le jour entre par quatre faces;
Le chœur aussi n'est pas obscur:
On voit le ciel par les crevasses
De la voûte et de chaque mur.
Sur l'autel, sous une gouttière,
Est un retable vermoulu,
De cire jaune surfondu,
Et crépi d'un doigt de poussière.
A côté l'on a suspendu
Les restes de quelque bannière,
Ou les misérables lambeaux
De quelques antiques drapeaux:
C'est la commune conjecture
Que cette vénérable ordure
De quelque preux seigueur du lieu
Est une pompeuse capture
Dont il a fait hommage à Dieu.
On ne peut, en nulle manière,
Peindre l'enceinte irrégulière
Que forme le balustre errant.
De la foule tumultuaire
Très-souvent le flux en entrant
Apporte la sainte barrière
Sur les talons du célébrant;
Et puis un reflux différent
Bientôt la reporte en arrière:

Par conséquent le sanctuaire
Est tantôt petit, tantôt grand.
Pour la nef, qui n'est pas voûtée,
Et n'a ni pavé, ni plafond,
D'ossemens elle est parquetée,
Et c'est un sépulcre profond.
  Cette sombre grotte est ornée
Aux deux côtés d'autels poudreux,
Où des simulacres affreux,
Coiffés de toiles d'araignée,
Font frayeur aux hommes peureux.
On peut, quand le ciel est sans nue,
Distinguer la chaire à prêcher
D'avec l'échelle du clocher:
L'une est à l'autre contiguë;
Toutes deux servent à cacher
Un long pan de muraille nue,
Et plus souvent font trébucher
Les bons vieillards à courte vue.
Du prône l'usage est proscrit;
Depuis trente ans que l'on n'en fit,
L'échelle inutile est perdue:
Le droit d'y monter est prescrit.
Au donjon de cette masure,
Dans une guérite peu sûre,
Sous une ruche de merrain,
Sont deux timbales dissonnantes,
Moitié de fer, moitié d'airain,

Comme en ses peintures savantes
Charton (1) en pourrait mettre en main
A de fabuleux corybantes
Autour du berceau d'un Jupin.
Lorsqu'avec cette sonnerie
Le marguillier de Roussillon
Distingue, par le carillon,
Le quadruple de la féerie,
On croit entendre l'harmonie
Des mortiers d'une pharmacie,
Ou la sotte cérémonie
D'un époux qu'on charivarie,
Ou la rustique symphonie
Dont, en frappant sur un bassin,
Un manant rappelle un essaim
Qui s'envolait en colonie.
A cette espèce de tocsin
Joins l'horrible cacophonie
De quatre voix de marcassin,
Dont l'imprudente barbarie,
Fabriquant un patois latin,
Afflige effrontément l'ouïe,
Et se dispute avec furie
L'honneur de primer au lutrin :
Par cette image raccourcie
Tu vois comment et dans quels lieux,

(1) Peintre assez estimé, qui vivait à cette époque.

Sous une aube noire de crasse,
Deux ans j'ai chanté la préface
Au roi de la terre et des cieux.
  Au nord-ouest du cimetière,
Il est une vieille chaumière
Où tout entre, excepté le jour:
C'est là du curé le séjour :
On n'y peut marcher sans lanterne,
A moins que d'aller à tâton.
Tel était l'antre de Typhon;
Telle à Lemnos fut la caverne
De cet immortel forgeron,
Mari boiteux d'une guenon ;
Tels on peint les bords de l'Averne,
Et le noir palais de Pluton.
Sur une chambre illuminée
Par le tuyau de cheminée,
Les poutres et les soliveaux,
Soutenus par quelques poteaux,
Font un lambris en découpure,
Dont chaque jour la pourriture
Fait descendre quelques lambeaux.
On voit, sur la pierre verdâtre
Des vieux murs faits sans chaux ni plâtre,
L'escargot et le limaçon
Charrier la bave et le limon.
Aux quatre coins de la tanière
La taupe fait sa taupinière:

La chauve-souris, le hibou
En font leur funèbre volière ;
Lémures (1), follets, loup-garou,
Au pauvre curé, dans son trou,
Ne laissent fermer la paupière.
Il n'est ni porte, ni cloison
Qui puisse défendre l'entrée
De cette maudite maison
A l'impitoyable Borée,
Quand il souffle sur l'horizon.
Par un toit de paille pourrie,
Ainsi qu'au travers d'un panier,
La pluie inonde le grenier,
Descend par cascade au cellier,
Redonde jusqu'à l'écurie.
Dans la chambre, s'il ne fait beau,
On a besoin de son manteau,
Et même au lit de parapluie.
Contre les insultes de l'eau,
Dans cette loge délabrée,
Une bonne toile cirée
A mon lit servait de rideau,
Et, sous cette alcôve assurée,
Je mettais à l'abri Boileau

---

(1) *Lémures* ou *larves* : ces deux mots avaient la même signification chez les anciens. On donnait aux ames des méchans le nom de *larves* ou de *lémures*, et celui de *mânes* aux ames des bons.

Qui fut toujours de ma chambrée,
Et mon pupitre et mon bureau,
Plus mal campés toute l'année,
Vers le coin de ma cheminée,
Que nos Français vers le Moldau.
On nous dit qu'autrefois la Grèce
Vit l'indigence et la sagesse
Loger ensemble en un tonneau;
Mais peut-être que le cynique,
Dix degrés plus loin du tropique,
Et dans les neiges du Morvan,
Eût vu sa constance réduite
A se chauffer en meilleur gîte
Des douves de son paravent:
Car notre mère nourricière,
Nature, à l'ombre de ces monts,
A voulu faire une glacière
Aux vins des buveurs bourguignons.
Là le genêt et la fougère
Couvrent les stériles guérets;
En tous temps la triste bergère
Y transit au bord des forêts;
Une récolte de navets
Y réduit la terre légère
A reposer six ans après.
Tu vois que l'on fait maigre chère
En un si misérable lieu.
On y fait encor moins bon feu:

Parmi des piles entassées
Pour tous les foyers de Paris,
Dans le fond des huttes glacées,
On serre des roseaux pourris,
Ou quelques branches écorcées
Qu'on brûle en ville à meilleur prix.
Malheur à qui serait surpris
Chargé d'un fagot de ramée
Qu'entoure une meute affamée
De gardes, ennemis jurés
De tout honneur et des curés!
Ainsi, pour comble de misère,
Dans un climat demi-lapon,
Je manquais du plus nécessaire,
N'ayant pas souvent de quoi faire
A demi rôtir un chapon.
Ami, voilà du presbytère
Le plan tiré du bon côté.
Si, depuis que je l'ai quitté,
Les vents ne l'ont jeté par terre,
Je consens qu'il soit confronté,
Et je veux passer pour faussaire
Si je n'ai dit la vérité.
Dans les revers de ma fortune,
C'est un talent qui m'est infus
De fuir un mal qui m'importune,
Et d'en rire quand il n'est plus.

FIN DE LA ROUSSILLONNADE.

LES

# AVENTURES DE THALIE;

PAR COLLIN-D'HARVILLE.

LES

# AVENTURES DE THALIE.

---

A voir Thalie en ses beaux jours,
Vive, babillarde et légère,
Rire de tout, railler toujours,
Qui jamais pour une étrangère
Eût pu la prendre dans Paris ?
Elle est pourtant athénienne.
Au fond, n'en soyez pas surpris :
D'Athènes, qu'il vous en souvienne,
On nous a peint les habitans
Spirituels, braves, galans,
Et les meilleures gens du monde,
Mais vains, plus inconstans que l'onde,
S'amusant parfois à des riens,
Railleurs... Hé ! mais, ne vous déplaise,
Nous sommes presque athéniens.
Mais revenons à notre thèse.
Je soutiens donc, car c'est un fait,
Que mon héroïne est d'Athènes;
Et, dans ce pays-là, Dieu sait
Combien elle a fait de fredaines !...
Que dis-je ?... à l'âge de quinze ans,
En véritable courtisane,

Elle agaçait tous les passans,
Même les plus honnêtes gens.
Au libertin Aristophane
Elle prodigua ses faveurs :
Souvent à ses âpres fureurs
On eût cru voir une bacchante ;
Et cependant l'extravagante,
Sans religion et sans mœurs,
Et malgré ses brusques humeurs,
Etait agréable et piquante.
Enfin, par avis de parens,
On lui donne, de peur d'esclandre,
Un curateur... ce fut Ménandre.
Sous ce mentor il fallut prendre
Bientôt des airs tout différens,
Changer son langage trop leste
En un pur et doux entretien.
Dans ses atours simple et modeste,
Et gracieuse en son maintien,
Elle eut d'une fille de bien
Le ton, la démarche et le geste !
Tant qu'il vécut, tout alla bien.
De sa mort la jeune personne
Tout bas rendit grâces à Dieu,
Puis à sa ville dit adieu,
Et vint à Rome : la friponne
Aisément de Plaute en ce lieu
Distingua la mine bouffonne.

Thalie, avec ce libertin
Oubliant et goût et décence,
Reprit bientôt son premier train,
Mais se donna moins de licence.
Libre pourtant dans ses propos,
Plaisante, fertile en bons mots,
Et, sans fiel, ardente à médire,
Elle s'égaya, vrai lutin,
Sur le compte de son prochain,
Qui ne put s'empêcher d'en rire.
Plaute mourut, et fut pleuré.
Long-temps sa maîtresse fidèle,
Seule, dans un lieu retiré,
Vécut sans faire parler d'elle.
Mais Térence, jeune africain,
Qu'au milieu de Rome, à l'entendre,
On prenait pour un vrai romain,
Et qu'à son air naïf et tendre
On eût pris pour défunt Ménandre,
L'aima, lui plut, obtint sa main.
En peu de temps il sut lui rendre
Son goût, ses grâces, sa pudeur;
Mais, devenue honnête femme,
Et brûlant d'une chaste flamme
Pour son époux, la jeune dame
Se plaignit d'un peu de froideur.
Après la mort de son Térence,
La jeune veuve, fraîche encor,

Voulut faire un voyage en France:
Pour Paris c'était un trésor;
Cependant pour elle d'abord
Il eut assez d'indifférence.
Corneille seul en fut épris,
Mais changea bientôt de maîtresse;
Car Melpomène, qui de Grèce
Arriva lors droit à Paris,
S'en empara par droit d'aînesse.
C'est traiter une sœur vraiment
D'une façon fort cavalière.
Consolons-nous; heureusement
Sur ses pas j'aperçois Molière.
L'aimable veuve, en un clin-d'œil,
L'aime, lui plaît, quitte le deuil:
Près de lui bientôt elle oublie
Ses galans, son premier époux...
Que dis-je? il les rappelle tous:
Sel piquant, charmante saillie,
Grâces, goût, jugement profond,
Il avait tout enfin, sans être
Ni méchant, ni froid, ni bouffon.
Thalie, auprès d'un si grand maître,
Devint parfaite... ou peu s'en faut;
Car elle eut encore un défaut;
Son faible pour la mascarade
A Molière fut bien fatal:
Un jour, hélas! de carnaval,

Dans l'équipage d'un malade,
Ayant suivi sa femme au bal,
Comme il faisait mainte folie,
Tout de bon il se trouva mal....
Il en mourut... Pauvre Thalie!
Auprès d'elle Hauteroche accourt;
Baron en tous lieux l'accompagne :
Pour dissiper son mal, Dancourt
Souvent la mène à la campagne:
Boursault la conduit à la cour;
Le gai Brueys et compagnie
Bientôt la fêtent à leur tour.
Mais, dans le deuil ensevelie,
Elle n'eût jamais, sans Regnard,
Supporté cette rude épreuve:
En son château le goguenard
Parvint à consoler la veuve.
Dans ce commerce d'amitié
Nous avons, dieu merci, la preuve
Que Dufresny fut de moitié.
Regnard pourtant plut davantage.
Ce commerce était innocent;
Mais le monde est si médisant!
On voyait le Grand et le Sage
Entrer chez elle tour à tour...
Thalie était veuve; à son âge,
De l'amitié jusqu'à l'amour.
De l'amour au libertinage,

Quelquefois on passe en un jour.
Destouches, grave personnage,
Que ses vertus, que sa raison
Mettaient à l'abri du soupçon,
Touché d'une amitié sincère,
La retira dans sa maison :
Destouches lui servit de père.
Boissy pourtant, jeune égrillard,
Dans le logis sut s'introduire ;
Et l'enjoûment du babillard
Parfois encor la faisait rire.
  Enfin, Destouches devint vieux ;
Et Nivelle enleva la veuve ;
Nivelle, amant d'espèce neuve,
Qui la tourmenta de son mieux.
Marivaux accourt à son aide ;
Mais il a bien un autre tic !
Cet ami sans cesse l'obsède,
Met son esprit à l'alambic,
S'intrigue, sue, enfin l'excède.
Trop faible pour tant de malheurs,
Elle tomba dans le délire :
Souvent... j'ai honte de le dire,
Thalie, au fort de ses douleurs,
Riait... bientôt versait des pleurs,
Et puis recommençait à rire.
De cet excès d'indignité
Le seul Piron fut révolté.

Furieux qu'une ville entière
Applaudît à tant de noirceur,
Piron fond sur le ravisseur,
En invoquant le grand Molière :
Grâce à son vaillant défenseur,
Libre alors, exempte d'alarmes,
Thalie essuya ses beaux yeux,
Recouvra sa raison, ses charmes,
Et sa gaîté, présent des dieux.
A Fagan on la vit sourire :
Voisenon aussi l'adorait ;
Mais jamais on n'en put médire ;
Car il fut toujours si discret !
Il était abbé... c'est tout dire.
Saint-Foix l'aimait ouvertement ;
Et par mainte nouvelle fête
Le tendre et magnifique amant
Voulut célébrer sa conquête.
Quatre à la fois ? me direz-vous.
Eh ! pourquoi non ? si l'on nous aime
Est-ce donc notre faute à nous ?...
Tenez, Gresset fit le cinquième.
Hélas ! il ne l'aima qu'un jour.
A notre veuve trop crédule
Il joua le plus vilain tour...
Le sot la quitta par scrupule.
Eh bien ! ceci la piqua moins
Que la conduite de Voltaire :

Amant de dix belles au moins,
Qu'il avait l'art de satisfaire,
Pour elle il croyait beaucoup faire
En lui rendant de simples soins.
Elle en pensa crever d'envie;
Car, voyez un peu la noirceur!
Des dix Melpomène, sa sœur,
Etait encor la mieux servie.
Si j'étais femme, en pareil cas,
Un tel coup me serait bien rude:
Tout franc, je ne m'étonne pas
Qu'elle ait fini par être prude.
Bon! direz-vous, je n'en crois rien.
Eh quoi! Thalie être dévote!
Demandez plutôt... Je sais bien
Qu'il a fallu changer de note;
Au lieu d'amans vifs et joyeux,
Au lieu d'amis officieux,
Elle eut maint directeur étique,
Grave et froid par tempérament,
Qui, d'un ton sec et flegmatique,
Lui prouva que son enjoûment
Etait un crime abominable.
La veuve s'avoua coupable:
Dès lors, avec un bon serment,
Elle promit de ne plus rire...
Quoi! plus du tout? c'est beaucoup dire:
On revient à ses premiers goûts.

Aussi parfois, dans sa retraite,
Notre prude fait, entre nous,
De petits péchés en cachette...
Ah ! de bon cœur je l'en absous;
Et trop heureux qui les fait faire!
Elle est veuve de deux époux;
Soit : mille amans ont su lui plaire:
Ah ! n'importe; elle est à mes yeux,
Elle sera toujours jolie.
D'un vin qui fut délicieux
On savoure jusqu'à la lie;
Et, moins aimable que Thalie,
On sait à quel âge l'Enclos,
Avec son amant, à huis clos,
Sut faire encore une folie.

FIN DES AVENTURES DE THALIE.

# LES VISITES;

PAR VIGÉE.

Ce Poëme parut en 1799.

# LES VISITES.

---

Eh oui ! c'est vainement qu'à ma porte l'on sonne ;
Je vous l'ai déjà dit, je n'y suis pour personne :
M'entendez-vous?-Monsieur, on vous demande. - Eh bien!
Je dors, je suis sorti. Mon bonheur, mon seul bien
Est de rêver, écrire, ou feuilleter un livre ;
Qu'un moment à mon gré du moins je puisse vivre!
Allez, et laissez-moi. Mille bruits, tour à tour,
Que j'entends retentir dès la pointe du jour,
Ce crieur qui commence alors que l'autre achève,
La maison qu'on abat et celle qu'on élève,
La scie et le maillet, la lime et le marteau,
N'est-ce donc point assez pour troubler mon cerveau?
Faut-il aux importuns, arrivant à la file,
Prêter complaisamment une oreille docile,
M'épuiser en saluts, en fades entretiens,
Pour charmer un oisif, disserter sur des riens,
Vis-à-vis d'un bavard attendre, bouche close,
Qu'il me quitte rempli de l'ennui qu'il me cause?
Non, non ; je puis du temps faire un meilleur emploi,
Et, dût-on m'en blâmer, je veux vivre pour moi.
Remettons-nous ; vraiment, je suis tout hors d'haleine.
Mais aussi je ne sais quel noir démon m'amène
Cet essaim de fâcheux qui vient, à tout propos,
Et forcer ma retraite, et troubler mon repos.

Dorval, me dira-t-on, est gorgé de richesses ;
Médor pour ses amis entretient trois maîtresses
Orgon ne prête plus qu'à cinq pour cent par moi
Gercour vient d'acheter deux mille arpens de b
Lysimon, se voyant tout près de sa ruine,
Pour rentrer dans son bien, épouse Clémentine
Eh! que me font, à moi, Clémentine et Dorva
Médor et Lysimon? Tout est bien, tout est ma
Je ne me pique pas d'une vertu profonde,
Et je ne suis pas né pour réformer le monde.
Comment donc! on insiste, et l'on trouve éton
Que j'aie ainsi fermé ma porte à tout venant!
Il faut que, malgré moi, je laisse de la ville
Les divers importuns envahir mon asile!
A la bonne heure.-Entrez, monsieur, entrez.-Pa
Vous vouliez être seul ; vous avez bien raison :
Vous savez du public la douce inquiétude
Lorsqu'il attend les fruits de votre solitude.
— C'est beaucoup trop poli ; car, entre nous, je
Que le public, monsieur, ne pense guère à moi
— Ah! je m'attendais bien à cette répartie :
Au mérite il est beau d'unir la modestie.
— Trève de complimens : que voulez-vous? par
— Les arts de ce pays ne sont point exilés ;
Nos théâtres surtout nous en offrent la preuve
De mes talens encor je n'ai pas fait l'épreuve ;
Mais, si vous le vouliez, je crois que mes essai
Grâces à votre muse, obtiendraient du succès.

-Eh! comment, je vous prie?-En deux mots je m'explique :
Nous pourrions faire ensemble un opéra comique.
Je suis compositeur; l'Italie en son sein
M'a reçu jeune encor ; mon porte-feuille est plein,
Et j'ai même sur moi quatre ou cinq ouvertures,
Présages assurés de mes palmes futures,
Trois chœurs, un septuor, même certain rondeau
Que bientôt s'envîront Martin et Rolandeau ;
Car on peut y broder presque à chaque mesure.
Si vous le permettiez, j'ai la voix assez pure,
Et je vous donnerais, pour faible échantillon,
Mon rondeau, mes trois chœurs...-Non; vous êtes trop bon.
Je fais, n'en doutez point, grand cas de la musique ;
Mais moi, que j'entreprenne un opéra comique !
Ce n'est pas pour cela qu'il faille être sorcier.
Emprisonner l'amant, enivrer le geolier,
Travestir la maîtresse, avec une fusée
Incendier un fort, pour la foule abusée
Ce serait merveilleux ; le parterre, en écho,
Avec tous mes amis répéterait *bravo :*
Mais à l'âge où je suis, quand bientôt sur ma tête
Huit lustres vont peser, que je sois assez... bête
Pour faire une ariette où, de ses feux vainqueurs,
L'amour, grâce à la rime, embrasera deux cœurs ;
Pour vous voir, en dépit du goût qui s'en offense,
D'un vers trop bien tourné déranger la cadence ;
Pour m'exposer peut-être, ainsi que tel auteur,
A n'entendre appeler que le compositeur !

Grand merci. — Mais, monsieur, faut-il être sincère?
On fait un opéra quand on n'a rien à faire.
Au reste, bonne chance, et daignez m'excuser :
Vos momens vous sont chers, je crains d'en abuser.
J'en suis débarrassé. Mais avant peu, je gage,
Il va tomber chez moi quelque autre personnage
Aussi complimenteur, et non moins ennuyeux.
Justement le voilà. Son abord sérieux,
Son air embarrassé, sa démarche timide,
N'annoncent point l'objet qui près de moi le guide;
Il faut le voir venir. — Monsieur, tout mon bonheur
Dépend de vous. — Comment? — Vous êtes éditeur
De ce bel almanach (1) qu'on ne peut voir éclore
Sans que d'un œil ravi tout Paris le dévore.
Je fais de méchans vers, je l'avoue entre nous...
— Vous n'êtes pas le seul; ainsi, consolez-vous.
— De vos bontés, monsieur, j'attends un témoignage.
Je suis près de conclure un fort bon mariage;
Mais dans votre almanach si je ne suis placé,
Chez le notaire en vain le contrat est dressé;
Je n'épouserai pas. Ce discours vous étonne!
Apprenez que je suis l'amant d'une personne
Qui raffole des vers, et ne veut pour mari
Qu'un homme à qui parfois Apollon ait souri.
Je vous apporte donc un quatrain détestable :
Mais quand on ne verrait mon nom que dans la table....

(1) L'Almanach des Muses.

—Puis-je lire?—Sans doute. Eh bien?—J'en suis fâché;
Le notaire, je crois, s'est un peu dépêché;
Oui, pour un autre hymen attendez d'autres chances.
—On peut, dit-on, en vers prendre quelques licences.
—Vous en prenez beaucoup.—Sachez mon embarras;
Je suis dans le commerce.—Et vous tenez?—Des draps.
—Eh bien! vendez vos draps, aunez suivant le mètre,
Et faites bon marché. Pourquoi vous compromettre?
Aux sifflets, en rimant, pourquoi vous exposer?
Et puis y pensez-vous de vouloir épouser
Un volume ambulant, une femme savante?
Prenez une compagne adroite, intelligente,
A d'utiles travaux consacrant son loisir,
Et même tricotant quelques bas par plaisir,
Comme l'a dit Molière, excellent philosophe,
Qui de l'espèce humaine appréciait l'étoffe,
Pour plus d'un mot heureux avec raison cité.
—Je ne le connais pas.—Je m'en serais douté.
Profitez, croyez-moi, d'un conseil salutaire;
Plus de vers, point d'hymen. Adieu, mon cher confrère.
C'est presque avec regret que je le vois parti:
Son ingénuité m'a du moins diverti.
Quel est cet homme-là? Sa mine hétéroclite
Ne promet rien de bon. Je crois voir l'acolyte
De l'un de ces messieurs qui, sans être appelés,
Chez moi, dans le bon temps, posèrent les scellés.
—Mon frère, excusez-moi si je vous importune:
Patriote excellent, je n'ai pas fait fortune.

— Ma foi, vous m'étonnez. — Dans mainte occasion,
J'ai de mon énergie aidé ma section :
On m'a vu tour à tour président, secrétaire,
Placé dans le civil et dans le militaire ;
Mais je suis oublié par un sort trop commun :
De ces divers emplois il ne m'en reste aucun
En état cependant de vous tirer d'affaire ;
Et, comme vous voyez, je suis dans la misère.
Car, étant propre à tout, je vois plus d'un moyen...
— Mais j'écris assez mal, et ne lis pas très-bien.
— Comment faisiez-vous donc pour remplir tant de places ?
— Le *civisme* (1) était tout alors ; jamais de grâces ;
Jamais, vous le savez, il n'était question
De mettre le talent en réquisition,
D'honorer la vertu, de payer le mérite,
Mots qu'on avait tués, et que l'on ressuscite.
Le talent ! comme si nous n'étions pas égaux !
— C'est fort bien raisonné. — Je restais en repos,
Je prenais peu de part à la chose publique :
Mais sous ce mince habit souvent le froid me pique ;
J'ai fort peu de crédit, j'ai surtout peu d'argent ;
Et, pour me soulager dans ce besoin urgent,

---

(1) Ce mot est un de ceux dont la langue française s'est enrichie depuis la RÉVOLUTION. Sous le règne de la TERREUR, on ne parlait que de CIVISME : il fallait donner des preuves de CIVISME, obtenir un certificat de CIVISME, c'est-à-dire prouver qu'on avait toutes les qualités qui distinguent un bon citoyen, et le faire attester par ceux qui se piquaient de les posséder au suprême degré.

Je voudrais d'un emploi toucher les honoraires.
— Oh! je conçois cela. — Connu des gens d'affaires,
Des administrateurs et des représentans,
Voudriez-vous de moi leur parler? Il est temps.
— Mais puisqu'un nouveau zèle en votre cœur s'allume,
Il faudrait, pour l'épée abandonnant la plume,
Courir à la frontière. — Oui, le conseil est bon,
Mais je n'ai jamais pu rester près d'un canon.
— Eh quoi! vous colonel, tout au moins capitaine....
— Mon frère, vous sentez que je suis dans la peine;
Le besoin est un mal qui s'accroît tous les jours:
Ne pourriez-vous m'aider de quelques prompts secours?
— Vos droits pour obtenir sont par trop légitimes;
Tenez, voilà deux francs et quarante centimes.
Vos frères sont nombreux, à ce qu'il me paraît;
Que chacun d'eux à vous prenne même intérêt,
Et je vous garantis, sur pareille recette,
Qu'avant la fin du mois votre fortune est faite.
Implorer aujourd'hui le crédit d'un auteur!
C'est ne douter de rien. Mais par quelle faveur
Une femme vient-elle embellir ma retraite?
— Madame, asseyez-vous. — Ah! je suis indiscrète.
— Devez-vous le penser? Pour moi, depuis six ans,
L'Hymen a de l'Amour tous les soins complaisans.
Epouse, j'aspirais à me voir bientôt mère;
Je le suis. M'accordant une grâce si chère,
Le ciel voulut encor me donner un enfant
Vif et doux à la fois, gai, sensible, charmant;

Un enfant dont mou cœur jamais ne se sépare,
Le portrait de son père. — Eh! mais c'est assez
— Mon époux, obligé de quitter ses foyers,
Dans plus d'une campagne a suivi nos guerriers;
Il tenait en dépôt la caisse militaire.
— Poste d'autant meilleur que l'on marche derr
— Il revient dans trois jours. Pour cet heureux mon
Si vous vouliez me faire un petit compliment,
Ma fille l'apprendrait. Je vous réponds d'avance
De sa facilité, de son intelligence:
Hier, sans hésiter, elle nous récitait
*Cendrillon*, *Barbe-Bleue* et *le Petit-Poucet*.
— On ne saurait, sans doute, orner mieux sa mém(
Madame, et de Perrault c'est consacrer la gloire,
Mais je n'approuve pas, je le dis franchement,
Que vous vouliez avoir un petit compliment.
Votre enfant, dites-vous, est gai, doux et sensil
Eh! laissez-le parler; il serait très-possible
Qu'ému par la nature, inspiré par son cœur,
Il eût dans le moment plus d'esprit qu'un auteur.
Votre époux a paru; que sa fille l'embrasse!
Que sur le sein d'un père elle-même se place!
Que ses bras caressans passés autour de lui
Peignent la jeune vigne implorant un appui!
Son silence, sa voix, tout en elle a des charmes.
Des yeux de votre époux je vois couler des larmes
De ce tableau touchant combien vous jouissez!
Vous ne respirez plus, vous vous attendrissez;

Votre fille pour vous ne devient que plus chère,
Et vous en sentez mieux le bonheur d'être mère.
Je ris de ces marmots qu'on voit en pareil cas
Anonner tristement ce qu'ils n'entendent pas.
A quoi bon consacrer un ridicule usage?
Souffrons que les enfans aient l'esprit de leur âge.
Excusez mon refus, la raison l'a dicté;
D'ailleurs, ce compliment par vous sollicité,
Madame, sous vos yeux aurais-je pu le faire?
J'eusse oublié l'enfant pour songer à la mère.
On vous demande ainsi des vers, une chanson
Pour des gens dont jamais vous n'avez su le nom.
Qu'ai-je entendu? quel bruit!-A la fin on vous trouve!
Ce n'est pas malheureux. — Croyez que j'en éprouve
Un plaisir infini. — Je viens vous confier
Vingt projets excellens jetés sur le papier.
Tout le monde aujourd'hui veut être politique;
On raisonne, on écrit, on approuve, on critique:
De l'Anglais celui-ci dit que pour nous venger,
Sans nul péril, sous l'eau nous pourrions voyager,
Et se garde pourtant de commencer l'épreuve:
Celui-là nous soutient, en attendant la preuve,
Qu'on peut, des vents fougueux domptant les tourbillons,
Conquérir l'univers à l'aide des ballons.
Chacun dans ses désirs selon ses goûts diffère:
L'un demande la paix, l'autre appelle la guerre;
On parle sans raison, sans raison on se tait;
On ne sait ce qu'on dit, on ne sait ce qu'on fait;

Moi, je puis déployer quatre plans de finance,
Dont un seul, assurant le crédit de la France,
Du trésor de l'état remplirait les canaux,
Et ferait, dès demain', rouler l'or à grands flot
—Ces plans-là, j'en conviens, auront bien leur n
—Ce n'est rien ; écoutez : l'Europe en vain s'ag
Chaque chose à son tour ici bas doit finir :
Elle vieillit, se meurt ; je veux la rajeunir.
Je fais de la Pologne un canton de la Prusse ;
Au fond du Kamtchatka je relègue le Russe ;
Les Juifs sont dispersés sur différens terrains ;
Je les envoie à Vienne écorner les florins ;
Je fais avec le Nord un traité de commerce
Que la Chine souscrit, et qu'adopte la Perse ;
Et, sauf à profiter du canal de Moskou,
Dans nos possessions j'enclave le Pérou.
—Le Pérou ! de vos plans voilà la conséquence
Vous êtes, je le vois, très-expert en finance.
—Tout cela saute aux yeux, on le touche du
Un homme intéressé croirait avoir le droit,
Quand de pareils projets il a fait les avances,
De demander honneurs, emplois et récompen
Mais qu'on me donne à moi cent mille écus com
Je ne demande rien, et je suis trop content.
Souvent pour son pays c'est à tort qu'on s'imm
Mais le succès lui seul nous paie et nous conso
Voici mes vingt projets; examinez-les tous :
Je reviendrai demain en causer avec vous.

Je ris... Eh! que de gens comme lui se tourmentent,
Assiégent les bureaux, écrivent, argumentent,
Veulent régler l'état, qui, pour bonne raison,
Feraient mille fois mieux de régler leur maison!
Depuis quelques instans, grâce au ciel, je respire.
Puisqu'on me le permet, essayons de relire
Ce qu'hier j'écrivais dans un accès d'humeur :
Ici je cours, et là je vais d'une lenteur!...
Ce mot est étonné du mot qui le précède;
Ce vers n'attendait pas le vers qui lui succède;
Il n'est pas jusqu'au plan que je crois mal conçu.
De ces défauts à temps je me suis aperçu.
Heureux de m'arrêter en commençant ma route!
Détestable métier! ah! combien il en coûte
Pour briguer du public l'inconstante faveur,
Et se voir honoré du vain titre d'auteur!
Est-ce encore quelqu'un? Oui; vers moi l'on s'avance.
Fort bien; on veut à bout pousser ma patience.
— Hier, chez un libraire un moment arrêté,
Je parcourais de l'œil certaine nouveauté
Qui prescrit aux auteurs d'écouter *sans murmure*
*Les utiles conseils d'une austère censure* (1);
Docile à m'appliquer ce que vous avez dit,
J'ai goûté le précepte et l'ai mis à profit :
Je dois incessamment publier un ouvrage;
Il ne paraîtra point s'il n'a votre suffrage.

---

(1) Epître à Legouvé sur l'utilité de la critique, tom. VII.

— Il ne tiendra qu'à vous de me le confier.
— J'aimerais mieux le lire avec vous. — Tout enti«
Cet ouvrage me semble être de longue haleine.
— C'est un poëme épique. — Eh! cela vaut la pein«
Qu'on y songe, monsieur. Si l'on veut pas à pas
Suivre plan et détails.... — Mais ne pourriez-vous ]
Sur le sujet d'abord lever un premier doute,
Entendre le début? — Monsieur, je vous écoute.
— Surtout de la franchise, et parlez en ami.
— La franchise a souvent fait plus d'un ennemi.
Vous savez des auteurs quel est le caractère;
Ce n'est qu'en les louant qu'on est sûr de leur plair
Encor leur amour-propre est-il peu satisfait;
On eût dû les louer beaucoup plus qu'on n'a fait.
— Avec moi sur ce point vous n'avez rien à craind
— Il faudra vous citer. — J'ai cru pouvoir enfrein«
Toutes les vieilles lois, et j'ai du moins l'espoir
De présenter du neuf. — C'est ce que je vais voir.
— *Je chante les assauts, les siéges, les batailles*
*Qui furent les témoins de tant de funérailles,*
*Les vastes champs couverts de morts et de mourar*
*Femmes, enfans, vieillards, l'un sur l'autre expirai*
Je vois que sur ces vers vous avez des scrupules.
Oui; ces quatre premiers me semblent ridicules.
— Ridicules, monsieur! le mot est dur. — Ma foi,
Je ne l'ai pas cherché. — Ridicules! en quoi?
— A votre question s'il faut que je réponde....
— Eh bien? — Ce début-là, mais c'est la fin du mond

; conçois pas comment il peut rester,
ant de trépas, quelqu'un pour les chanter.
ıtres juges que vous ont été moins sévères.
juges vous flattaient; moi, je ne flatte guères.
ıs vous croyez peut-être un poëte excellent!
ıis il ne s'agit pas ici de mon talent;
du vôtre, monsieur. — Votre vers est pénible,
ouvent votre prose est inintelligible.
s aspirez sans doute à l'immortalité;
s à peine un quatrain de vous sera cité;
ne vous connaîtra que par les épigrammes
nt on aura couvert votre nom et vos drames.
ıieu. Mon imprimeur m'attendait ce matin :
vais de mon poëme assurer le destin,
t, prouvant ce qu'ici je vous ai dit en face,
'aire un avant-propos suivi d'une préface.
Eh bien! les voilà tous, médiocres et vains.
Dès qu'un petit ouvrage est éclos sous leurs mains,
l faut, loin d'y trouver un seul mot à reprendre,
Dans l'extase toujours les lire ou les entendre.
ls pourront, au surplus, ne jamais pardonner
Aux avis qu'en passant j'aurai dû leur donner,
Répéter contre moi, dans leur plaisant délire,
Ce qu'à chaque moment d'eux-mêmes j'entends dire;
A l'immortalité si je prétends en vain,
Je ne vois pas du moins qu'ils soient sur mon chemin.
Pour le coup, c'en est trop : à moins qu'on ne m'assure
Qu'on est prêt à briser gonds, verroux et serrure,

On fera, pour me voir, des efforts superflus :
Personne maintenant chez moi n'entrera plus.
Que dis-je ? ah ! libre enfin des chaînes de la ville,
Ne pourrais-je à mon gré, solitaire et tranquille,
Confier aux hameaux le reste de mes jours ?
Le luxe des cités et le faste des cours
N'ont jamais ébloui les regards du poëte :
Il songe, en les fuyant, à la douce retraite
Où, sur de frais gazons, sous des ombrages verts,
Il pourra méditer et soupirer ses vers.
Vetheuil (1) ! séjour champêtre et modeste héritage,
Je le connais par toi, le bonheur sans nuage
Que le plus simple asile offre à l'ami des champs !
Puisque les doux zéphirs, unis au doux printemps,
Des rigueurs de l'hiver consolent la nature,
Je vais de ton verger admirer la culture,
Dans leur cours fraternel suivre ces deux ruisseaux
Dont la Seine grossit le tribut de ses eaux,
Sous tes vieux marroniers, fiers de leur ombre antique,
Jouir des lourds ébats de la gaîté rustique,
Et, loin des importuns, content d'être oublié,
Vivre pour les beaux arts, la paix et l'amitié.

---

(1) Village situé sur le bord de la Seine, à deux lieues au-dessus de Mantes, et à une lieue au-dessous de Haute-Ile. Ce dernier village est devenu célèbre par les vers que Boileau lui a consacrés dans sa belle Epître à Lamoignon. La maison que Boileau a décrite n'existe plus ; celle que je désigne est placée à l'entrée de Vetheuil.

FIN DES VISITES.

[redacted]

# LA
# PIPE CASSÉE,
## POËME
### ÉPI-TRAGI-POISSARDI-HÉROI-COMIQUE,
### EN QUATRE CHANTS;

PAR VADÉ.

# SUR VADÉ,

## ET SUR LE GENRE POISSARD.

VADÉ, créateur du genre *poissard*, naquit en 1720 à Ham en Picardie, et mourut à Paris le 4 juillet 1757. Il peut être regardé comme le Téniers de la poésie, puisque ce dernier est compté parmi les plus grands artistes, quoiqu'il n'ait peint que le genre *burlesque* dans ses fêtes flamandes.

Vadé avait cette gaîté franche qui décèle la candeur de l'âme. Il était désiré partout. Son caractère facile et son goût particulier ne lui permettaient pas de refuser aucune des parties qu'on lui proposait : il y portait la joie ; il amusait par ses propos, par ses chansons, et surtout par le ton *poissard* qu'il avait étudié, et qu'il possédait très-bien. Ce n'était point une imitation, c'était la nature. Jamais on n'a joué

ses pièces aussi bien qu'il les récitait, et l'on perdait beaucoup à ne pas l'entendre lui-même. Voici comment il s'exprime en parlant de son poëme sur *la Pipe cassée :*

« Je me suis beaucoup amusé en composant ce petit ouvrage puisé dans la nature : mes amis l'ont plusieurs fois entendu avec plaisir ; nombre de gens de distinction, de goût et de lettres s'en sont extrêmement divertis ; et, sur les assurances qu'ils m'ont données que le public s'en amuserait aussi, je me hasarde de le lui présenter. »

Ce genre trouvera peut-être quelques contradicteurs parmi les ennemis d'un genre nommé *la nature basse*, et qui n'auraient voulu voir dans notre recueil, et même dans le volume des poëmes *comiques*, que des scènes du *bon ton ;* mais nous avons pensé qu'un tableau qui représente avec vérité une guinguette, des gens du peuple dansant, des soldats buvant et fumant, ne pouvait être désagréable à la majorité de nos lecteurs restés fidèles à la bonne et franche gaîté.

# LA
# PIPE CASSÉE.

## CHANT PREMIER.

Je chante, sans crier bien haut,
Ni plus doucement qu'il ne faut,
La destruction de la Pipe
De l'infortuné la Tulipe.
On sait que sur le Port-au-Blé
Maints forts-à-bras sont assemblés,
L'un pour, sur ses épaules larges,
Porter ballots, fardeaux ou charges;
Celui-ci, pour les débarquer;
Et l'autre, enfin, pour les marquer.
On sait, ou peut-être on ignore,
Que tous les jours, avant l'aurore,
Ces beaux muguets à brandevin
Vont chez la veuve Rabavin
Tremper leur cœur dans l'eau-de-vie,
Et fumer, s'ils en ont envie.

Un jour que, se trouvant bien là,
Et que, sur l'air du beau lan la,
Ils chantaient, à tour de mâchoire,
Maints et maints cantiques à boire;
Que, gueule fraîche et les pieds chauds,
Ils se fichaient de leurs bachots,
Sans réfléchir qu'un jour ouvrable
N'était point fait pour tenir table,
Hélas! la femme de l'un d'eux,
Trouble-plaisirs et boute-feux,
Arrive, et retrousse ses manches.
Déjà ses poings sont sur ses hanches;
Déjà tout tremble : on ne dit mot;
Plus de chanson : chacun est sot.
Jean-Louis, que ceci regarde,
Veut apaiser sa femme hagarde :
Mais en vain est-on complaisant
Avec un esprit malfaisant :
« Tiens, lui dit-il, bois une goutte. »
» — Va-t-en, chien que l'aze te *rime!*
Lui dit-elle en levant un bras ;
» Saqueurgué! tu me le paîras; »
Et bravement vous lui détache
Un coup de poing sur la moustache.
Jérôme lui saisit les mains,
Dont les jeux étaient inhumains.
« La paix, dit-il, morgué, commère;
» Vous avez tort... —Allez, copère,





» Vous ne valez pas mieux que lui ;
» Vrament, ce n'est pas d'aujourd'hui
» Qu'on vous connaît, gueux que vous êtes :
» A votre avis, les jours de fêtes
» N'arrivont-ils pas assez tôt?
» Jarni! si je prends mon sabot,
» Je vous en torcherai la gueule.
» Puis-je gagner assez, moi seule,
» Pour nourrir quatre chiens d'enfans
» Qui mangeont comme des Satans?
» Et ma fille qu'est à nourrice!
» La pauvre enfant! Dieu la bénisse!
» Un jour alle aura ben du mal.
» Tu nous réduis à l'hôpital....
» Jarôme, lâche-moi, j'enrage ;
» Ah! tu vas voir un beau ménage!
» Va, sac à vin! crève, maudit! »
A peine eut-elle ceci dit,
Qu'on vit renforcer l'ambassade
D'un duo femelle et maussade.
Jérôme, voyant sa moitié,
Rit à l'envers, frappe du pié ;
La Tulipe, avisant la sienne,
Montée en belle et bonne chienne,
Eût mieux aimé voir un serpent,
Ou le beau-fils qui rompt et pend
Ceux qui point dans leur lit ne meurent.
Enfin tous, interdits, demeurent

Dans un silence furieux :
L'une écrase l'autre des yeux ;
Mais la grosse et rouge Nicole,
Recouvrant enfin la parole,
Ainsi que les gestes mignards,
Dit ces mots, en termes poissards :
« Vous v'là donc, tableaux de la Grève !
» Dieu me pardonne ! et qu'il vous crève !
» Saint Cartouche est votre patron.
» Françoise, tiens ben mon chaudron.
» Allons, vilains coulis d'emplâtre !
» Un diable et puis vous trois font quatre :
» Marionnettes du pilori !
» Reste de farcin mal guéri !
» Enfans trouvés dans de la paille !
» Sans nous, vous faites donc ripaille,
» Visages à faire des culs !
» Et trop heureux d'être cocus...
» —Cocus ! interrompit Françoise ;
» Nicole, ne cherchons pas noise.
» Si ton chien d'homme est dans le cas,
» Tant pis ; mais le mien ne l'est pas...
» —Il l'est...—T'as menti !...—Qui ? moi ! paf
Un soufflet ; même pataraphe
Est ripostée : autres soufflets,
Autres rendus. Adieu bonnets ;
Fichus de suivre la coiffure ;
Tettons bleus, rousse chevelure

De se montrer aux spectateurs.
Le feu, la rage, au lieu de pleurs,
Sortent des yeux de chaque actrice;
Et, dans ce galant exercice,
Elles allaient enfin périr,
Si, forcés de les secourir,
On ne l'eût fait. Jean se dépêche
De puiser un beau seau d'eau fraîche,
Et de nos braves s'approchant,
Les tranquillise, en leur lâchant
Le tout à travers les oreilles.
Ce remède fit des merveilles:
On but beaucoup par là-dessus,
Et bientôt il n'y parut plus.

FIN DU PREMIER CHANT.

## CHANT SECOND.

Voir Paris, sans voir la Courtille,
Où le peuple joyeux fourmille ;
Sans fréquenter les Porcherons,
Le rendez-vous des bons lurons ;
C'est voir Rome sans voir le pape.
Aussi, ceux à qui rien n'échappe,
Quittent souvent le Luxembourg,
Pour jouir dans quelque faubourg
Du spectacle de la guinguette.
Courtille, Porcherons, Villette,
C'est chez vous que, puisant ces vers,
Je trouve des tableaux divers,
Tableaux vivans où la Nature
Peint le grossier en mignature.
C'est là que plus d'un Apollon,
Martyrisant le violon,
Jure tout haut sur une corde,
Et, d'accord avec la Discorde,
Seconde les rauques gosiers
Des fareaux de tous les quartiers.

C'est aussi là qu'un beau dimanche,
La Tulipe, en chemise blanche,
Jean-Louis, en chapeau bordé,
Et Jérôme, en toupet cardé,
Chacun d'eux, suivi de sa femme,
A l'image de Notre-Dame,
Firent un ample gueuleton.
Sur table, un dur dodu dindon,
Vieux comme trois, cuit comme quatre,
Sur qui l'appétit doit s'ébattre,
Est servi, coupé, dépecé,
Taillé, rogné, cassé, saucé.
Alors toute la troupe mange
Comme un diable, et boit comme un ange.
« A ta santé, toi. —Grand marci;
» J'allons boire à la tienne aussi.
» Hé! Françoise; hé! tiens, si tu l'aime,
» Prends ce pilon... —Prends-le toi-même;
» Chacun peut ben prendre à son goût;
» En v'là très-ben, et si v'là tout.
» Avons-je pas une salade?...
» —Non, non, ça te rendrait malade...
» —Ce n'est qu' quinz' sols...—C'en est ben vingt,
» Qui nous vaudront deux pots de vin;
Pour six, une grosse volaille
Est autant qu'il faut de mangeaille;
Pas vrai, Jean-Louis?... réponds donc;
Pas vrai, qu'au lieur... —Oui, t'as raison,

» Mais varse-nous toujous t'a boire ;
» Hé ! vrament, ma commère voire,
» Hé ! vrament ma... varse tout plein ;
» Il semble que tu nous le plain...
» —Moi ! mon guieu, non, ben du cont
» C'est que tu zhausse en haut ton verr
» —J'ai tort. Avons-je du vin ? Non.
» Parlez donc, monsieux le garçon,
» Apportez du pivois, hé ! vite ! »
Aussitôt la parole dite,
On renouvelle l'abreuvoir ;
C'est alors qu'il faisait beau voir
Cette troupe heureuse et rustique,
S'égayer dans un choc bachique !
Vous, courtisans ; vous, grands seigneu
Avec tous vos biens, vos honneurs,
Dans vos fêtes ; je vous défie
De mener plus joyeuse vie.
Vos plaisirs vains et préparés
Peuvent-ils être comparés
A ceux dont mes héros s'enivrent ?
Sans soins, sans remords ils s'y livrent
Mais vous, prétendus délicats,
Dans vos magnifiques repas,
Esclaves de la complaisance,
Et gênés au sein de l'aisance,
Prétendez-vous savoir jouir ?
Non ; vous ne savez qu'éblouir.

Avec vos rangs, vos noms, vos titres,
Vous croyez être nos arbitres ?
Pauvres gens! vos fausses lueurs
N'en imposent qu'à vos flatteurs :
Votre orgueil nourrit leur bassesse;
Toujours une vapeur épaisse
Sort de leur encens empesté,
Et vous masque la vérité.
Il est un prince qu'on révère,
Pour qui l'univers est sincère,
Qu'on aime sans espérer rien.
Qui?... C'est votre maître et le mien;
Demandez son nom à la Gloire.
C'est assez dit. Parlons de boire.
  Cependant, las de godailler,
Nos riboteurs veulent payer;
Pour payer demandent la carte,
Et, par-dessus, un jeu de carte.
Sitôt parlé, sitôt servis;
« Mais, dit Nicole, à votre avis,
» Comben avons-je de dépense,
» Monsieux? lisez-nous ste sentence...
» —Le total? —Oui... —Cinquante sous...
» —Cinquante sous! je vous en *sous*.
» C'est trop cher... —C'est trop cher, madame?
» Je veux que le diable ait mon âme,
» Si je ne vous fais bon marché!... . . .
» Allez, monsieux le déhanché, ...

» Vous serez content de la bande.
» Adieu, morceau de contrebande. »
  La même table qui servit
D'autel à leur rude appétit,
Sans choix, fut à l'instant choisie
Pour leur servir de tabagie.
C'est là que le trio d'époux,
Du hasard éprouvant les coups,
Gobait goujon, couleuvre, anguille,
En jouant à la bruscambille,
Un contr'un, écot contre écot,
Tandis que Nicole et Margot
Faisaient compliment à Françoise
Sur son casaquin d' siamoise,
Afin que Françoise, à son tour,
Civilisât leur propre amour.
(Propre amour! le terme est impropre!
Pour bien dire, on dit amour-propre...)
Soit; je ne veux pas disputer;
Mon but n'est que de raconter.
Mais revenons à notre histoire.
J'en suis, si j'ai bonne mémoire,
A la réponse que faisait
Françoise à ce qu'on lui disait.
« Mon casaquin! leur répond-elle,
» Vaut ben ce chiffon de dentelle
» Qui vous entoure le cerviau;
» C'est comme une fraise de viau,

[redacted]



» Tous ces plis qui sont sur ta tête!..!
» —Tu raisonnes comme une bête,
» Lui dit Nicole; et pour un peu,
» Françoise, tu varais beau jeu.
» Je te louons sur ta parure,
» Et tu prends ça pour une injure?
» T'as tort... —Moi, tort?... —Vante-t'en-z-en:
» Garde ton casaquin de bran,
» Ou mange-le, que nous importe?
» Il est à toi; car tu le porte;
» Et not' garniture est à nous...
» —Quoi! dit Margot, vous fâchez-vous?
» Queu chien de train! Tien, toi, Françoise,
» T'as toujours eu l'âme sournoise:
» Ton esprit surpasse, en noirceur,
» L'trésorier de Notre-Seigneur:
» Tais-toi; n'échauffe pas Nicole;
» Autrement, tiens, moi, je t'accole...
» —Toi m'accoler? ah! je te crains!
» Milgueux! si je te prends aux crins!
» Tiens, veux-tu voir?... —Oui, voyons, touche;
» Mais touche donc: tu t'effarouche;
» Gueuse à crapauds! coffre à graillon!
» Tu te pâme! hé vite, un bouillon:
» La v'là couleur de sucre d'orge!
» L'onguent gris l'y monte à la gorge!
» Ses beaux yeux bleus devenont blancs!
» V'là comme tu fais des semblans

» Quand ton Croc veut que tu partage
» Avec li ton vilain gagnage. »
A ces mots, Françoise pâlit;
L'ardeur de vaincre la saisit;
Et, d'un effort épouvantable,
Elle arrache un pied de la table,
Qui, d'un bout tombant en sursaut,
Va chercher à terre un tréteau.
De ce coup les cartes sautèrent:
Nos joueurs transis se levèrent,
Mais se levèrent assez tôt
Pour sauver la pauvre Margot.
Du coup qui menaçait sa vie:
Françoise la suit, en furie.
« Je veux, dit-elle, me venger,
» A votre barbe la manger!
» Comment? Qui?....moi! j'aurai la honte
» De voir qu'à mon nez on m'affronte!
» Ah! j'y perdrais putôt mon cœur,
» Mon cul, ma gorge, mon honneur!
» Te v'là donc, chienne! ôtez-vous, gare
Elle frappe: Jean-Louis pare
D'une main; de l'autre il surprend
Le bâton, et Jérôme prend
A brasse-corps notre harpie.
« Françoise, dit-il, je t'en prie,
» Laisse-ça là. Venons-je ici
» Pour nous battre? Queu diable aussi!

» Tu veux toujours gouailler les autres,
» Et puis ils t'envoyont aux piautres;
» Chacun son tour. Ça, finissons;
» Je te prends pour danser; dansons.
» Prends Nicole, toi, la Tulipe;
» Quitte, pour un moment, ta pipe:
» Morgué, tu fumeras tantôt;
» Et toi, Jérôme, prends Margot.
» C'tell'-là des trois qui, la première,
» Aura d'la mauvaise magnière,
» Je l'écrasons, alle verra,
» Ou le diable m'écrasera.
» Monsieux le marchand de cadence,
» Vendez-nous une contredanse,
» Sur l'air d'un nouveau cotillon. »
Soudain il sort du violon,
Qui, par sa forme singulière,
Avait l'air d'une souricière,
Des sons que les plus fermes rats
Auraient pris pour des cris de chats.
Après la belle révérence,
On part en rond; chacun s'élance,
Saute et retombe avec grand bruit:
Sous leurs pieds la terre gémit.
La haine de Margot la fière
S'envole parmi la poussière.
Françoise n'est plus en courroux:
Ses yeux ont un éclat plus doux;

Nicole n'a plus de rancune.
La paix entr'eux devient commune ;
Même on les vit s'entre-baiser,
Quand ils furent soûls de danser.
  L'heure de retourner au gîte
Venant, pour eux, un peu trop vite,
Il fallut payer sur-le-champ,
Et, comme on dit, ficher le camp ;
C'est, sans dire adieu, ce qu'ils firent,
Et de très-bonne humeur sortirent:
Tous six, se tenant sous le bras,
Allaient plus vite que le pas.
  Pour moi, je pris une autre route,
Et, m'acheminant sans voir goutte,
J'arrivai chez moi plus tôt qu'eux,
Tête pleine, et le ventre creux.

FIN DU SECOND CHANT.

[redacted]



## CHANT TROISIÈME.

Le travail, les soins et la peine
Furent faits pour la gent humaine:
Il est des travaux différens,
Selon les états et les rangs.
Tout le monde ne peut pas naître
Prince, marquis, richard, ou maître;
Mais chacun vit de son métier:
Vive celui de maltôtier!
C'est où la bizarre Fortune,
En suant, roule la pécune
A la barbe des pauvres gens.
Serons-nous toujours indigens,
Nous dont les labeurs d'une année
N'acquitteraient point la journée
Qu'un sous-traitant passe à dormir?
Espérons tout de l'avenir.
Mais, en attendant qu'il nous vienne
Un sort heureux qui nous maintienne
Dans un état toujours oisif,
Il faut, moi, que, d'un air pensif,

Je cherche et trouve, par ma plume,
Le tabac que par jour je fume;
Car, non content d'être rimeur,
J'ai le talent d'être fumeur.
Il faut, pour la paix du ménage,
Que Jean-Louis se mette en nage
En travaillant au bois flotté;
Que Jérôme, de son côté,
Comme la Tulipe d'un autre,
Suivant les lois du saint apôtre,
Aillent chrétiennement chercher
De quoi dîner, souper, coucher;
Que leurs femmes laborieuses,
De vieux chapeaux fières crieuses,
En gueulant, arpentent Paris,
Pour aider leurs pauvres maris.
Lorsque leur ange tutélaire
Les conduit vers un inventaire,
Pour elles c'est un coup du ciel.
Un jour, sur le pont Saint-Michel,
Il s'en fit un. Elles s'y rendent.
En arrivant, elles entendent:
A vingt sols la table de bois!
Une fois, deux fois, et trois fois;
Adjugez. « Quoi donc qu'on adjuge?
» Tout doucement, monsieux le juge,
» Dit Nicole; je mets deux sous....
» — Par-dessus? — Où donc? par-dessous?

[redacted]



» Tiens, veut-il pas gouailler le monde ?
» C'est dommage qu'on ne le tonde ;
» Car ses cheveux sont d'un beau blond.
» — La mère, vous en savez long !
» Dit l'huissier ; emportez la table.
» —Eh ! mais vrament, monsieux Capable !
» Reprend Margot, chacun pour soi....
» — Eh ! par la saquergué ! tais-toi, »
Dit Françoise, en haussant l'épaule ;
» Laisse monsieux jouer son rôle :
» Vas-tu gueuler jusqu'à demain ?
» Note maître ! allez votre train. »
Soudain, meubles de toute espèce
Furent vendus pièce par pièce ;
Mais notez que chaque achetant
Recevait son paquet comptant
De la part de nos trois commères :
Quiconque poussait les enchères
Un peu haut était empoigné,
Et s'en allait le nez cogné :
Témoin une jeune fringante,
En mantelet, robe volante,
En bonnet à grand papillon,
Qui la dansa, mais tout du long.
Ce fait vaut bien qu'on le distingue ;
C'est à propos d'une seringue,
Qui, par elle, mise hors de prix,
De Françoise excita les cris.

« C'est pour vous ! gardez-la, dit-elle.
» Eh ! Margot, vois donc c'te d'moiselle !
» Sa figure a, ma foi, bon air !
» C'est un p'tit chef-d'œuvre de chair !
» Parlez donc, la belle marchande,
» C'est-y pour laver vote viande
» Que vous emportez ce bijou ?
» Vous vous récurez plus d'un trou !
» — Vous êtes une impertinente,
» Dit la demoiselle tremblante ;
» Cessez un propos clandestin.
» — Allez ! j' n'entendons pas l' latin.
» La belle, crandestin vous-même !
» Avec son visage à la crême !
» Et puis ses deux yeux mitonnés !
» Quoi donc qu'alle a dessous le nez,
» Qu'est noir ? Monguieu ! c'est une mouche !
» Allez ! qu'un cent d' Suisses vous bouche !
» Pour le coup, mon chien de poulet,
» C'est ben la mouche dans du lait.
» Quoi ! vous vous en allez, ma reine !
» Adieu, bel ange ! Ah ! la vilaine,
» Qui donne à tetter à son cu !
» Allez, seringue !... — Y penses-tu,
» Dit Margot ? Veux-tu ben te taire,
» Gueule de chien ; v'là l' commissaire....
» — Cà ! tu gouayes, c'est un abbé.
» Pargué ! va ; le v'là ben tumbé,

» S'il vient pour nous ficher la gante!»
Mesdames, un peu de silence,
Leur dit modestement l'huissier.
Ensuite il se met à crier
Un jupon d'étamine noire,
Qu'on prit d'abord pour de la moire,
Tant les taches l'avaient ondé.
Margot, l'ayant bien regardé,
Passe d'un sou. On le lui laisse.
Soudain l'abbé, fendant la presse,
Sur-offre de dix-huit deniers....
« — Bon! les offrez-vous tout entiers? »
Dit Margot faisant la grimace.
» Par ma foi! monsieux Boniface,
» Quand vous auriez quatre rabats,
» V'là l' jupon; mais vous n' l'aurez pas.
» Vot' mantiau tumbe par filandre!
» Au lieu d'acheter, faut vous vendre.
» T'nez, rapportez-vous-en à nous:
» A six blancs l'abbé de deux sous!
» Le veux-tu prendre toi, Nicole?
» — Qui? moi? tiens, je serais donc folle;
» Je perdrions moitié dessus.
» — Françoise, et toi?... — Ni moi non plus;
» Tu le gard'ras toi, je parie?
» — Moi? j' n'avons point d'ménagerie;
» — Qu'en ferons-je donc? — Dame! voi....
» — Voi toi-même; allons, parle.... — Moi?

» J'en fais un heurtoir de grand' porte...
» Et toi ? — Moi ? Que l' diable l'emporte;
» Il en fera son aumônier. »
L'abbé, penaud comme un panier,
Dit : « Vous êtes des harangères ;
» Finissez, trio de mégères....
» — Ménagères ? quand je voulons :
» Avec ses souliers sans talons !
» L' v'là dans un bel équipage,
» Pour parler de note ménage !
» C'est vrai ! quoi qu'il vient nous prêcher ?
» Ne t'avise pas d'approcher;
» Car le diable me caracole,
» Si je ne t'applique une gnole
» Qui tiendrait chaud à ton grouin,
» Diable de perroquet à foin !
» Mousquetaire des piquepuces !
» Jardin à poux, grenier à puces ! »
Elles l'auraient maugé, si l'on
N'eût remis la vacation
A deux heures de relevée.
Ce n'était là qu'une corvée
Pour nos trois femelles. Aussi
En revanche, l'après-midi,
Maints effets elles achetèrent,
Puis chez elles s'en retournèrent,
Où leurs trois maris cependant
Chopinaient en les attendant.

[redacted]



Les nipes, sur table posées,
Et les commères reposées,
Il fallut vider ou lotir
(Cela veut dire répartir)
L'achat des meubles fait entr'elles :
Bon sujet à bonnes querelles.
Margot déjà commence par
Sauter sur la meilleure part :
C'était un rideau de fenêtre.
« —Tu laisseras ça là, peut-être?
» Dit Françoise, ou ben j'allons voir. »
Nicole qui le veut avoir,
Aussi-bien que ses deux compagnes,
« Dit : tu le vois, et tu le magnes ;
» Mais v'là qu'est ben, restes-en là...
» —Qui toi, chaudière à cervela !
» C'te vieille allumett' sans soufre !
» Mon guieu ! v'là qu'alle ouvre son gouffre !
» Prenez garde, all' va m'avaler...
» Vas, tu fais ben de reculer,
» Dit Margot, contre ton chien d'homme,
» Car sans ça, tiens, tu verrais comme
» J'équiperions ton cuir bouilli !
» Cadavre à moitié démoli !
» Vas, poivrière de Saint-Côme,
» Je me fiche de ton Jérôme. »
Alors, sautant sur le rideau,
Elle en arrache un grand lambeau :

Françoise de son côté tire,
Et tire tant, qu'elle déchire
Même portion que Margot :
Nicole eut le troisième lot,
Non sans vouloir faire le diable ;
Mais Jean-Louis, d'un air affable,
Voulant apaiser le débat,
Leur dit : « Saquergué, queu sabbat !
» Tiens, femme, agonise ta goule !
» Crois-moi, mil' guieux, si t'étais soûle,
» J' dirais : eh ben ! c'est qu'alle a bu.
» Finis donc. Un chien qu'est mordu
» Mord l'autre itou, coûte qui coûte. »
A ce conseil Jérôme ajoute
Son avis, et dit : « Ecoutez.
» Pour un rien vous vous argotez.
» Quoi qui vous met tant en colère ?
» Des guilles ! v'là ce qu'il faut faire.
» Faut les solir (1) cheux l' tapissier,
» Et puis partager le poussier.
» Copère, interrompt la Tulipe,
» Je donnerais quasi ma pipe
» Pour être, comme toi, ch'nument
» Retors dans le capablement ;

(1) *Solir* en terme d'ergot veut dire *vendre*. Partager la p
partager l'argent.

» Tu dîs ben ; fàut faire c'te vente,
» Et drès demain dà, je m'en vante,
» Ou ben moi, je fiche à voyeau
» Les pots, les chenets, le rideau,
» Le lit, les femmes et la chambre. »
Lors tremblantes en chaque membre,
Elles firent ce qu'on voulut;
Et puis qui voulut boire but.

FIN DU TROISIÈME CHANT.

# CHANT QUATRIÈME

Romains, qu'êtes-vous devenus,
Vous à qui les mœurs, les vertus
Servirent long-temps de parure?
Amis de la simple nature,
Le luxe, idole de Paris,
Etait l'objet de vos mépris.
Votre sagesse, sans limite,
Ne mesurait point le mérite
Au vain éclat de l'ornement;
Et vous saviez également
Faire rougir ceux qui, sans place,
Sans dignités, avaient l'audace
De ressembler, par leur éclat,
A ceux qui gouvernaient l'État.
Mais ici, quelle différence!
On n'estime que l'apparence;
Et c'est ce qui cause l'abus
Des états, des rangs confondus:
C'est ce qui cause que Françoise,
Pour avoir l'air d'une bourgeoise,

Et que [illegible], [illegible],
Vient, à peu près, d'en faire autant,
Mais je les trouve pardonnables ;
Leurs dépenses sont convenables
Au motif de leur vanité,
Qu'on doit prendre du bon côté.
La noce de Manon la Grippe,
Propre nièce de la Tulipe,
Cousine de Jérôme, et puis
Filleule enfin de Jean-Louis,
Mérite bien que la famille,
Pour lui faire honneur, fringue et brille ;
Mais avant les plaisirs fringans,
On introduit, chez les parens,
Le futur avec la future ;
Et l'on parle avant de conclure.
« Ma gnièce, dit Françoise, eh ben !
» Et vous mon n'veu (car vous s'rez l' mien) ;
» Vous vous mariez, ça me semble,
» Pour afin d'être joints ensemble ;
» Ça nous fera ben de l'honneur :
» Vous paraissez bon travayeur ;
» Et ma gnièce est une vivante
» Qui sait se magner.. — Ah ! ma tante !

» Vous avez ben de la bonté...
» —Non, mon n'veu, foi d' femme, en ve
» Va, j' te connais, t'as du ménage,
» Et, c'est c' qu'il faut pour l' mariage.
» Dame! quand t'auras des enfans,
» Pour qu'ils soyont honnêtes gens,
» Devant eux n' faudra pas se battre,
» Jurer ni boire comme quatre,
» Ni riboter aveuq ç' ti-ci,
» Pour faire enrager ton mari.
» Tu m'entends ben, pas vrai?... —Sans do
Dit Manon, « et si j' vous écoute,
» Ma foi, c'est que je le veux ben :
» Avec vos beaux sermons de chien,
» Semble-t'y pas qu'on vous ressemble?
» Allez, quand on za peur, on tremble...
» —Qui? dit la tante, cul crotté,
» T'as ben de la glorieuseté!
» Tu n'es qu'une petite gueuse!
» Ta mère était une voleuse!
» Et ton père un croc... Parle donc,
» Dit Margot, diable de guenon!
» Défunts mon cousin, ma cousine
» Etiont, près de toi, d' la farine,
» Creuset à la malédiction!
» T'as donc l'enfer en pension
» Dans ta chienne d'âme pourrie?
» Vieille anguille de la voirie!





» Guenipe... —Moi, guenipe? moi?
» Margot! mon p'tit cœur! bon pour toi;
» Guenipe est le nom qu'on te garde.
» J' n'avons point de fille bâtarde;
» Et flatte-toi qu'un souteneur
» N'a pas trempé dans notre honneur.
» Mouche-toi, va, car t'es morveuse!...»
A ces mots, Margot furieuse,
Grinçant les dents, roulant les yeux,
Lève un poing! mais entr'elles deux
Nicole adroitement se jette:
» —Allez, que l' diable vous vergette,
Leur dit-elle en les séparant!
Mais Margot, en se rapprochant,
Alonge et lève une main croche....
A mesure qu'elle s'approche,
Nicole, en riant, la retient:
» Margot, est-ce que ça convient?
» Un jour d' noce! C'est enutile;
» Allons, r'mets-toi dans ton tranquille.
» T'es brave femme, on sait ben ça. »
Ce mot de *brave* l'apaisa;
Même elle promit à Nicole
D'oublier tout, et tint parole.
Sur-le-champ on vint avertir
Qu'il était heure de partir.
On partit; et la compagnie
A la belle cérémonie

Assista très-dévotement.
Le notaire et le sacrement
Ayant autorisé la fille
D'être femme, et d'avoir famille,
Et George d'être son époux,
Toute la bande au Pont-aux-Choux
S'en va, sans prendre de carrosse:
C'est pourtant le beau d'une noce!
Mais, quand le moyen est petit,
Et que l'on a grand appétit,
Il faut se passer d'équipage.
On arrive donc. Grand tapage,
Motivé par la bonne humeur,
Fait l'éloge de chaque acteur:
Sur la table une nappe grise
Est à l'instant proprement mise,
Et bientôt après, le couvert.
« Monsieux, j'avons faim. » On les sert.
Les deux époux, selon l'usage,
Sont placés au plus haut étage:
« Allons, Margot; tien, passe, toi:
» —Moi? quand t'auras passé... —Pourqu
» —Pourquoi? parce que t'es la tante. «
Jérôme, qui s'impatiente,
Pour les faire cesser, leur dit:
« Morgué, tout ça se rafroidit:
» Assisez-vous donc; queux magnères !
» Vous faut-i' pas ben des prières

[redacted]



us faire assir?... —Mon guieu, non:
v'là-t'il pas?... —Ah! bon donc!
ied. Le vin, la bombance
se un joyeux silence.
ne sert, chacun prend
t chaque coup de dent
é jusqu'à la garde.
tte sur la barde,
le cochon de lait,
d'un fort gras poulet
fait que trois bouchées:
ettes, toutes tachées
sse qu'on voit dessus,
des manchettes au jus.
qui le gosier bouffe,
Varsez à boir'; car j'étouffe...
gué, dit Margot, prends-en;
is autant être au carcan
ès de toi; car tu me soûle...
a-t'en aux chiens, vilain moule!
eur que, pendant c'temps-là,
ange ton manger que v'là?
yez c'te diable de gueule!
me; mais c'est pour toi seule;
ais la civilité
un rien. A vote santé,
x, madame la mariée?...
bligé. —Ben obligée.

Les *derechef*, de tous côtés,
Sont à rasades, ripostés :
Chacun crie à fendre la tête.
Françoise, qui toujours est prête
A faire entendre son caquet,
Veut crier plus haut : un hoquet
Lui coupe soudain la parole ;
Il redouble. « Oh ! lui dit Nicole,
» Ne nous dégueule pas au nez,
» Toujours. Jérôme lui dit : —T'ne
» Pour qu' ça s' passe, buvez, comm
» C'est l' droit du jeu... —Eh ben, c
» A cause d' ça, trinquons nous deu
» Voulez-vous ? —Pargué, si je l' ve
» J' vous demande, si ça s' demand
» Puisque je n'avons pus de viande,
» Buvons d'autant. Eh ! Jean-Louis !
» A boire ? Buvons, mes amis.
» —Ah ! dit Nicole, ça m' rappelle
» Note noce ; alle était ben belle.
» T'en souviens-tu, Jean-Louis ?... –
» —Qu'un diable t'emporte au galop
» Que trop ? voyez c' vieux crocodil
» Ah ! l' beau meuble ! quand j'étais
» Il v'nait cheux nous faire l' câlin
» Tes ben heureux, double vilain,
» D'm'avoir ; car, sans ça, la misèr
» Aurait été ta cuisinière.





Au milieu du bruit qui se fait,
La Tulipe aveint son briquet,
Le bat en alongeant la lippe,
Les écoute, et fume sa pipe.
Nicole poursuit son aigreur ;
Son homme en rit de tout son cœur :
Ce rire insultant la désole.
« Ah ! tu ris donc ! ris, belle idole :
» T'as raison, ris ; oui, ris, va, chien ;
» Sur mon honneur, prends garde au tien... »
Françoise dit : « Quoi qu' tu t' tourmente,
» Va, t'es ben impatientante
» De v'nir comm' ça nous ahurir ;
» Finis... —Moi ? je n' veux pas finir.
» Mais voyez un peu c'te Simone !
» L'ordre me plaît, mais quand je l' donne...
» —Oh ! dit Jérôme, point d' chagrin ;
» Aussi ben, v'là monsieux Crin-Crin.
» D' la joie ! Allons, pere la Fève,
» Raclez-nous ça. » Chacun se lève,
Et veut danser. Le couple heureux,
D'un air tristement amoureux,
Demande un menuet, et danse
Parfaitement hors de cadence :
Le marié, triplant les pas,
Ne sait que faire de ses bras ;
Gestes, maintien, tout l'embarrasse.
Son épouse, avec même grâce,

D'un air légèrement balourd,
Traîne le pied et tourne court.
Soit qu'elle fût timide ou fière,
Elle n'osait pas la première
A son danseur donner la main ;
Et même, jusqu'au lendemain
Elle eût occupé le spectacle,
Si sa tante, d'un ton d'oracle,
N'eût dit : « Ma gnièce l'aime long ;
» C'est-i' pour vous seule, l'violon ?
» Dame ! c'est qu' vous n'avez qu'à dire ;
» Croyez-vous que j'ons des pieds d' cire ? »
A ces mots, le couple interdit
Finit pour faire place à huit.
Une joie épaisse et bruyante,
En les fatiguant, les enchante :
Tout allait bien, quand des fareaux,
Sur l'oreille ayant leurs chapeaux,
Canne en main, cheveux en béquilles,
Entrent sans façon ; et les drilles
Dansent sans en être priés.
D'abord l'oncle des mariés
S'oppose à leur effronterie.
« Vous n'êtes pas d' la copagnie,
» Dit-il ; fichez l' camp sans fracas...
» — J'voulons danser... —Ça ne s'ra pas ;
» Paix, l' violon... —Moi, j' veux qu'il joue...
» —Si c'est vrai, que l' diable me roue, »

Dit Jérôme en gourmant l'un d'eux :
Celui-ci le prend aux cheveux ;
Jean-Louis arrache la canne
Du second : « O gueux ! j' te trépane ! »
Fli, flon. La Tulipe, à l'instant,
Sans se gêner, toujours fumant,
En saisit un à la cravate.
Le courroux des femmes éclate :
Leurs ongles, leurs dents et leurs cris
Secondent leurs braves maris.
L'horreur s'empare de la salle ;
Et jamais, à noce infernale,
Il ne se fit un tel sabbat.
Enfin, dans le fort du combat,
Un coup, lancé sur la Tulipe,
En cent morceaux brise sa pipe :
De douleur il s'évanouit.
Son vainqueur le croit mort : il fuit
Aussi bien que ses camarades.
Françoise, par ses embrassades,
Rappelle la Tulipe en vain :
Il fallut dix verres de vin
Pour lui rendre la connaissance.
Il revient : un morne silence,
De longs soupirs, des yeux distraits,
Avant-coureurs de ses regrets,
Expriment sa triste pensée.
« Ma pipe, dit-il, est cassée !

» Ma pipe est en bringue! mill' guieux!
» Je l' vois ben, oui je l' vois d' mes yeux!
» Quand j' pense, comme alle était noire!
» N'y pensons pus; il faut mieux boire... »
Pour l'oublier, il se soûla,
Et la scène finit par là.

FIN DU QUATRIÈME ET DERNIER CHANT.



# TABLE

DES PIÈCES CONTENUES DANS CE IV.e VOLUME.



FIN DE LA TABLE.